

# Mère et Fils

Miss G. Craik



PRIX :

1<sup>fr</sup>-50



Éditions du  
"Petit Écho  
de la Mode"

1, Rue Gazan  
PARIS (XIV<sup>e</sup>)

Pour recevoir, chez vous, sans vous déranger, et  
régulièrement tous les 15 jours, nos délicieux romans  
de la **COLLECTION "STELLA"**,

# ABONNEZ-VOUS

---

UN AN (24 romans)...	{	France .. 30 francs.
		Etranger.. 40 »
SIX MOIS (12 romans)	{	France .. 18 francs.
		Etranger.. 23 »

---

Adressez vos demandes, accompagnées d'un mandat-poste (ni chèque postal, ni mandat-carte) à M. le Directeur du *Petit Echo de la Mode*, 1, rue Gazan, Paris (XIV<sup>e</sup>).

---

Les Publications de la Société Anonyme du PETIT ECHO de la MODE

## LISETTE, Journal des Petites Filles

Hebdomadaire. 16 pages dont 4 en couleurs.

Le numéro : 0 fr. 20

Abonnement : un an, 10 francs ; Etranger : 16 francs.

---

## GUIGNOL, Cinéma des Enfants

Magazine mensuel pour fillettes et garçons, le n° : 1 franc. Franco, 1 fr. 15.

Abonnement : un an, 12 francs ; Etranger : 18 francs.

---

## MON OUVRAGE

Journal d'Ouvrages de Dames paraissant toutes les deux semaines.

Le Numéro : 0 fr. 50

Abonnement : un an (24 numéros), 12 fr. ; Etranger : 16 fr.

---

## LA MODE SIMPLE

Cet album, qui paraît quatre fois par an, chaque fois sur 32 pages, donne pour dames, messieurs et enfants, des modèles simples, pratiques et faciles à exécuter. C'est le moins cher et le plus complet

:: :: :: :: :: des albums de patrons. :: :: :: :: ::

Le numéro : 0 fr. 75

Abonnement : un an, 3 francs ; Etranger : 4 francs.

---

c92605

# La Collection STELLA

est la collection idéale des romans pour la famille  
et pour les jeunes filles. Elle est une garantie de  
:: :: qualité morale et de qualité littéraire. :: ::  
Elle publie deux volumes chaque mois.

## Volumes parus dans la Collection :

11. **Cyranette**, par Norbert SEVESTRE.
12. **Un Mariage "in extremis"**, par Claire GENIAUX.
13. **Intruse**, par Claude NISSON.
14. **La Maison des Troubadours**, par Andrée VERTIOL.
15. **Le Mariage de Lord Loveland**, par Louis d'ARVERS.
16. **Le Sentier du Bonheur**, par L. de KERANY.
17. **A Travers les Seigles**, par Hélène MATHERS.
18. **Trop Petite**, par SALVA du BEAL.
19. **Mirage d'Amour**, par CHAMPOL.
20. **Mon Mariage**, par Julie BORJUS.
21. **Rêve d'Amour**, par T. TRILBY.
22. **Aimé pour Lui-même**, par Marc HELYS.
23. **Bonsoir Madame la Lune**, par Marie THIERY.
24. **Veuve Blanc**, par Marie Anne de BOVET.
25. **Illusion Masculine**, par Jean de la BRETE.
26. **L'Impossible Lien**, par Jeanne de COULOMB.
27. **Chemin Secret**, par Lionel de MOVET.
28. **Le Devoir du Fils**, par Mathilde ALANIC.
29. **Printemps Perdu**, par T. TRILBY.
30. **Le Rêve d'Antoinette**, par Eveline LE MAIRE.
31. **Le Médecin de Lochrist**, par SALVA du BEAL.
32. **Lequel l'aimait ?** par Mary FLORAN.
33. **Comme une plume...** par Antoine ALHIX.
34. **Un Réveil**, par Jean de la BRETE.
35. **Trop Jolie**, par Louis d'ARVERS.
36. **La Petiote**, par T. TRILBY.
37. **Derniers Rameaux**, par M. de HARCOET.
38. **Au delà des Monts**, par Marie THIERY.
39. **L'Idole**, par Andrée VERTIOL.
40. **Chemin Montant**, par Antoine ALHIX.
41. **Deux Amours**, par Henri ARDEL.
42. **Odette de Lymaille, Femme de Lettres**, par T. TRILBY.
43. **La Roche-aux-Algues**, par L. de KERANY.
44. **La Tartane amarrée**, par A. VERTIOL.
45. **Intègre**, par Pierre LE ROHU.
46. **Victimes**, par Jean THIERY.
47. **Pardonnez**, par Jacques GRANDCHAMP.
48. **Le Chevalier clairvoyant**, par Jeanne de COULOMB.
49. **Maryla**, par Isabelle SANDY.
50. **Le Mauvais Amour**, par T. TRILBY.
51. **Mirage d'Or**, par Antoine ALHIX.
52. **Les deux Amours d'Agnès**, par Claude NISSON.
53. **La Filleule de la Mer**, par H. de COPPEL.
54. **Romanesque**, par Mary FLORAN.
55. **Le Roman de la vingtième année**, par Jacques des GACHONS.
56. **Monette**, par Mathilde ALANIC.
57. **Rêve et Réalité**, par Marie THIERY.
58. **Le Cœur n'oublie pas**, par Jacques GRANDCHAMP.
59. **Le roman d'un Vieux Garçon**, par Jean THIERY.
60. **L'Algue d'Or**, par Jeanne de COULOMB.

*Volumes parus dans la Collection (Suite).*

61. *L'Inutile Sacrifice*, par T. TRILBY.
62. *Le Chaperon*, par Louis d'ARVERS.
63. *Carmencita*, par Mary FLORAN.
64. *La Colline ensoleillée*, par Maria ALBANESI.
65. *Phyllis*, par Alice PUJO.
66. *Choc en retour*, par Jean THIERY.
67. *Noëlle*, par CHAMPOL.
68. *Kitty Aubrey*, par TYNAN.
69. *Le Mari de Viviane*, par Yvonne SCHULTZ.
70. *Le Voile déchiré*, par Edmond COZ.
  
71. *Maria-Sylva*, par LUGUET-FRICHET.
72. *L'Etoile du Lac*, par Andrée VERTIOL.
73. *Les Sources claires*, par Marguerite d'ESCOLA.
74. *L'Abbaye*, par Salva du BEAL.
75. *Le Tournant*, par Pierre VILLETARD.
76. *Tante Babiole*, par Mathilde ALANIC.
77. *Mon Ami le Chauffeur*, adapté de l'anglais par Louis d'ARVERS.
78. *De l'Amour et de la Pitié*, par Jacques GRANDCHAMP.
79. *La Belle Histoire de Maguelonne*, par Jeanne de COULOMB.
80. *La Transfuge*, par T. TRILBY.
  
81. *Monsieur et Madame Fernel*, par Louis ULBACH.
82. *Le Mariage de Gratiennne*, par M. des ARNEAUX.
83. *Meurtrière par la Vie*, par Mary FLORAN.
84. *Un Serment*, par la Baronne ORCZY.
85. *L'Autre Route*, par Claude NISSON.
86. *La Lettre rose*, par H-S. MERRIMAN.
87. *L'Amour attend...* par René STAR.
88. *Sous leurs pas*, par Jean THIERY.
89. *Aimez Nicole*, par Pierre GOURDON.
90. *Le Secret de Maroussin*, par la Comtesse de CASTELLANA ACQUAVIVA.
  
91. *La Branche de romarin*, par BRADA.
92. *Une Belle-mère*, par Raoul MALTRAVERS.
93. *Cœur de Princesse*, par Agnès et Egerton CASTLE.
94. *La Fleur d'Amour*, par Andrée VERTIOL.
95. *Mariages d'Aujourd'hui*, par Mme LESCOT.
96. *Dans l'Ombre de mes jours*, par Jacques des GACHONS.
97. *Arlette, jeune fille moderne*, par T. TRILBY.
98. *L'Obstacle*, par RHODA BROUGHTON.
99. *La Forêt d'Argent*, par A. du PRADEIX.
100. *Dernier Atout*, par Mary FLORAN.
  
101. *Le Double Jeu*, par G. de WAILLY.
102. *Le Coup de volant*, par Marie THIERY.
103. *Idylle Nuptiale*, par Madame E. CARO.
104. *Contre le Flot*, par LE ROHU.
105. *L'Amour le plus fort*, par René LA BRUYÈRE.
105. *Cœur tendre et fier*, par la Baronne S. BOUARD.
107. *Laquelle ?* par Jean D'ANIN.
108. *Tout à moi !* par Jean THIERY.
109. *Sous le Soleil ardent*, par Jean JEGO.
110. *Les Trônes s'écroulent*, par Jacques GRANDCHAMP.
  
111. *Marga*, par Zénafde FLEURIOT.
112. *L'Heure du bonheur*, par Lucy AUGÉ.
113. *Ancelise*, par CHAMPOL.

Le volume : 1 fr. 50 ; f<sup>co</sup>. 1 fr. 75. Cinq volumes au choix, f<sup>co</sup> 8 fr.

Le catalogue complet de la collection est envoyé franco contre 0 fr. 25.

Hercier Aline

C. 92605

# MÈRE ET FILS<sup>(1)</sup>

Hercier



Une pluie froide et serrée, une pluie d'hiver, tombait depuis le matin, et la vue de la mer grise, voilée de brouillard, finissait par devenir si lugubre, que nous fûmes satisfaites, le soir venu, de baisser les rideaux et de tirer nos chaises auprès du feu. D'ailleurs, le vent commençait à se lever; il balayait les vagues et sifflait de sa voix creuse, éveillant dans les vieux corridors de fantastiques échos.

— Guy ne reviendra certainement pas avant une heure, dit ma tante Graham. Nous allons faire apporter de la lumière, Espérance, et continuer notre lecture.

Je sonnai pour demander les lampes, et je me remis à lire tout haut.

Je lus jusqu'à ce que la pendule sonnât huit heures; les plaintes du vent étaient devenues de véritables cris. J'avais persisté aussi longtemps, parce que les pages que je lisais étaient ardentes et éloquentes; mais je dus fermer à la fin mon livre; — le bruit du vent et des vagues couvrait ma voix.

Ma tante posa sa broderie, et attisa le feu qui flamba joyeusement.

— Je voudrais que cet enfant fût rentré, Espérance! Il va être transpercé par la pluie.

— Il ne peut tarder beaucoup à présent, ma tante.

Nous écoutâmes en silence pendant cinq minutes; notre patience fut enfin récompensée. A travers les mugissements de la tempête, j'entendis vaguement le pas d'un cheval.

(1) Le titre anglais de ce volume est *Lost and Woon*.

— C'est lui, tante Graham!

Je courus dans le hall pour le recevoir.

C'était Guy en effet, mais dans un triste état. Son grand manteau de cavalier était collé contre lui par l'eau, et ses cheveux courts et frisés étaient tout luisants d'humidité. Il entra vivement dans le hall, et j'éclatai de rire à sa vue.

— Guy, vous ressemblez à un grand chien qui sort de la rivière!

— Ne soyez pas impertinente, ou je vais me secouer et vous asperger; venez ici, détachez cette agrafe; mes doigts sont glacés, Espérance.

Je levai les bras pour atteindre l'agrafe qui retenait le manteau autour de son cou; il se débarrassa de son chapeau et de ses énormes bottes; et, redevenu à peu près lui-même, il me suivit au salon, où il fit son entrée en riant.

— Eh bien! mère, je n'ai pas été anéanti par les éléments déchaînés!

— Je le vois, mon cher enfant.

— Mais ils ont fait leur possible pour cela! Savez-vous, mère, que c'est une vraie nuit de décembre?

Il s'empara d'un fauteuil en face de la cheminée; nous nous plaçâmes de chaque côté de lui.

— Je ne suis pas fâché d'être rentré. Quelle belle flamme!

Il se pencha vers le foyer, dont la lueur gaie éclaira son beau visage, mâle et jeune, ce visage que ma tante Graham admirait plus que tout en ce monde, et que j'admirais, moi aussi, avec plus de calme, mais docile aux principes dans lesquels on m'avait élevée et dont le premier, avant tous les autres, était le devoir impérieux de croire aux perfections de Guy Graham. Je ne les avais jamais mises en doute, ni moi, ni personne que je connus, homme ou femme, à Falcon-Court.

— J'ai quelque part une lettre pour vous, mère, si je ne l'ai pas perdue, car elle est fort petite... La voilà!

L'enveloppe était minuscule, la lettre écrite sur un papier étranger.

— Cela vient de Bruxelles; ce doit être Hildred Kane, dit ma tante, s'approchant de la lampe pour déchiffrer la missive.

Guy se tourna vers moi:

— Il n'y avait pas de lettre pour Espérance.

— Espérance n'en attendait pas.

— Combien en recevez-vous par an? L'année dernière, je vous ai écrit une fois pendant que j'étais à Londres.

— Ne vous vantez pas trop de manquer ainsi à vos promesses, Guy.

— Vous avais-je promis davantage? fit-il, et ses lèvres et ses yeux bruns riaient ensemble de bon cœur.

Ma tante reprit son siège, gardant à la main la lettre ouverte.

— Pauvre Hildred!

— Qu'y a-t-il, mère?

— Elle quitte la famille où elle est, et elle demande à venir ici.

— Eh bien! écrivez-lui de venir.

— Naturellement. Pauvre petite! elle n'a pas été très heureuse; j'en ai peur. Sa lettre est courte et un peu singulière.

Elle la tendit à Guy, qui lut tout haut.

« Puis-je accepter maintenant une invitation que vous m'avez faite, il y a bien longtemps? Puis-je venir passer un mois à Falcon-Court, jusqu'à ce que j'aie trouvé le moyen de vivre ailleurs? Je suis forcée de quitter ces gens-ci; il m'est impossible de rester davantage avec eux, et je n'ai pas d'amis à Bruxelles. »

— Qu'est-ce que cette folie! dit Guy, s'interrompant avec impatience. Quelle raison ou quelle nécessité y a-t-il pour elle de gagner sa vie comme institutrice? Mère, ne pourriez-vous intervenir à ce sujet? Pensez à l'effet que cela doit produire sur toutes les personnes qui nous connaissent!

— Je ferai ce que je pourrai, quand elle sera ici, Guy; il est inutile de discuter cette question par lettre.

— Tout le monde la verra pendant son séjour, et ce sera extrêmement désagréable pour nous ensuite. Quel âge a-t-elle, mère?

— Quel âge avez-vous, Espérance?

— Dix-sept ans.

— Elle a cinq ans de plus que vous; elle a vingt-deux ans, alors.

— Je la croyais plus âgée.

Guy replia la lettre, réfléchit quelques instants; puis, la jetant sur la cheminée, il mit cette question de côté.

— Espérance, qu'avez-vous fait toute la journée? Avez-vous vu Frankland?

— Non.

— Il m'a donné ce matin un message pour vous ; mais je ne puis vous dire ce que c'est ; je l'ai parfaitement oublié. A propos, mère, il était malade.

— Frankland ?

Ma tante releva la tête.

— Oui, je l'ai trouvé avec un mal de gorge, et tout enveloppé de flanelle.

— Pauvre garçon ! fit-elle tranquillement, j'irai le voir demain.

— J'ai dit que vous iriez. Etes-vous fatiguée, Espérance ?

— Non.

— Vous devriez me chanter quelque chose.

J'allai au piano et je chantai. Ma première romance finie, il en demanda une autre, et me retint longtemps au piano. J'avais choisi des airs doux, calmes et tranquilles ; il se reposait, paisiblement étendu dans son grand fauteuil. Tout d'un coup, il se redressa brusquement.

— Allons ! j'oubliais. J'ai devant moi du travail pour ma soirée. Mère, y a-t-il du feu dans la bibliothèque ?

— Je ne sais pas... je vais demander. Qu'as-tu à faire ?

— A examiner quelques papiers d'affaires pour Frankland ; je lui ai promis de m'en occuper ; il faut que ce soit expédié demain matin.

Ma tante sonna ; elle resta un instant debout devant la cheminée.

— Vraiment ! Frankland aurait pu prendre la peine de finir son travail lui-même, dit-elle d'un ton mécontent. C'est t'imposer une lourde tâche, après une journée de fatigue.

La plupart des femmes sont injustes sur quelque point, et Mrs. Graham ne faisait pas exception à la règle. Frankland Graham aurait pu venir mendier à la porte de sa mère, et si Guy avait dit : « Fermez-lui la porte, » je crois qu'elle l'aurait fermée.

## II

— Je suppose que nos leçons vont cesser à présent ; qu'en dites-vous, Frank ?

— Je ne sais pas ; qu'en dites-vous, Elsie ?

C'était le matin du jour où nous attendions l'arrivée d'Hildred Kane, et Frankland Graham

venait de me donner ma leçon habituelle d'italien, dans son cabinet, au presbytère de Forth-Regis.

Je m'étais levée pour repartir, et, debout devant lui, j'attachais mon chapeau.

— Je le suppose. Hildred va opérer une révolution à Falcon-Court.

— Alors il faudra qu'Espérance trouve moyen d'y échapper.

— Il faudra ?

Cet ordre me faisait plaisir, et je sentis que ma physionomie s'éclaircissait. J'achevai rapidement et tranquillement ma toilette.

— Où allez-vous maintenant, Espérance ?

— A la maison.

— Mais je ne suis pas prêt !

— Est-ce que vous venez avec moi, Frank ?

— Oui, si vous voulez bien m'attendre.

— Je vous attendrai. Donnez-moi quelque chose à faire.

— Vous allez avoir un tiroir à ranger. Un moment ; là, regardez. Otez ces papiers et mettez-les en ordre.

— Oui.

Je commençai ma tâche, près de la fenêtre ouverte par laquelle entraient les rayons du soleil de mai et le parfum des lilas du jardin. Le cabinet de Frankland était une pièce vraiment charmante, en dépit de ses bibliothèques poussiéreuses et de ses tables en désordre ; il était charmant, l'été par le soleil, et l'hiver à la lueur du feu ; mais il ne me semblait jamais plus agréable que lorsque Frankland et moi nous y étions ensemble, silencieux comme à présent.

Une demi-heure s'écoula dans ce silence ; puis Frankland ferma son pupitre.

— Eh bien, Espérance ?

— Attendez un instant, j'ai fini.

— Vous disposez si bien de ma propriété, qu'il me sera impossible de remettre la main dessus. Elfie, Elfie ! comment voulez-vous que je retrouve mes papiers, si vous les attachez ?

— Vous n'en avez pas besoin ; ce sont de vieux papiers. Il n'y en a pas un qui soit bon à quelque chose.

— Donnez-moi mon tiroir, Elfie.

— N'est-il pas bien rangé, Frank ?

— Donnez-moi mon tiroir !

— Oui, tout de suite. Là, c'est fini ! Maintenant, faut-il me préparer à sortir ?

Je remis mon chapeau et nous sortîmes. Il y avait un demi-mille du village à Falcon-Court, à peine un demi-mille, lorsque nous prenions, comme ce jour-là, et comme toujours par le beau temps, le sentier qui traversait les prairies. C'était d'ailleurs une jolie promenade. D'un côté, la grande mer paisible, bleue, s'étendant à l'infini; de l'autre, une ligne onduleuse de collines basses, aux sommets boisés, laissant voir au loin le ciel clair, par les intervalles des hautes branches.

Mrs. Graham et Guy étant allés à Dorchester au-devant d'Hildred, nous restâmes seuls toute l'après-midi. Nous nous étions établis dans le grand salon, celle des pièces de Falcon-Court que j'aimais le mieux, avec les teintes riches et harmonieuses de son ameublement, son plafond bas aux poutres apparentes, et le grand vitrail blasonné au fond de l'embrasure profonde, dont le banc couvert de coussins m'avait depuis l'enfance servi de canapé, calme et frais refuge en été, lorsque la lumière adoucie s'y glissait suave et colorée, à travers les robes superbes des saints et des anges. Cher vieux salon dont la forme originale (un quart du grand carré étant coupé à angle aigu) semblait ménagée à dessein pour que ce gros mur saillant servît toujours d'abri à l'embrasure sombre et au grandiose vitrail qui s'y cachait!

Nous étions seuls et tous deux occupés. Autrefois cela nous arrivait souvent, mais depuis deux années Frankland avait cessé d'habiter avec nous. Pour moi, les appartements n'avaient jamais repris, depuis son départ, leur aspect familier. Un grand vide s'y était fait lorsqu'il était parti, et maintenant ce n'était qu'à de longs intervalles, et pour un temps souvent trop court, qu'ils retrouvaient leur ancienne physionomie, lorsque, établie sur mon siège préféré, je pouvais, comme aujourd'hui, en levant les yeux, l'apercevoir, tel qu'autrefois, plongé dans son travail. Avec sa tête grave, inclinée, il personnifiait pour moi, ainsi qu'il l'avait toujours fait, tout ce qu'il y avait de paix à Falcon-Court.

— Elsie, ils sont bien longs à revenir!

Oui, en effet. L'aiguille d'argent de l'horloge marquait cinq heures, et nous les attendions beaucoup plus tôt.

— Qu'étudiez-vous là?

Je me mis à rire en le voyant venir à moi et me

prendre mon livre, car il s'agissait d'une étude peu sérieuse, un petit conte allemand que j'avais lu vingt fois, *le Chevalier d'Alauga*, vieux récit d'une simplicité originale et pathétique, qui m'avait toujours semblé avoir une mélancolie et une douceur étranges. Dans mon enfance, cette histoire s'emparait de mon imagination avec tant de force, lorsque je la lisais étendue sur ce même banc, que dans les rayons de soleil qui tremblaient sur la page, à travers le vitrail, il me semblait avec émotion voir apparaître les cheveux d'or d'Alauga.

— Dans quels vieux recoins allez-vous prendre vos livres, Elfie? Celui-là était écorné et usé avant que vous ne fussiez de ce monde.

— Oui, je le sais. L'avez-vous jamais lu, Frank?

Il le feuilleta en riant.

— Oui, je l'ai lu.

— N'en riez pas, Frankland; je l'aime tant!

— Moi aussi, Elfie. C'est un gracieux et pittoresque roman de la chevalerie errante.

— Vous dites cela avec dédain. Vous croyez que la chevalerie errante n'avait rien de bon?

— Et vous, Elfie?

— Moi, je l'admire, du moins j'en admire l'âme. J'aime mieux lire cette petite histoire que *Don Quichotte*, qui est une œuvre de génie, mais qui raille des choses nobles et belles.

— Qui donc vous a appris à parler ainsi de *Don Quichotte*? Voudriez-vous voir revenir les jours de la chevalerie, Elfie?

— Nous pourrions en retrouver l'esprit, sans revoir les chevaliers errants, Frank. Je crois que ce serait heureux, si la chose était possible. Nous aurions le courage, la générosité et la courtoisie de ces temps-là.

Frankland se mit cette fois à rire tout de bon.

— La courtoisie des anciens chevaliers ne vous aurait que médiocrement satisfaite, si vous aviez pu en juger, Elfie. Dans les jours anciens, on adorait les femmes comme des saintes, et cette adoration était un puissant mobile d'actions vaillantes; mais je doute fort que les femmes en fussent plus heureuses. Dans nos temps modernes, nous les prenons pour ce qu'elles sont, des êtres semblables à nous; nous les plaçons dans nos demeures pour en être la joie; nous les établissons à notre foyer, comme la première de nos divinités

domestiques ; nous réclamons leur sympathie pour tous nos bonheurs et, dans l'épreuve ou la maladie, leur cœur devient notre appui. Mais nous ne les adorons plus, excepté quand nous sommes fous. Et elles savent se contenter de cela... elles ont raison, Espérance !

Je ne répondis rien, et je mis mon livre de côté. Oui, c'était une touchante histoire, et bien humaine ; mais, au fond, je me rangeais à l'avis de Frankland. Si j'avais vécu au moyen âge, j'aurais fait une triste dame pour un chevalier. Ce qui leur plaisait, c'étaient les beautés royales ; et je n'avais rien de royal dans ma personne, ni même aucune beauté qui pût être de leur goût.

Ce surnom d'Elfie que Frankland Graham m'avait donné, bien des années avant, me représentait tout à fait : petite, frêle, active, blonde et d'extérieur enfantin, très tranquille et très prompte. Je crois que, si j'avais vécu au moyen âge, j'aurais préféré me cacher au fond des châteaux forts que présider aux tournois du haut des balcons.

J'avais déposé mon livre près de moi, et je ne parlais plus. Frankland fit lentement le tour du salon, et sourit lorsque, revenant à moi, il me trouva dans la même attitude.

— Toujours songeuse, Elfie ?

— Je pensais...

Je m'étais tournée vers lui en commençant ma phrase, mais tout d'un coup phrase et pensée furent à la fois oubliées, et je me levai d'un bond, car quelqu'un venait d'apparaître au coin de l'embrasement. C'était une femme en robe sombre, coiffée d'un grand chapeau de voyage aux bords rabattus, et sur le cou de laquelle retombaient de lourdes masses de cheveux qui étincelaient au soleil : les tresses d'or d'Alauga !

Je m'étais levée, la respiration un moment suspendue devant cette radieuse et étrange vision ; mais Frankland montra plus de sang-froid que moi ; il se retourna, et s'avança avec une exclamation de surprise :

— Je ne suis pas sûr... Etes-vous Hildred ?

Elle répondit : « Oui, » et, souriante, mit sa main dans la sienne.

— Comment êtes-vous arrivée seule ? dit-il en la serrant. Ma mère est allée au-devant de vous.

— J'ai fait une erreur, je suis descendue à une autre station : c'est fort maladroit de ma part.

— Et vous êtes venue seule, en voiture ?

— Oui.

Sa voix avait un très léger accent étranger ; le timbre en était singulier, mais agréable ; il n'avait rien de profond ni de suave, mais une limpidité singulière ; c'était un son pur comme une cloche d'argent.

— Nous allons prendre soin de vous jusqu'au retour de ma mère. Espérance !

Je m'approchai.

— Voici ma cousine, Espérance Graham. Je suis Frankland.

Je tendis la main à la nouvelle venue, mais elle se pencha et m'embrassa. Je n'avais aucun droit à ce baiser, je l'acceptai en silence.

— Ma tante tardera-t-elle beaucoup ? dit Hil-dred.

— Je ne le pense pas. Elle attend le second train, je m'en doute maintenant ; mais elle ne peut manquer d'arriver d'ici une heure.

— Je voudrais changer de robe. Puis-je aller dans ma chambre ?

— Espérance va vous la montrer.

Nous montâmes ensemble, et, arrivées à sa chambre, elle m'invita à y entrer avec elle. Je lui demandai, m'arrêtant à la porte, si je pouvais lui être utile à quelque chose, et elle me répondit brusquement :

— Vous pouvez rester avec moi. Je ne suis pas venue ici chercher la solitude.

J'entrai donc, et, presque sans mot dire, je la regardai se débarrasser rapidement de son costume de voyage. Elle non plus ne parla guère, jusqu'à ce qu'elle eût jeté manteau, robe et chapeau, et se trouvât le cou et les bras nus, voilant leur blancheur sous les ondes épaisses et lourdes de ses magnifiques cheveux dénoués. Alors elle se tourna vers moi.

— Je ne sais pas au juste qui vous êtes, fit-elle d'un ton bref. Je vous ai embrassée tout à l'heure... je n'aurais peut-être pas dû me le permettre ?

— Nous ne sommes pas parentes. Je suis une nièce de M. Graham.

Elle était fille d'un frère de Mrs. Graham.

— Je comprends.

Elle se tourna vers la glace, mais pour quelques minutes seulement. Bientôt elle demanda avec la même brusquerie :

— Qui est Frankland, l'aîné ou le cadet ?

— Le plus jeune.

— Où est l'autre ?

— Guy est allé au-devant de vous avec Mrs. Graham.

— Guy ressemble-t-il à son frère ?

— Non.

— A quoi ressemble-t-il ?

— Il est très beau... grand et fort.

— Et Mrs. Graham ?

— Mrs. Graham a été fort jolie. Elle a l'air jeune, et elle est jolie encore.

Les questions cessèrent ; elle retomba dans son silence, arrangeant adroitement sa merveilleuse chevelure ; elle attachait les boucles une à une ; en cinq minutes, sa tête eut de nouveau sa royale couronne. Puis elle mit une robe de batiste claire, sans un ruban ni un bijou ; et, sa toilette terminée, je vis devant moi la créature la plus belle que mes yeux eussent jamais contemplée.

Après un dernier regard à la glace, elle se rapprocha de moi.

— Je suis prête, dit-elle, et nous redescendîmes ensemble.

La soirée était chaude, quoiqu'on ne fût qu'au mois de mai. Elle passa devant la cheminée et alla s'asseoir à la place où elle m'avait trouvée, dans l'embrasement. Frankland la rejoignit ; ils se mirent à causer. Ils n'avaient pas besoin de moi ; je vis sur une des tables quelques livres neufs, qu'on n'avait pas encore coupés, et je me mis à cette besogne.

Hildred causait avec Frankland. Elle était assise sous le vitrail, dont les ombres et les couleurs graves l'enveloppaient. Elle jouait avec le livre abandonné par moi, et le feuilletait tout en parlant, machinalement, car le livre n'avait aucun attrait pour elle, mais ses doigts ne cessaient pas d'en effleurer les pages. Elle finit même par le placer sur ses genoux, l'ouvrir et en lire une ou deux lignes. Mais Frankland mit en soulevant la main sur le livre.

— C'est un des vieux livres d'Espérance ; il n'est pas digne d'orner le salon !

Le lui prenant, il le jeta de côté.

Je m'approchai tranquillement et je le ramassai ; il avait sa place en haut dans un vieux pupitre, où je montai l'enfermer.

Tous deux causèrent jusqu'au retour de ma tante et de Guy. Le salon était si éloigné de l'en-

trée que le bruit des voitures n'y parvenait qu'à peine. Mrs. Graham parut devant nous sans que nous l'eussions entendue arriver.

— Hildred, vous êtes ici! s'écria-t-elle en s'avancant rapidement.

Mais avant d'embrasser sa nièce, elle la tint un moment à distance pour l'examiner. Ma tante était une personne calme, difficile à émouvoir; en voyant Hildred, elle eut comme une secousse. Celle-ci fut naturelle et cordiale; de sorte que tout se passa bien, le premier moment et les explications nécessaires.

— Mais Guy! où est Guy? répétait ma tante.

Guy était tout près; il ne fut pas difficile de le trouver; mais quand il parut, il se montra singulièrement taciturne, et prononça précipitamment les quelques paroles indispensables.

— Je suis heureuse que Frankland se soit trouvé ici, dit ma tante avec calme. La réception n'aurait guère été hospitalière, si nous avions été tous absents.

— Miss Graham aurait pris pitié de moi, j'espère?

Ma tante se retourna pour me chercher des yeux.

— Espérance! c'est vrai, vous auriez eu Espérance.

Je reculai d'un pas, car sa voix avait parfois, quand il s'agissait de moi, une glaciale froideur. J'étais une Graham, je n'étais pas de son sang; et il y avait des instants, s'ils étaient rares, où la femme de mon oncle s'en souvenait.

Je me tins donc à l'écart, et Guy avait déjà disparu. La conversation avec Hildred n'était soutenue que par Frankland et sa mère, et il en fut ainsi dans une grande mesure pendant toute la soirée. Mais elle ne languit pas pour cela. Hildred avait beaucoup à dire; elle parlait facilement, et parlait bien. Durant toute la soirée, sa voix claire et limpide résonna à mes oreilles, dépeignant des pays étrangers, racontant l'histoire tout entière de ses vingt-deux ans de vie. Une seule fois, cette voix faiblit. Ce fut à la conclusion de son récit. Elle avait parlé de la mort de son père et de sa mère; elle avait dit qu'elle s'était trouvée jetée dans le monde à dix-sept ans; qu'elle avait gagné sa vie comme institutrice à Venise, à Padoue et à Dresde, puis, en dernier lieu, à Bruxelles.

— Et à Bruxelles, Hildred? dit doucement ma

tante. J'ai peur que ces gens n'aient pas été très bons pour vous. Vous n'étiez pas heureuse?

La nuit était venue, et la lampe mettait en pleine lumière le visage d'Hildred.

— Non, je n'étais pas heureuse, dit-elle froidement.

Sa tête était demeurée penchée; après un moment de silence, elle la releva soudain; le sang monta à ses joues, la flamme à ses yeux; elle reprit la parole, toute vibrante d'une indignation contenue qui saccadait sa voix.

— Non, je n'étais pas heureuse! Ils me traitaient comme si je n'avais pas plus de cœur que leurs chiens ou leurs chevaux. On m'insultait parce que j'étais belle! On savait que je n'avais pas d'amis, que j'étais orpheline, et on croyait pouvoir faire de moi ce qu'on voulait. Oh! qu'ils ont été cruels! si cruels! De toutes mes heures, ils ont fait une humiliation et une amertume.

Ses yeux avaient lancé des éclairs; tout d'un coup, elle cacha dans ses mains sa tête penchée, et, devant nous tous, elle éclata en sanglots.

Guy se leva brusquement.

— Mère! s'écria-t-il.

C'était la première parole spontanée qu'il prononçait depuis des heures. Si peu que ce fût, elle n'était même pas nécessaire, car Mrs. Graham avait déjà attiré sur sa poitrine la jeune fille en larmes. Mais la violente émotion qui avait bouleversé Hildred ne dura pas longtemps; elle était venue comme une giboulée d'avril, et passa de même. Elle releva bientôt son front.

— Vous êtes trop bons pour moi, dit-elle, souriant aux deux visages les plus près d'elle; car Frankland s'était aussi rapproché et lui avait parlé. Il avait même fait plus: il avait pris et gardé sa main dans les siennes, jusqu'à ce qu'elle eût cessé de pleurer.

J'étais toute fatiguée; il y avait si longtemps que j'écoutais. Lorsque Hildred fut calmée, je m'échappai du salon. La bibliothèque était sombre; un seul rayon de lune glissait à travers les fenêtres sans rideaux, rayon solitaire qui tombait, pâle et froid, sur les rangées de livres aux reliures noires. J'entrai là, et je restai longtemps dans ce silence; je n'avais besoin ni de lumière ni de feu; j'appuyai mon front sur le rebord d'une fenêtre, et j'y demeurai jusqu'à ce qu'une porte, en s'ouvrant, m'annonçât le départ de Frankland.

Je ne bougeai pas ; je l'aurais ~~laissé~~ laissé partir ; mais dans le hall, il m'appela :

— Espérance !

Et comme je lui avais obéi depuis dix ans, j'obéis encore cette fois.

— Où étiez-vous, Elfie ?

— Dans la bibliothèque.

— Seule ! Pourquoi vous êtes-vous mise à l'écart ?

— Pourquoi ne l'aurais-je pas fait ? J'étais fatiguée, personne n'avait besoin de moi.

Dans l'immense et antique vestibule, il n'y avait qu'une seule lampe, qui nous éclairait faiblement ; il ne distinguait qu'à moitié ma figure. Mais il sut y lire, car sa réponse ne se fit pas attendre.

— Elfie, j'aurais toujours besoin de vous, même si l'univers était peuplé d'Hildreds !

— Frankland, vous retournez chez vous ?

Ma voix avait tout à l'heure un accent désolé, même à mes propres oreilles ; mais à présent elle reprenait sa sérénité.

— Oui, je pars. Ouvrez la porte. Elfie, quelle nuit fait-il ?

J'ouvris la porte et nous demeurâmes ensemble sur le seuil, mes mains nouées à son bras, comme il les y avait posées. La nuit était magnifique ; la mer calme sous le clair de lune de mai, et les branches doucement agitées.

— Elle est bien belle, Elfie !

— Hildred ? Oui, très belle.

— Vous plaît-elle ?

Il tourna la tête pour me regarder, et, sous ce regard, je répondis lentement, discernant à peine ce que j'éprouvais moi-même :

— Je ne sais pas.

— Vous lui avez à peine parlé ; mais il y a beaucoup de bon en elle.

Je n'en doutais pas, aussi je dis :

— Oui.

— Et elle vous plaira vite ; il faut que nous l'aimions tous ; elle a si peu d'amis !

C'était vrai. Elle n'avait pas d'amis ; sa vie avait été triste et dure... Je levai vivement les yeux :

— Je l'aimerai, Frankland ! Je tâcherai, si je puis, d'aider à la rendre heureuse.

— Je sais que vous le ferez, petite Elfie.

Il ne parla plus d'Hildred, et je détachai mes mains de son bras.

— Vous me laissez, Espérance?

— Vous devriez être parti, et je vous retiens ici.

— Cela n'arrive pas souvent. Quand vous aurez fermé la porte derrière moi, que ferez-vous?

— Je ne sais, je n'y ai pas réfléchi.

— Retournez au salon; je n'aime pas que vous restiez seule ainsi dans l'obscurité. Et chauffez-vous : vos petites mains sont glacées.

— Elles se réchaufferont vite. Bonsoir, Frankland.

— J'aime à garder votre bonsoir pour le dernier. Cela me fait du bien de partir sur cette bonne et affectueuse poignée de main. Bonsoir! Dieu vous protège, Elsie.

Il prit mes mains et les baisa, caresse demi-fraternelle dont Guy et lui avaient, depuis quelques années, pris l'habitude envers moi. Puis il partit.

Après avoir fermé la porte, je retournai au salon, comme il me l'avait ordonné. Mais je trouvais debout les trois personnes qui y étaient demeurées.

— Hildred monte chez elle; elle est fatiguée, dit ma tante.

Elles montèrent ensemble, et Guy et moi nous ne restâmes que quelques minutes après leur départ. Cette nuit-là, je demeurai longtemps éveillée, pensant à elle. Le clair de lune pâlisait devant l'aurore quand je m'endormis; la marée montait au loin avec un gémissement douloureux, et jusque dans mon sommeil je l'entendis soupirer et sangloter sur la côte.

### III

— Autant nous appeler tout de suite Hildred et Espérance. Voilà une demi-douzaine de fois, depuis ce matin, que nous hésitons en disant miss Graham et miss Kane.

Hildred et moi, nous étions ensemble à travailler. Elle avait exhibé une merveilleuse broderie, un coussin de velours, couvert de fleurs en relief enlacées dans une éclatante confusion de formes et de couleurs, superbe travail, tel que mon aiguille n'en avait jamais entrepris. Je cachai ma modeste tapisserie; à côté d'un tel chef-

d'œuvre, il valait mieux se borner à la simple couture.

Hildred ne savait pas travailler sans parler. J'étais habituée à coudre la moitié de la journée et à ne pas desserrer les lèvres; mais Hildred avait un tempérament méridional et peu de sympathie pour notre froideur anglaise. Pendant quelques minutes, ses doigts marchèrent rapidement; puis elle déposa son métier, et ses yeux se dirigèrent vers la fenêtre voisine.

— Voilà notre cousin Guy, pensif et solitaire? Où va-t-il ainsi?

— Il a des affaires, je suppose; il fait valoir la propriété.

— C'est sa démarche habituelle quand il va à ses affaires? dit Hildred en riant.

Je regardai à mon tour. Non, ce n'était certes ni les allures ni la démarche ordinaires de Guy. Il avait en général un pas ferme, délibéré, quelque chose de franc et de hardi dans l'attitude; tandis qu'aujourd'hui il marchait lentement, tête penchée, et son pas avait singulièrement perdu de son élasticité.

— Non, ce n'est pas la manière de marcher de Guy. C'est le meilleur marcheur du pays. Quand je vois Guy, il me semble toujours qu'il est de ceux que rien ne peut lasser ni décourager.

Hildred me regardait fixement pendant que je parlais; alors ses yeux recommencèrent à suivre Guy, déjà presque hors de vue.

— Vous trouvez Guy Graham très beau, je suppose? dit-elle enfin.

— Oui, certainement.

Ces yeux perçants s'attachèrent de nouveau sur moi avec insistance.

— Et que pensez-vous encore de lui? Je le trouve lourd et peu intelligent. Ai-je raison?

— Oh! non, loin de là!

— Qu'est-il alors?

— Il est franc, énergique et affectueux; c'est un brave cœur, et une nature ouverte et généreuse.

— Il ne m'a encore rien montré de tout cela. Alors vous avez de l'affection pour lui?

— Beaucoup.

— Et vous et ma tante, je suppose, vous l'adorez de concert, et vous chantez ses louanges en sa présence et quand vous êtes seules?

— Je n'ai jamais chanté les louanges de per-

sonné en leur présence, répondis-je en riant, et j'ai autre chose à faire que de chanter celles de Guy.

— En d'autres termes, j'ai tort; vous ne l'adorez pas?

— Sûrement non!

— Vous n'en faites pas un héros? Vous n'avez pas l'intention de l'épouser?

J'éclatai de rire.

— Non! pas du tout!

— Voilà qui est clair et net! Maintenant, dites-moi, en quoi est-il supérieur à Frankland?

Je dressai la tête.

— Qui vous a dit cela?

— Ce n'est pas votre avis? C'est celui de Mrs. Graham.

Mon cœur se gonfla d'indignation.

— Mrs. Graham a tort! Mrs. Graham a été injuste, depuis qu'ils sont au monde!

— Et Espérance est plus juste?

Hildred avait repris son étrange broderie, et elle faisait cette question sans arrêter son aiguille ni lever les yeux. Je n'y répondis pas; elle fut de nouveau la première à parler.

— Pourquoi aimez-vous mieux Frankland?

La demande me sembla singulière; mais je pouvais y répondre tout simplement, en quelques mots, et ce fut ainsi que je répliquai :

— Son caractère me convient mieux. Il est plus doux et plus tranquille que Guy; d'ailleurs, j'ai été davantage avec lui, et il m'a enseigné presque tout ce que je sais.

— Et il vaut mieux que Guy, n'est-ce pas?

J'hésitai avant de répondre. Cette trahison envers Guy pouvait être dans mon cœur; mais elle n'avait jamais osé venir sur mes lèvres. Hildred répéta sa question.

— Oui, il est meilleur que Guy, dis-je tout d'un coup, avec fierté. Son esprit a plus de noblesse et de profondeur. Guy vit pour lui seul, et Frankland pour tous ceux qui sont plus pauvres que lui, en quoi que ce soit. Guy a été adulé et gâté par sa mère jusqu'à en oublier presque les noms mêmes du dévouement et de l'abnégation; Frankland a été traité avec injustice toute sa vie, et pourtant il n'a jamais laissé grandir en lui un sentiment égoïste ou amer.

Hildred continuait de travailler tranquillement

sans me regarder ; enfin elle déposa son métier sur la table.

— Espérance, vous n'êtes plus une enfant ; pourquoi vous traite-t-on comme si vous n'étiez que cela ?

— Je ne sais pas, dis-je à demi-voix.

— Il faut que vous ayez commencé, il y a longtemps déjà, à cesser d'être enfant ; et à présent, je crois, vous vous éloignez de plus en plus rapidement de l'enfance ! Ah ! Espérance, n'en soyez pas trop pressée ! Une fois que vous aurez franchi le fleuve mystique qui la sépare de la jeunesse, vous n'aurez plus rien devant vous que la grande mer profonde. Et on y trouve le naufrage ; c'est terrible !

— Mais les barques arrivent toujours tôt ou tard dans le port !

— Et les cœurs brisés se recollent ! Vous avez raison, Espérance !

Elle riait ; elle s'arrêta pour me demander brusquement :

— Comment êtes-vous venue ici ?

— Dans cette maison ? On m'a envoyée des Indes pour y rester jusqu'au retour de mon père et de ma mère. Ils ne sont jamais revenus... ils sont morts !

— Êtes-vous pauvre ?

— Non.

— Vous n'êtes pas dépendante de Mrs. Graham ? Remerciez-en Dieu. C'est chose cruelle qu'une vie de dépendance ; c'est plus cruel encore de gagner sa vie, du moins comme j'ai été obligée de la gagner. Oh ! Espérance, profitez de mon exemple et ne vous liez jamais par des promesses aux mourants.

Je la regardai, non sans surprise.

— C'est au lit de mort de mon père que j'ai promis de ne jamais entrer au théâtre.

Elle avait dit cela paisiblement, sans cesser de travailler ; mais, à ces dernières paroles, mon ouvrage s'échappa de mes mains, mes yeux s'ouvrirent aussi grands qu'ils purent, la rougeur monta à mes joues et à mon front : peu importe ici que ce trouble fût ou non justifié. Elle vit ma consternation, et aussitôt, dédaigneuse et fière, elle brava mon regard.

— Ils vous ont caché ce secret ? Vous n'avez jamais su que je voulais être actrice ? Eh bien ! vous l'apprenez à présent et vous êtes naturelle-

ment scandalisée. Retirez votre robe, Espérance Graham; ses plis effleurent la mienne!

— Hildred!

Je me levai, et je mis la main sur son épaule. L'expression de sa physionomie redevint bientôt affectueuse.

— Je suis folle de me fâcher; à quoi bon? pauvre enfant! ce n'est pas votre faute. Seulement, voyez-vous, c'est si amer, que tout le monde, même des êtres jeunes comme vous, rougit de honte et craint mon contact, parce que je suis la fille d'une actrice!

— Je ne crains pas votre contact, Hildred; je ne vous mépriserais jamais pour cela.

— Que savez-vous de moi, Espérance? Que savez-vous de ma mère? Rien. Alors c'est moi qui vous en parlerai. Elle était actrice; mon père la vit d'abord en Italie, sur la scène. Il l'aima et l'épousa; comprenez-moi bien: sa réputation était aussi pure que la vôtre, et il l'épousa ouvertement, légalement. Croiriez-vous, malgré cela, que lorsqu'il l'amena en Angleterre, personne de sa famille, personne, ne voulut la recevoir! N'est-ce pas indigne? Elle ne leur pardonna jamais. Elle était... — Hildred s'interrompt, et ses paroles arrivèrent ensuite plus pressées; — elle n'était pas meilleure, je suppose, que les autres femmes, et je crois que, si elle avait pu, elle se serait vengée d'eux tous. Elle se vengea à sa manière.

Hildred me regarda en face, et il y avait une tristesse touchante, mais une audace désespérée, dans l'expression de ses traits.

— Si ma tante Graham savait à quel point ma mère a nourri en moi le goût de cette carrière qu'elle avait suivie, et comment ce goût est devenu la plus ardente passion que j'aie jamais éprouvée, je crois volontiers qu'elle ne m'aurait pas laissé franchir sa porte. Eh bien! allez-vous lui raconter tout ce que je vous ai dit?

Je répondis: « Non, » mais avec tristesse aussi, car je ressentais un grand chagrin. Nous restâmes quelques instants sans parler; ma main n'avait pas quitté son épaule; elle la couvrit de la sienne.

— Petite Espérance, je voudrais vous avoir pour amie; vous êtes très douce, et j'aime la douceur, parce que j'en ai si peu rencontré sur mon chemin. Je crois que vous pourriez faire quelque chose de moi, si vous vouliez m'aimer.

Je me penchai et l'embrassai, non pas un baiser

banal, comme celui qu'elle m'avait donné la veille; je l'embrassai longuement, sur les lèvres et sur les yeux. Elle prit mes deux mains et les serra fortement; puis, tout d'un coup, elle me repoussa.

— Retournez à votre ouvrage, vous êtes une bonne petite créature; mais je ne vais pas jurer avec vous une éternelle amitié, comme font les pensionnaires. Un jour quelconque, si le malheur m'atteint, je viendrai peut-être à vos pieds pleurer toutes mes larmes et vous faire pleurer avec moi et sur moi. D'ici là, nous pouvons travailler; je vois que vous n'avez pas fait trois points depuis que nous sommes ensemble.

Et elle reprit sa broderie en riant.

La veille, elle avait promis à Frankland d'aller visiter son logis, et pendant le lunch il vint la chercher.

— J'ai exactement une heure à vous donner, nous dit-il, ce qui nous fit hâter la fin de notre repas.

Nous allâmes à pied, accompagnés de ma tante, jusqu'au presbytère, et la maison plut à Hildred. Elle trouva charmants le cabinet de travail que j'aimais tant, et le siège dans la fenêtre, où j'avais l'habitude de m'asseoir; elle s'y plaça elle-même et se pencha pour respirer les lilas, tout en causant avec Frankland. Elle parcourut aussi avec lui son grand jardin, et durant le reste de la journée elle porta à son corsage quelques roses précoces qu'il lui avait cueillies.

Nous rentrâmes par le village, pour faire le grand tour, et nous rencontrâmes Guy, toujours seul; mais sa figure se rasséra en nous voyant.

— Je vous cherchais. Où étiez-vous?

Nous lui racontâmes notre promenade. Hildred était d'une gaieté folle; elle jasait et plaisantait.

— Pourtant vous devriez être fatiguée, ma chère, dit Mrs. Graham, car vous êtes debout depuis deux heures.

— Je suis un peu fatiguée, un peu seulement.

Guy était près d'elle; il se rapprocha.

— Puis-je vous être utile? fit-il vivement. Voulez-vous prendre mon bras?

Elle acquiesça en souriant. Le sentier était étroit; ils marchaient devant, et nous les suivions. Ils ne cessèrent pas de causer jusqu'à notre arrivée au château. Quand nous entrâmes dans le

vestibule, une horloge sonna quatre heures, et Hildred se retourna.

— Croyiez-vous qu'il était si tard? Comme l'après-midi a passé vite!

Je regardai Guy, debout près d'elle. Il y avait une étrange rougeur sur ses joues, et dans ses yeux le reflet d'une flamme que je n'y avais jamais vue.

## IV

Trois semaines s'étaient passées depuis l'arrivée d'Hildred parmi nous. Un soir, après dîner, nous étions tous ensemble dans le vaste salon : ma tante travaillant, moi lisant ; Hildred et Guy près du piano. Hildred avait hérité du génie musical de sa mère ; elle jouait brillamment, et elle possédait une voix splendide, assouplie et développée encore par l'étude. Son chant n'était pas une de ses moindres séductions, elle en savait la puissance. Tous les soirs elle chantait... et son chant attirait à elle le cœur de Guy ! Il était debout derrière elle, penché sur le dossier de sa chaise, et tournant les pages de sa musique. Leurs voix étaient les seules qui se fussent élevées dans le salon, depuis près d'une heure qu'ils restaient ainsi. Les mélodies succédaient aux mélodies, reliées les unes aux autres par les récits qu'elle lui faisait de ses souvenirs d'Italie, jusqu'au moment où le soleil disparut tout à fait et où l'ombre envahit le piano.

Hildred se leva.

— Je n'y vois plus. Voici une heure que je chante pour vous, Guy.

Passant devant lui, elle s'approcha de moi, et mit la main sur mon épaule.

— Vous lisez encore, Espérance?

— Non, plus maintenant.

— Que faites-vous, alors? Vous rêvez en regardant l'étoile du soir? Le joli ciel!

Elle tourna son visage du côté de la fenêtre, et pendant cinq minutes ses lèvres demeurèrent closes. Mais elle, du moins, n'était pas disposée à rêver ; elle se détourna bientôt.

— Guy!

Il s'approcha.

— Guy, je voudrais vous prier de faire quelque chose pour moi. Voulez-vous m'aider à rédiger une annonce pour les journaux?

Il la regarda dans les yeux, et répondit avec un accent étrange :

— Pourquoi faire ?

— C'est la meilleure manière de se procurer une place d'institutrice. Je n'entendrai parler de rien, tant que je serai ici.

A son tour, Guy serra les lèvres, mais un instant seulement.

— Hildred, murmura-t-il d'un accent passionné, vous n'allez pas nous quitter ?

Elle eut un rire insouciant.

— Pas demain, pas la semaine prochaine peut-être, mais j'ai été ici près d'un mois, et je n'ai fait aucune démarche. Je ne serais pas fâchée de publier mon annonce.

Il se détourna d'elle et fit rapidement quelques pas.

— Mère ! dit-il nerveusement.

Mrs. Graham était tout près, à portée d'entendre ce dialogue ; pourtant elle n'avait ni fait un signe ni prononcé une parole jusqu'à ce moment. Mais elle se leva à l'appel de Guy, et elle s'arrêta en face d'Hildred.

— Nous désirons vivement, Hildred, que vous ne nous quittiez plus.

Pourquoi la voix de ma tante était-elle si singulière et si glaciale ? Le peu de jour qui restait éclairait en plein son visage, et lorsqu'elle cessa de parler, je vis que ses lèvres tremblaient.

Hildred se redressa, également glaciale et hautaine.

— J'ai mon pain à gagner.

— Ce n'est pas nécessaire, Hildred.

— C'est nécessaire, tante Graham. Je ne suis pas faite pour occuper la place d'une parente pauvre.

Il n'y eut pas la moindre pause. Immédiatement, sans la plus légère nuance de tendresse, mais d'un accent net et ferme, Mrs. Graham répondit :

— Prenez la place de ma fille, alors...

— Hildred, nous ne vous demandons pas de promesse, interrompit Guy avec une ardeur suppliante.

Elle leva sur lui un long regard pénétrant.

— Dites que vous resterez avec nous, maintenant, insista-t-il.

Ses lèvres étaient toujours serrées, et ne s'ou-

vrèrent qu'au bout de quelques minutes. Mais sa voix demeura aussi froide et aussi calme quand enfin elle répondit :

— Si ma tante le désire, je resterai quelque temps encore.

Guy avait déjà saisi sa main qu'il étreignait entre les siennes.

— C'est tout ce que nous demandons, s'écria-t-il.

Elle l'écarta avec sang-froid, et s'approcha de sa tante.

— Vous êtes très bonne pour moi, tante Graham ! dit-elle doucement ; puis elle se pencha vers celle-ci et l'embrassa.

Je ne sais si le baiser fut rendu ; pas une autre parole ne fut échangée ; l'instant d'après, Mrs. Graham regagna son fauteuil.

Nous étions tous silencieux. Hildred réfléchissait ; elle me fit un signe.

— J'ai besoin de vous, Espérance.

Je me levai, et nous quittâmes toutes deux le salon.

— Mettez un châle sur vous, et allons ensemble au jardin.

Nous sortîmes. Elle prit un sentier escarpé qu'elle affectionnait particulièrement, car le soleil y donnait tout le jour, et l'inondait de ses plus longs rayons et de ses dernières clartés. Devant nous s'étendait un ciel d'ambre, pâle et limpide, bordé à l'horizon d'une mince ligne pourprée.

Hildred marcha quelque temps sans parler.

— Je crois que je viens de faire une sottise, dit-elle brusquement.

Je ne lui demandai pas ce que signifiait sa phrase, car je la comprenais, et je n'avais rien à y répondre. Elle s'irrita de mon silence.

— Espérance, ai-je eu tort ou raison ? Ne pouvez-vous me parler ?

— Je ne puis dire si vous avez eu raison.

— Vous pouvez me dire ce que vous auriez fait vous-même.

— Je n'aurais fait aucune espèce de promesse de rester... à moins d'avoir l'intention de rester toujours.

Je prononçai ces derniers mots à demi-voix, car je n'avais jamais osé faire une allusion aussi directe à l'amour de Guy. Elle me répondit avec un rire moqueur.

— Vous êtes une petite folle, Espérance !

Mais un instant après elle répéta mes paroles d'une voix toute changée, et qui était maintenant amère et triste.

— Pour toujours ! Vous ne savez ce que cela veut dire : toujours ! C'est une chose qui n'existe pas en ce monde. Ici-bas, on parle d'aujourd'hui et de demain ; ce ne sont que les rêveurs qui vont au delà. J'y ai cru pourtant, moi aussi, jadis... mais il y a longtemps... bien longtemps !

Elle s'arrêta au bout de l'allée, et ses yeux plongèrent très loin dans le ciel. Un sourire glissa sur ses lèvres.

— Regardez, Espérance, on dirait une nuit du Midi. Je puis me représenter Venise sous un ciel tout semblable... comme je l'ai vue tant de fois. Nous regardions tous les soirs le coucher de soleil... comptant les rayons qui allaient mourir dans l'eau... Mais, Espérance, ce *toujours-là* fut bien court.

— Que voulez-vous dire, Hildred ?

— Je parle de ce temps passé... le temps où je croyais... J'étais aimée alors, et j'aimais, je suppose ! Je n'en sais rien ; tout cela était peut-être une illusion ; mais j'ai été bien heureuse !

Mes yeux ne la quittaient pas ; je n'osais pas questionner ; elle lut sur mon visage ma question muette.

— Vous voulez savoir ce qui arriva ? Rien. Il mourut.

Elle gardait son attitude ferme et calme. Au bout d'une minute, elle se retourna, et nous revînmes sur nos pas. Mais je m'approchai d'elle, et je nouai mes mains autour de son bras. Elle sentit cette caresse, et me regarda en riant.

— Petite Espérance, ne vous attristez pas à cause de moi. S'il avait vécu, si nous nous étions mariés, il est probable que nous serions tous deux fort malheureux aujourd'hui. C'était un beau rêve qui n'était pas fait pour devenir une réalité. Non ; laissez vos mains ainsi, cela me fait plaisir.

Le jardin commençait à être sombre, mais, pendant que nous faisons les cent pas, je distinguai une ombre s'approchant de la maison. Je reconnus, avant Hildred, de qui il s'agissait.

— Qui est-ce ? demanda-t-elle. Est-ce Frankland ?

— Oui.

— Nous voit-il ? Vient-il à nous ? Allons au-devant de lui et appelons-le.

C'était inutile; il nous avait vues. Bientôt nous nous abordâmes.

— Je croyais vous trouver autour du feu. Que faites-vous là toutes deux?

— Nous tâchons d'évoquer l'Italie en Angleterre.

— Et avez-vous réussi?

— Pas du tout. Sentez comme j'ai froid!

La main d'Hildred toucha la sienne.

— Pourquoi prenez-vous des libertés avec votre santé de méridionale? Rentrez vous chauffer.

Il passa cette main sous son bras et l'emmena, moi les suivant à quelque distance. Mais je n'étais pas méridionale, et à mon avis la soirée n'était pas froide. Je les quittai, et je retournai à notre allée. Moi aussi, j'avais une prédilection pour ce sentier abrité, prédilection née dans des temps bien anciens, avec l'aurore de sympathies pour beaucoup de choses que je ne pouvais alors comprendre... aspirations vers ces mystères de la terre et du ciel, qui semblaient à mon âme d'enfant, comme ils semblent à mon cœur de femme, plus près de nous être révélés quand le soleil se couche, que les bruits de la terre se taisent, et que seules les étoiles de Dieu nous regardent, vigilants témoins, dans cet apaisement solennel de l'univers.

Je remontai le sentier, il était tard, mais il faisait très beau. Ce calme de l'été, suave repos de la vie endormie, m'environnait; la soirée paisible versait en moi sa sérénité silencieuse, semblable au murmure d'une chanson de berceau. Je marchai longtemps ainsi; enfin j'entendis des pas, et cette fois encore, à travers l'ombre croissante, je distinguai Frankland s'avançant vers moi.

— Encore ici, Elfie?

— Oui; il fait si bon; je n'ai pas froid.

— C'est vrai; voulez-vous vous promener cinq minutes en ma compagnie?

— Si cela vous fait plaisir?

— Cela m'en fait toujours de vous avoir avec moi. J'ai eu aujourd'hui une journée de contrariétés.

— Et vous êtes fatigué? Vous voulez ce soir un peu de tranquillité, n'est-ce pas?

— Non, je tiens à causer avec vous. Qu'avez-vous fait tout le jour?

— Ce matin, nous sommes allées dans les bois, Hildred et moi; nous nous sommes amusées

comme des enfants à cueillir des fleurs sauvages ; il y a de vrais champs de jacinthes dans les endroits découverts.

— Est-ce qu'Hildred aime à cueillir les fleurs ?

— Elle s'en amusait aujourd'hui.

— Elsie, reprit-il au bout d'un instant, sans vous, Hildred ne resterait pas longtemps avec nous.

— Je ne la retiens pas.

— Elle vous aime... et elle n'aime guère que vous.

— Vous ne devriez pas vous plaindre, vous du moins, Frankland.

— Pourquoi ? Elle a de l'amitié pour moi ?

— Oui, beaucoup.

— Qu'en savez-vous ?

— Je vis constamment avec elle ; je sais les gens qui lui plaisent.

Il se tut, et quand il reprit, ce fut d'un ton plus grave.

— Espérance, savez-vous que Guy a de l'amour pour elle ? Le sait-elle ?

— Oui.

— L'épousera-t-elle ?

— Ce serait mal ! elle ne l'aime pas, Frankland.

— Guy donnerait pour elle tout le sang de son cœur !

— Oui, je le sais ; et ce n'est pas étonnant.

— En effet ; mais je voudrais savoir ce qui résultera de tout cela.

Il ne reparla plus d'Hildred.

— Elsie, pourquoi vous promenez-vous ainsi toute seule ? Donnez-moi votre main. A la bonne heure ! Je vous vois si peu à présent ! Les lilas de ma fenêtre se fanent, vous n'êtes pas venue les cueillir.

— Je voudrais bien pouvoir y aller ! Cela me ferait plaisir.

— Et à moi aussi ! Voilà trois semaines que nous n'avons passé une matinée ensemble.

— Pas depuis l'arrivée d'Hildred.

— Et ma table est dans un tel désordre, que je ne puis retrouver ni un papier ni un livre. Je ne puis même pas m'asseoir sur mon divan ; il y a une rangée de livres dessus.

— Oh ! alors il faut que j'y aille ! je tâcherai d'aller demain ; seulement vous ne pourrez pas travailler ; je vous dérangerai.

— Comme les rayons de soleil, quand ils entrent par ma fenêtre.

— Je serai plus gênante que les rayons de soleil. Ils ne font aucun bruit, et vous pouvez leur fermer passage.

Il se mit à rire; nous étions au bout de l'allée, et je m'y attardai un moment avant de retourner sur mes pas.

— Nous rentrons, Elfie?

— Il est déjà tard.

— Oui, je le crois en effet, mais comme la nuit est belle et claire!

C'était vrai, la nuit était bien belle. De nouvelles étoiles perçaient la voûte du ciel, et la lune pâle se montrait au-dessus des grands arbres; elle venait de dépasser la colline; bientôt elle traînerait ses rayons sur la mer, encore endormie sous les tardives rougeurs du soleil disparu.

Quand nous rentrâmes au salon, les trois autres étaient groupés autour de la lampe; ma tante lisait, Hildred et Guy jouaient aux échecs.

— Qui est-ce qui gagne? dit Frankland, allant vers eux. Prenez garde, Guy, vous allez être échec et mat.

## V

— Rappelez-vous, Espérance, que je ne vous donne qu'une demi-heure! me cria Hildred.

C'était au début de l'après-midi, et je partais, chargée d'une commission pour ma tante. A mon retour, nous devions toutes deux faire avec Guy une promenade en barque, plaisir favori d'Hildred. Elle aimait passionnément la mer, et le coup de rames régulier et sûr de Guy lui plaisait. Quelques-unes de nos heures les plus agréables d'alors se passèrent ainsi sur l'eau.

Je les avais laissés au salon; quand je revins, la pièce était déserte. Pas la moindre trace de Guy. Je cherchai Hildred et la trouvai seule dans sa chambre. Elle était inoccupée et debout à la fenêtre.

— Vous ne vous habillez pas? Il est trois heures.

— C'est possible.

Sa voix était sans modulations, et quand je vis de plus près son visage, je lui trouvai une expression fixe et dure. Je la regardai; elle se mit à rire.

— Eh bien, Espérance!

C'était une parole de défi, et le visage reflétait ce défi dans sa hauteur méprisante. Il me sembla que quelque chose suspendait la respiration dans ma poitrine: je devinai soudain ce qu'elle avait fait. Elle comprit que je devinais, car elle me saisit brusquement le poignet.

— Voyons, Espérance, dit-elle, très acerbe, ne soyez pas une folle! Puisqu'il fallait que cela arrivât, qu'importe que ce soit aujourd'hui ou la semaine prochaine? Qu'aurais-je gagné à attendre? Je le connais à fond: je connais sa hauteur et sa profondeur; je n'ai plus rien à apprendre sur lui!

Elle s'interrompit, avec son rire sec et bref.

— Par conséquent, c'est une chose réglée. Adieu, Falcon-Court! Maintenant je rentre dans le vaste monde.

L'adieu était lancé insoucieusement; et moi-même, je crus que cette brève comédie était arrivée à son dénouement. Elle et moi, nous nous trompions.

Le même jour, nous nous trouvions toutes trois assises dans l'obscurité, ma tante, Hildred, et moi, seules depuis le dîner, car Guy était parti on ne savait où, et le mécontentement glacial et silencieux de sa mère nous avait fait passer péniblement ce long soir d'été.

Je lisais, ou je tâchais de lire, mais je n'y voyais plus.

Les autres abandonnèrent à leur tour leurs occupations, et nous restâmes oisives, sans changer de place. Il y avait une heure que personne n'avait parlé, quand Hildred rompit le silence. Elle se leva, et commença à arpenter le salon pendant cinq minutes; alors elle s'arrêta devant ma tante et dit de sa voix ordinaire, seulement avec un peu plus de froideur peut-être :

— Tante Graham, je suis désolée; par malheur ma visite ici vous a occasionné plus d'ennuis que de plaisir. Plus tôt elle s'achèvera, mieux cela vaudra.

Mrs. Graham leva les yeux, mais sa bouche resta muette. Hildred dut continuer.

— Je puis aller à Londres et y louer un appartement jusqu'à ce que j'aie trouvé une situation. Voyez-vous quelque inconvénient à ce plan, ma tante?

— Quel plan? s'écria une voix derrière elle. Qu'est-ce que cela veut dire, mère?

Guy venait d'entrer.

Je l'avais vu, quoiqu'elles ne le crussent pas si près, Hildred du moins. Le reflet rouge du vitrail tombait sur sa figure surexcitée. Il saisit impétueusement la main de sa cousine.

— Que dites-vous là? Mère, qu'a-t-elle dit?

— Guy, soyez calme; laissez-nous!

— Elle parlait de nous quitter! Elle ne partira pas! Vous ne partirez pas, Hildred! répéta-t-il avec violence.

Hildred avait froidement dégagé sa main; elle était maintenant prête à lui répondre, et pas un muscle de son beau visage ne tressaillait.

— Vous vous êtes déjà conduit ce matin comme un fou, Guy! Allez-vous recommencer la même scène?

— Vous voulez partir?

— Certainement.

— Vous n'oserez pas!

— Vous êtes fou! reprit-elle dédaigneusement.

— Soit! c'est votre faute; mais je le répète, vous n'oserez pas! Car je perdrai la lumière du ciel plutôt que de vous perdre; où vous irez, je vous suivrai... quand ce serait au bout du monde!

— Après?

Ils se bravaient mutuellement en face; le visage de Guy trahissait une violence presque sauvage.

— Après? répéta-t-elle, toujours de sang-froid.

— Vous êtes despote, et je vous offre le pouvoir. Je ne vous prie pas de rester pour l'amour de moi; je vous dis: « Restez, et je mettrai mon cœur sous vos pieds. »

Ma tante se leva, les traits bouleversés, et saisit le bras de son fils.

— Guy, n'as-tu plus de dignité? Qu'est-ce qu'Hildred Kane, pour t'humilier ainsi devant elle?

Il se retourna vers elle. Ce n'était pas une nature impérieuse comme Hildred; elle restait tendre même dans ses colères, et son cœur se fondit sous le regard de son fils aîné. Il lui jeta ses bras autour du cou.

— Elle est tout ce que j'ai de plus cher au monde! s'écria-t-il.

Sa mère se dégagea doucement, et les deux femmes croisèrent de nouveau leurs regards. Je n'étais pas alors, je crois, capable de comprendre

cette scène dans toute sa signification, mais du moins je sentis quelque chose de ce que ma tante devait éprouver, à voir son fils se prosterner jusque dans la poussière aux pieds de cette fille orgueilleuse.

Au bout d'un instant très court, Mrs Graham reprit :

— Hildred, je vous le demande pour la seconde fois, restez près de nous.

— Je ne resterai pas dans une maison où ma présence jette une ombre, ma tante, dans une maison où l'on me souffre à contre-cœur.

— Quelle que soit votre vie, n'importe où la destinée puisse vous conduire, Hildred ! s'écria Guy, s'élançant vers elle, tant que je vivrai, cette maison sera la vôtre et vous y serez toujours la bienvenue.

Elle l'écarta sans répondre. Placée de façon qu'ils ne pussent voir son visage, elle resta longtemps devant la fenêtre, regardant au dehors. Quand elle parla, une sorte d'émotion semblait triompher de sa froideur.

— Guy, vous êtes fou, vous ne savez ce que vous faites ; et moi aussi, je suis folle, sans doute, mais... c'est si amer d'être seule au monde...

— Hildred !

Je ne pouvais distinguer ses traits ; je ne fis qu'entrevoir la joie naissante qui les éclairait d'une lueur passionnée, mais sur laquelle la nuit jetait déjà son obscurité.

La victoire était gagnée ; elle resta avec nous. Seulement, cette première concession ne fut que le prélude d'une lutte nouvelle, car Guy n'abandonnait pas l'espoir de la conquérir ; il le poursuivait au contraire avec une ardeur fiévreuse. Sa vie se consumait dans son amour pour elle. Il en arriva à la suivre comme une ombre ; il ne sut même plus garder le silence, et il ne tarda pas à éclater en supplications passionnées, à la moindre occasion, sans même s'inquiéter si elle était seule à les entendre.

Pour moi, de telles scènes auraient été une torture insupportable ; Hildred ne pensait pas de même. Au début, je lui prodiguai une compassion bien superflue, mais je ne fus pas longue à découvrir qu'elle n'en avait nul besoin. Elle supportait les persécutions de Guy avec un sang-froid qui ne laissait place à aucune commisération.

Elle l'enchaînait à sa suite comme un esclave, et elle gardait l'attitude d'une reine impériale.

Je ne tardai pas à devenir, presque sans étonnement, témoin de nombreuses scènes comme celle que je vais raconter.

Un matin, Guy était auprès d'elle depuis une demi-heure au moins. Ils se tenaient à quelque distance de moi, et il me tournait le dos. Leur conversation n'avait pas été continue, et comme il avait parlé bas, je n'avais rien entendu. Enfin, elle se leva, fit quelques pas de long en large, et enfin s'arrêta en face de lui.

— Vous êtes bien comme tous les hommes, Guy, avec votre folle insistance pour vous lancer dans l'inconnu. Vous ne savez ce que vous demandez; vous ne savez pas ce que je suis. Si je devenais votre femme, aussi vrai que je vous parle, vous en arriveriez à maudire le jour où nous nous serions rencontrés.

Sa haute taille se dessinait sur le fond clair de la fenêtre; elle était belle et royale ainsi, avec ses bras blancs croisés sur sa poitrine, et un rayon de soleil dans ses cheveux d'or.

— Vous ne pouvez pas connaître l'avenir mieux que moi. Si vous rêvez des rêves, je puis avoir des visions.

— C'est votre imagination qui les évoque. Moi aussi, j'en ai fait autant jadis. Mais elles sont fausses, Guy, fausses comme des mirages dans le désert! Il n'y a pas une de leurs lignes d'or, pas une de leurs vives couleurs qui ne soit un mensonge!

— Ce ne sont que des paroles, Hildred.

— Cela vaudrait mieux pour vous si vous écoutiez ces paroles-là. Mais vous ne voulez pas. Vous êtes comme le reste du monde; vous tenez à vous brûler les doigts, et vous vous lamenterez jusqu'à ce qu'on vous y aide; après, vous croirez! Je me suis trouvée sur votre chemin, et vous voulez absolument que je vous fasse du mal; je ne veux pas, moi! J'ai déjà assez de responsabilités sur ma tête. Je vous éloignerais de moi, si je pouvais!

— Vous me faites tous les jours la même réponse, Hildred. Quand il faudrait passer par le feu de l'enfer, je ne renoncerais pas à vous.

— Oui, c'est ce qu'il y a de pire. Vous êtes fou, et cette folie durera jusqu'à ce qu'elle ait épuisé toute votre énergie. Je n'y puis rien.

— Hildred, vous ignorez que mon amour pour vous n'est pas une fièvre passagère, que l'oubli ne l'éteindra jamais.

— Je sais que l'expérience l'éteindrait avant qu'il fût un an, par le plus amer des enseignements, Guy. Si nous étions mariés, elle ne tarderait pas à se placer entre nous, comme une fatale sorcière. Je vous le répète, vous ne savez ce que vous demandez; vous ne le savez pas plus qu'un enfant qui veut qu'on lui donne la lune!

— Vous ne pouvez raisonner sur mon amour, car vous ne pouvez le comprendre. Personne ne vous a aimée comme moi, et jamais vous ne saurez aimer ainsi, je ne l'ignore pas. Et pourtant, âme de ma vie! s'écria-t-il soudain, ne pouvez-vous rien me donner en retour? Votre cœur est-il de glace?

— C'est possible; du moins, il n'est pas de flamme. Malgré cela, j'ai pitié de vous, mon pauvre Guy. C'est moi qui suis à blâmer de votre folie. Vous venez me demander de l'affection... il aurait mieux valu pour vous, ajouta-t-elle avec mélancolie, chercher à gagner le cœur de la fille du dernier de vos paysans.

— Il y a un cœur que je veux gagner, et jamais je n'en chercherai d'autre. Vous avez été mon premier amour, et, morte ou vivante, perdue ou conquise, vous serez le dernier!

Il se pencha à la fenêtre ouverte, et s'écria brusquement :

— Voilà déjà les fruits qui se montrent sur les aubépines. Et il n'y a pas trois mois, les branches étaient nues!...

— Que voulez-vous que j'y fasse, Espérance? me dit un autre jour Hildred, moitié en plaisantant, un arbre ne se laisse pas plier comme un jeune rejeton. Qu'est-ce que Guy sait de moi? continua-t-elle avec plus de véhémence. C'est là le plus terrible, voyez-vous? Ce n'est pas moi qu'il aime; il se débat ainsi en aveugle pour obtenir un vain fantôme. Et vous n'êtes pas plus sensée que lui! Pourquoi voulez-vous que je l'épouse? Votre raison vous dit que j'aurais tort; vous savez que ce serait une folie, et cependant vous ne cessez d'y penser jour et nuit. Qu'est-ce que je deviendrais si je l'épousais? Cette vie que vous menez ici... je ne puis déjà plus la supporter! Je suis Italienne, je ne suis pas Anglaise, et je ne puis vivre sous le poids de vos monotones

habitudes. Que savez-vous de la vie, glacials Anglais que vous êtes? La passion d'un Italien balaye devant soi tous les obstacles. Guy dit qu'il m'aime, et il ne sait qu'attendre.

— Il sait attendre, répliquai-je vivement. Et il y a de la force dans l'attente et de l'énergie dans la patience.

Elle se mit à rire.

— Savez-vous seulement ce que c'est que l'énergie? Vos affections sont sans puissance, à vous autres Anglais!

— Elles ne sont pas sans puissance; elles ne ressemblent pas à un feu dévorant, mais à une lumière claire qui brûle de longues années, et jusqu'à la dernière heure de la vie. Elles sont fortes et fidèles, admirables, parce qu'elles triomphent de tout égoïsme, supportent toutes les épreuves, et savent, quand il le faut, faire tout ce qui leur est demandé, sans perspective de récompense.

— C'est de la vertu, ce n'est plus de la passion, et je ne suis pas faite pour cela. Tenez, Espérance, cet amour de Guy, il ne remue rien en moi. Et je ne puis changer ma nature; il faut que je vive et que j'aime à ma manière. Si jamais il m'obtient... que Dieu ait pitié de Guy!

Que Dieu ait pitié!... Après tout, elle n'était qu'une femme! Elle nous était arrivée au mois de mai. Ce fut au mois d'août, qu'un matin, en entrant dans le salon, je les trouvai, elle et Guy, assis dans la fenêtre du vitrail. Elle, du moins, y était assise; mais lui était à ses pieds.

Je les avais vus, et j'avais été vue moi-même avant d'avoir eu le temps de me retirer. Quand je voulus disparaître, la voix d'Hildred m'arrêta :

— Ne vous en allez pas; restez; venez ici!

Ni son accent ni son regard n'avaient aucune douceur. J'allai à elle; en me voyant approcher, Guy se leva.

— C'est Espérance!

Son visage n'était pas comme celui d'Hildred, il rayonnait d'une étrange lumière et d'une joie profonde. Hildred cherchait à rire, mais son rire sonnait faux.

— Il dit qu'il a gagné sa cause. Dieu sait si ce sera un gain ou une perte pour lui!

Je m'agenouillai, je l'entourai de mes bras et je l'embrassai à maintes et maintes reprises.

— Vous êtes heureuse de ma joie ! Merci ! me répéta Guy, en me serrant fortement les mains.

Mais Hildred se leva, muette et amère, dans sa mélancolie dédaigneuse, et je ne reçus ni une bénédiction de ses lèvres, ni une caresse, ni un serrement de main.

## VI

— Il y aura un bal à Oldshaw, Hildred, et nous y sommes invitées.

— Alors, nous serons enchantées d'y aller ! Quand aura-t-il lieu ?

— La veille du mariage de Kate Thurlow ; elle veut pouvoir y assister.

Les jours qui précédèrent le bal d'Oldshaw figurent dans mes souvenirs comme un temps heureux ; il y avait bien des semaines que nous n'avions eu autant de soleil à Falcon-Court.

Un mois s'était écoulé depuis les fiançailles de Guy et d'Hildred ; mais ce mois n'avait pas été, il s'en fallait, une période de bonheur parfait pour chacun de nous. Elle allait devenir la fille d'une mère qui, au fond du cœur, ne l'adoptait pas pour sa fille ; elle serait la femme de Guy, et elle avait bien peu d'affection pour Guy. « Ma pauvreté m'a chargée de chaînes ! » me disait-elle avec une inquiétante amertume, et de jour en jour j'apprenais davantage à quel point c'était vrai. Seul de nous tous, Guy, ce brave cœur plein d'espoir, était aveuglément heureux.

Mais pendant ces quelques jours avant le bal nous fûmes d'une gaieté folle. Hildred nous donnait l'exemple, et nous en étions arrivés à ce que l'humeur d'Hildred fût la règle de la maison et fît sur nous la nuit ou la lumière. Cette fois, le ciel resta sans nuages et resplendissant. Hildred était inexprimablement belle, et animée de la plus délicieuse gaieté ; elle faisait de l'existence de Guy un paradis perpétuel. Je m'appesantis sur ce moment passager, parce que ce souvenir de joie a toujours vécu dans ma mémoire.

Le jour du bal, nous fûmes très occupées à inspecter et à préparer nos toilettes. C'était mon début, et Hildred avait pris un vif plaisir à choisir tous les détails de mon costume. Le plaisir de nous habiller ensemble ne fut pas moindre.

— Nous n'avons besoin de personne ; nous nous

aiderons l'une l'autre, me dit-elle, en s'enfermant avec moi dans sa chambre; et certes, jamais la plus habile soubrette n'aurait su m'habiller comme elle le fit ce soir-là.

A neuf heures, nous étions prêtes; je ne me reconnaissais plus, avec ma guirlande blanche et ma robe de gaze brillante; Hildred, comme toujours, avait un air de reine. Elle se montra satisfaite du résultat de ses peines.

— C'est bien comme cela, dit-elle enfin. Nous nous faisons valoir mutuellement. Nous avons l'air de ce que nous sommes, du reste : le Nord et le Midi; nous avons l'air aussi du printemps et de l'été. Vous représentez le printemps mieux que personne, frêle petite créature que vous êtes, avec la force cachée dans votre cœur silencieux.

— Vous avez la splendeur de l'été, Hildred, la plus belle et la plus glorieuse des saisons créées par Dieu.

Nous n'attendions plus que Frankland, lorsque au dernier moment arriva un billet de lui : une de ses vieilles malades l'avait fait demander, et il ne pouvait venir nous rejoindre.

— L'ennuyeuse femme! Passera-t-il toute sa soirée avec elle? demanda Hildred; mais personne ne put lui répondre, et nous partîmes sans Frankland.

A Oldshaw habitait la famille Thurlow, un père valétudinaire et ses deux filles. Nous les connaissions depuis longtemps et assez intimement. C'était Kate, l'aînée, qui devait se marier le lendemain. La maison n'était qu'à deux milles de Falcon-Court : une grande maison très ancienne, ni gaie ni agréable, car M. Thurlow menait une vie fort retirée, et les vastes pièces avaient habituellement un aspect glacial et désolé. Mais ce soir il n'y avait plus ni tristesse ni silence : la maison flamboyait du haut en bas, et, dès que nous entrâmes, nous fûmes entourées de musique, de voix joyeuses et de brillantes toilettes.

Je comptais beaucoup m'amuser ce soir-là. Depuis huit jours, Hildred m'entretenait éloquemment des plaisirs d'un bal; j'avais fait tous mes efforts pour m'approprier une part de son enthousiasme, et non sans succès. J'avais prodigieusement joui par avance du bal d'Oldshaw; je m'efforçais d'en jouir encore, car l'éclat des descriptions d'Hildred faisait un peu défaut à la réalité.

Je dansai ; mais, n'étant pas bien robuste, je ne pouvais danser longtemps sans me reposer ; d'ailleurs, je n'avais pas assez l'amour de la danse pour qu'un quadrille avec un danseur tout à fait inconnu ressemblât le moins du monde à un plaisir. Toutes les personnes qui étaient là ne me connaissaient guère que de vue, et je savais aussi que mon extérieur et mes manières étaient encore d'une enfant. Mon dernier danseur m'abandonna sur une causeuse ; il n'y avait personne près de moi, et je m'amusai à regarder danser les autres. Quelqu'un dit soudain, derrière mon épaule :

— Vous êtes toute seule, Elsie ?

Je crois que cette parole me fut plus douce que la musique que j'écoutais. Je me retournai, joyeuse.

— Ah ! Frankland, quand êtes-vous arrivé ?

Il sourit de mon air de satisfaction.

— Il y a dix minutes, et je vous cherche depuis ce moment-là ; j'ai regardé toutes les petites personnes que j'ai aperçues, ne sachant pas au juste quelle merveilleuse transformation avait pu opérer votre nouvelle toilette.

— Est-ce une grande transformation ?

— Moins grande que je ne m'y attendais.

— J'avais peur que vous ne vinssiez pas. Comme nous étions parties sans vous, je craignais que vous ne trouviez que cela ne valait pas la peine de venir seul.

— Vous aviez tort. N'avez-vous pas dansé ?

— Si, trois fois.

— Vous aviez de bons danseurs ?

— Je ne sais pas ; je crois que oui.

— La réponse n'est pas très satisfaisante. Est-ce que vous êtes contrariée de rester en ce moment à votre place ?

— Non, on m'a invitée et j'ai refusé ; je suis fatiguée. Je ne suis pas obligée d'accepter tout le monde, dites-moi ?

— Même quand vous ne pouvez plus vous tenir debout ? Non, les obligations mondaines ne sont pas aussi strictes, j'espère. Qui est-ce qui vous a donné l'idée de vous couvrir la tête d'étoiles ?

— C'est du jasmin, Frankland. Cela ne vous plaît pas ?

— Si, beaucoup. Seulement, ne mettez pas une guirlande semblable quand vous viendrez vous asseoir à ma fenêtre : vous me donneriez des distractions.

Je me mis à rire à la pensée de me voir, avec cette toilette, installée dans le paisible cabinet de travail de Frankland. La pensée de cette chambre et de cette fenêtre me revint avec une tendresse singulière; je me dis qu'en ce même instant les rayons de lune dessinaient de vagues ombres de fleurs et de feuillage sur ce banc où j'aimais tant à m'asseoir.

La musique s'était interrompue, et un flot d'invités sortaient du salon; nous les suivîmes par curiosité et nous nous trouvâmes sur le seuil d'une pièce plus petite, qui avait été si promptement remplie, qu'avec beaucoup d'autres, nous ne pûmes y pénétrer. Mais le piano se fit entendre presque aussitôt, et une voix, qui nous était familière, s'éleva, large et magnifique : c'était Hildred, chantant cette cantate de Beethoven, si belle et si passionnée : « Per Pieta. » Je ne pouvais la voir, mais, sans quitter le bras de Frankland, je m'appuyai à la porte, et j'écoutai. Je serais bien restée là jusqu'à la fin de la nuit, car jamais Hildred n'avait chanté ainsi dans le salon paisible de Falcon-Court.

Quand elle acheva, il y eut un murmure, puis une clameur d'applaudissements, et la foule, en s'écartant, me laissa une seconde entrevoir Hildred, debout, dans l'éclat de son triomphe, qui animait son visage d'une flamme inaccoutumée. Ce ne fut qu'une vision bien courte; presque immédiatement, le flot mouvant se rapprocha et je cessai de l'apercevoir.

— Vous voilà, Espérance! Vous ne pouvez pas entrer! Monsieur Graham, je suis contrariée de vous voir là.

C'était Alice Thurlow, la seconde fille du maître de la maison.

— Nous ferons peut-être aussi bien de retourner au salon, dit Frankland.

— Mais non; miss Kane va chanter encore. C'est vraiment de l'égoïsme de le lui demander; mais lord Carstairs l'en a suppliée.

Frankland se retourna.

— Lord Carstairs! répéta-t-il d'un accent très incisif. Alice leva les yeux, et je m'aperçus qu'elle rougissait. Pardonnez-moi; lord Carstairs est ici?

— Nous ne l'avons pas invité; c'est mon père, répliqua-t-elle vivement.

— Il est près de miss Kane?

— Ils étaient ensemble au piano. Monsieur Graham, ce n'est pas moi qui le lui ai présenté!

Frankland inclina la tête.

— Je n'ai rien fait, ce n'est pas ma faute, répéta Alice.

— Je ne vous blâme pas. Espérance, pouvons-nous entrer, croyez-vous? Suivez-moi, je vais vous frayer le passage.

— Laissez-moi Espérance; je la ferai entrer. Restez! me dit-elle tout bas; vous voyez qu'il n'a pas besoin de vous.

J'obéis, et elle le suivit des yeux, tant qu'elle put le voir; alors elle se tourna vers moi, la physionomie troublée.

— Bon! le voilà fâché!

— Qu'est-ce que tout cela signifie?

— Je suppose que vous n'avez jamais entendu parler de cette histoire, quoiqu'elle ait fait assez de bruit dans le temps. J'étais bien jeune, moi aussi, mais j'ai tout su.

Elle jeta de nouveau un regard inquiet dans la foule, pour y chercher Frankland, peut-être, ou quelque autre personne; puis elle revint à moi et commença brusquement son explication, à demi-voix :

— Carstairs faisait beaucoup de folies autrefois, et il y a eu une histoire malheureuse entre lui et notre institutrice. On a dit qu'il s'était très mal conduit à son égard : je ne sais jusqu'à quel point c'était vrai ou s'il y avait de sa faute à elle; mais les Graham, qui l'avaient recommandée à papa, prirent son parti, et cela fit une grande querelle. Quoique lord Carstairs soit notre cousin, il n'était jamais rentré dans notre maison depuis. Si M. Graham doit prendre la chose comme cela, je voudrais que nous n'eussions pas songé à l'inviter.

Sa pâleur et son air préoccupé me frappèrent. Elle était habituellement fraîche et gaie; mais ce soir, en toilette de bal, elle me parut malade et épuisée.

— Et cependant, reprit-elle, il semble étrange que M. Graham trouve mal de revenir sur une querelle de famille. Est-ce d'accord avec la charité de rester éternellement brouillés entre parents? Enfin, je ne suis pour rien dans sa réapparition ici. C'est mon père qui l'a voulu, et qui a tout fait. Je trouve un peu dur que M. Graham fasse retomber le blâme sur moi.

— Il a dit qu'il ne vous blâmait pas, Alice.

— Oui, mais comment l'a-t-il dit? Il ne m'avait jamais regardée comme il l'a fait tout à l'heure. Tenez, j'aperçois miss Kane qui vient de se rasseoir, et il est près d'elle. Voulez-vous venir les retrouver avec moi?

Hildred était assise au piano; le salon était rempli d'une foule empressée; mais deux personnes se tenaient tout près d'elle : l'une, Frankland, et l'autre, lord Carstairs, à ce que me dit tout bas Alice. Il était debout et placé de telle sorte que je ne voyais pas son visage. Je l'entrevis seulement une seconde, parce qu'il se retourna, à un mouvement qui se fit derrière lui. C'était une figure hautaine, intelligente et gardant les traces d'une beauté singulière, mais creusée de lignes profondes, usée, fatiguée. Cependant, lorsqu'on l'avait vue une fois, il devenait impossible de l'oublier. Frankland était, lui aussi, voisin du piano; il ne regardait pas lord Carstairs, mais il ne quittait pas Hildred des yeux. Extérieurement, il était fort calme et toujours grave, comme à son ordinaire; la seule différence, c'est que ses lèvres comprimées donnaient à sa physionomie une expression sévère, signe certain de mécontentement chez lui, je le savais depuis bien des années. Guy ne se montrait nulle part.

Hildred chanta le morceau qui se trouvait devant elle sur le pupitre. C'était *Adélaïde*, de Beethoven. Quand elle eut achevé, lord Carstairs se pencha pour lui parler. Elle lui répondit en riant; puis elle étendit la main pour prendre ses gants, et au même moment, Frankland s'approcha et lui offrit son bras. Ce mouvement fut trop prompt et trop impératif pour permettre à personne de le prévenir. Hildred regarda un instant son cousin et obéit. Il l'emmena, lord Carstairs s'écartant devant eux, et il se dirigea vers la porte, à travers la foule. En passant, ils m'aperçurent, Hildred sourit et me tendit la main.

— Venez, Espérance!

Mais je reculai.

— Continuez, je vous suis tout à l'heure.

Elle m'avait saisie et m'attirait à elle par un geste d'impatience; elle se pencha, je sentis son souffle chaud sur ma joue.

— Venez! j'ai besoin de vous, me dit-elle à demi-voix, avec brusquerie, et je fus obligée de la suivre.

Le salon de musique ouvrait sur une courte galerie illuminée, terminée elle-même par un étroit corridor, qu'éclairait faiblement une seule lampe. Nous étions presque au bout de la galerie, lorsqu'Hildred demanda enfin :

— Où m'emmenez-vous comme cela ?

— Dans un endroit où je pourrai vous parler.

Frankland entra dans le corridor, et nous fîmes encore quelques pas en silence. Il n'y avait personne ; à nous trois, nous remplissions ce petit espace.

— Eh bien ? reprit-elle.

— Hildred ! je vous prie d'agir, ou plutôt de vous abstenir, par amitié pour moi, sur un point : je vous prie de ne pas accepter les attentions de lord Carstairs.

Elle l'écouta sans parler, sans exprimer la moindre surprise, ni demander d'explication. Alors elle répondit simplement :

— J'ai pour vous une grande estime, et j'ai un plus grand désir encore de ne pas soulever une querelle entre nous. Voulez-vous avoir l'obligeance de me ramener dans la galerie, et de me parler d'autre chose ?

— D'ici quelques minutes. Je veux vous expliquer pourquoi je vous ai adressé cette prière.

— Épargnez-vous-en l'ennui. J'ai assez entendu parler de lord Carstairs pour un soir.

— Par qui donc ?

— Qui voulez-vous qui prenne la peine de me sermonner ? dit-elle avec un rire sec. Voyons, Frankland, laissez-moi retourner là-bas !

— Guy vous a parlé ?

— Oui.

— Il vous a dit ce que nous savons de lord Carstairs ?

— Il m'a raconté une histoire absurde, invraisemblable, dont je ne me crois pas obligée de tenir compte.

— L'histoire n'est ni absurde ni invraisemblable, Hildred ; c'est un fait.

— Après ! Cela ne me regarde pas.

— Hildred !

— Frankland, vous êtes un pasteur, et comme vous êtes très vertueux vous-même, je le crois sincèrement, vous avez quelque droit de vous mêler des péchés d'autrui. Mais voyons, dites-moi franchement, vous imaginez-vous que, chaque

fois que je danserai, je ferai auparavant une enquête sur la moralité de mon danseur?

— Non, certainement.

— Alors, que signifie cette intervention?

— Voulez-vous répondre d'abord à ceci? Lorsqu'on vous dit que l'homme que vous devez épouser éprouve une aversion et une défiance, très justifiées, vous le savez, à l'endroit d'un étranger qui vous est présenté, trouvez-vous que ce soit une grande exigence que de vous prier de ne pas faire la connaissance de cet étranger?

— Je trouve, Frankland, que vous faites des montagnes de vraies taupinières.

— Alors, si ce sont des taupinières, répondit-il gaiement, ne discutez pas pour si peu, Hildred.

Elle se retourna brusquement de son côté, et je vis un éclair de colère dans ses yeux.

— Mais je ne céderai pas, car lorsque je discute, c'est pour le principe! Frankland, vous ne ferez pas de moi une esclave. Je ne suis pas Anglaise; je ne me laisserai pas tyranniser par vos idées anglaises.

— Que voulez-vous dire par là?

— J'entends faire ce qui me plaît, parler à qui cela me convient. Je ne veux pas être surveillée, gardée à vue, ni traitée avec défiance.

— C'est-à-dire que vous voulez vivre à votre guise, et Guy à la sienne. Entre un mari et une femme, en Angleterre, heureusement cela ne se peut pas.

— Est-ce que je suis la femme de Guy?

— Vous êtes du moins liée à lui de telle sorte que tout ce qui le concerne doit vous concerner.

— C'est possible mille fois, mais cela n'est pas! dit-elle avec violence.

Elle avait quitté son bras quelques instants auparavant. Sans me lâcher, elle m'entraîna rapidement après elle, jusqu'au bout du passage, et revint vers la galerie, les dents serrées, le front courbé, avec une expression de colère et de souffrance. A la porte, elle s'arrêta et s'appuya contre le mur; ses traits se détendirent; elle regarda Frankland et reprit :

— Allons! je vous ai mis en colère et je m'y suis mise aussi! Pourquoi n'avez-vous pas confiance en moi? Que voulez-vous que je veuille faire? Tout simplement danser une valse ou un quadrille avec lord Carstairs. Je ne puis m'en dispenser, maintenant qu'il m'a invitée.

— Non, si vous avez accepté. Je ne vous ai parlé de cela que pour vous empêcher de faire davantage.

— Quoi donc ?

— Le laisser s'empreser autour de vous et vous suivre, comme il a déjà commencé tout à l'heure.

— Il ne m'a pas demandé la permission !

— Si vous aviez voulu, vous pouviez facilement l'en empêcher.

Ses sourcils se froncèrent de nouveau et elle se mordit les lèvres ; mais le nuage passa au bout d'un instant, et l'horizon redevint clair.

— Frankland, dit-elle tristement, si vous me surveillez, si vous me soupçonnez, vous n'obtiendrez rien de bon...

— Ma chère cousine, je ne vous soupçonne pas, répliqua-t-il avec chaleur.

— Comme je vous l'ai déjà dit, je ne veux pas de querelle entre nous. Vous m'inspirez de la sympathie, et je veux que nous restions amis.

— Je ne permettrai jamais que nous cessions d'être amis.

Elle sourit en le regardant, et spontanément lui tendit la main.

— Eh bien ! donnons-nous une bonne poignée de main, Frankland. Ne l'oubliez pas, nous ne sommes pas fâchés !

— Certainement non.

— Mais allez-vous-en ; nous ne discuterons pas davantage. Je remonte avec Espérance.

— Et moi, je vais à la recherche de Guy ; que lui dirai-je ?

Leurs regards se croisèrent. Elle soutint le sien, les lèvres serrées ; mais peu à peu, en devinant une détente dans sa physionomie, ses yeux se remplirent de gaieté. Enfin, elle et lui cédèrent en même temps.

— Dites-lui qu'il n'a qu'à venir danser avec moi !

Frankland le promit et partit en riant.

Hildred le regarda s'éloigner ; alors elle se pencha pour m'embrasser dans l'obscurité.

— L'aubre petite ! comme vous écoutez patiemment nos disputes ! Savez-vous pourquoi je vous ai amenée ici tout à l'heure ?... Parce que je devinais ce que Frankland voulait me dire, et que je savais, en gardant cette bonne petite main dans la mienne, que sa douce étreinte apaiserait le démon qui est en moi, et c'était vrai. Espérance,

vous n'êtes qu'une enfant; et pourtant, si sages et si forts qu'ils s'imaginent être, vous pouvez plus sur moi que Frankland ou Guy. Il y a d'autres forces en ce monde que la force matérielle. Maintenant, montez avec moi et tâchez de me trouver un peu d'eau de lavande chez Alice.

Mais je ne la suivis pas, je la retins au contraire.

— Hildred, vous ferez ce qu'ils vous ont demandé?

Elle ne répondit pas d'abord, et quand elle le fit, ses paroles n'étaient pas une réponse; mais elles furent dites de son accent le plus tendre et le plus doux, car peut-être ma figure attristée la toucha.

— C'est votre premier bal, et je vous l'ai gâté. Oh! ma petite Espérance! je ne croyais pas que je pouvais être aussi mauvaise!

Elle me serrait toujours les mains; il y eut un moment de pause, un moment de lutte sans doute, et enfin :

— Puis-je raccommo-der les choses? Si je vous fais cette promesse, retrouverez-vous vos sourires? Eh bien! alors... je promets... Espérance! Embrassez-moi, et qu'il n'en soit plus question. Oh! quels enfants nous sommes!

Elle courut avec moi au premier étage et se baigna le front et les yeux. Quand elle redescendit, Guy fut la première personne que nous rencontrâmes à la porte. Il l'attendait, très inquiet, très humble, et un peu consolé.

— Voulez-vous accepter mon bras, et entrer avec moi? demanda-t-il vivement.

— Oui, je suppose, lui répliqua-t-elle avec indifférence; mais elle entra, appuyée à son bras.

Hildred tint sa promesse. Comme si cet orage eût dégagé le ciel, tout maintenant semblait plus brillant et plus gai autour de nous. Hildred et lord Carstairs s'approchèrent à peine l'un de l'autre, excepté pendant la courte durée d'une valse. Elle accepta d'autres invitations et d'autres hommages; elle fut affectueuse pour Guy, dansa plusieurs fois avec lui, et, en lui parlant, en la contemplant, la physionomie de ce dernier reprit son expression de bonheur.

Cette joie nous gagna tous à mesure que la soirée s'avancait. Je ne me sentais plus isolée; la première impression de froid et d'étrangeté s'était dissipée, et de loin ou de près j'apercevais tou-

jours un visage connu, qui me semblait une protection. Je me sentais le cœur léger à cette idée. Tout d'ailleurs était si brillant dans cette fête : la musique, l'abondance des fleurs, des lumières, des robes flottantes ; je commençais à examiner tout cela avec un plaisir singulier mêlé de surexcitation, et ma propre personne, dans ma toilette blanche, me causait un agréable étonnement.

D'ailleurs, j'étais heureuse près de Frankland, là où il lui plaisait de me conduire, heureuse de son incessante sollicitude pour moi ! Il connaissait presque toutes les personnes présentes ; mais depuis mon enfance, partout où j'avais été, il m'avait toujours prise sous sa protection spéciale, et ce soir il ne me négligea pas davantage qu'à l'ordinaire. Chaque fois que j'avais besoin de lui, je le retrouvais près de moi ; dès que j'étais fatiguée de danser, il arrivait et se chargeait de moi. Certes, je ne me sentais plus isolée ; au lieu de la solitude et de la froideur, une affection intime et chaude m'entourait de ses soins.

— Mais vous laissez d'autres personnes pour vous occuper de moi, lui dis-je enfin. Je puis bien rester seule un instant.

— Elsie, c'est pour vous que je suis venu à ce bal, pour vous voir et pour être près de vous. Si vous me renvoyez, je retournerai à la maison.

Il dit cela moitié en plaisantant, moitié sérieusement ; et, avec une joie vive, je me levai et posai la main sur son bras.

— Je ne savais pas que vous étiez venu ici pour moi. Merci, Frankland !

— Et vous consentez à supporter quelque temps encore ma présence ? me dit-il en souriant. Merci, ma petite Elsie !

L'accent et le sourire entrèrent tous deux dans mon cœur. Ils y remuèrent un vieux souvenir, la pensée du passé, de cette époque lointaine, où Frankland s'était emparé de moi à un titre quelconque, mais avait fait de moi depuis lors sa propriété, « l'enfant de Frankland. » Je n'étais plus une enfant, et parfois l'idée qu'il se l'imaginait toujours m'attristait un peu ; mais ce soir-là, ce vieux nom me suffisait ; je pouvais trouver assez de tendresse et de joie dans le lien d'enfance qui unissait ma vie à la sienne.

Nous étions heureux, et j'espérais que la soirée s'achèverait sans autre nuage. Il y en eut un cependant, quoique léger, et ce fut la faute de Guy.

Il avait été décidé d'avance que je coucherais à Oldshaw, et que le lendemain je serais une des demoiselles d'honneur au mariage de Kate Thurlow. Le reste de ma famille devait retourner à Falcon-Court. Mais pendant le bal une modification se produisit dans cet arrangement. Une des autres jeunes filles s'étant trouvée souffrante, Kate pria Hildred de prendre sa place. Cette proposition fut faite assez tard dans la soirée, et acceptée par Hildred, sans que Guy en eût connaissance. Quand il vint, une heure après, la prévenir que la voiture était prête, elle lui tendit la main en riant et en lui disant bonsoir.

— Qu'est-ce que cela signifie? demanda-t-il.

— Je reste pour le mariage. Nous reviendrons demain, Espérance et moi.

Sa figure trahit un vif désappointement.

— Vous ne m'aviez rien dit de cela?

— Il n'y a que quelques instants que je le sais moi-même. Ne faites pas attendre votre mère, Guy. Bonsoir!

Il aurait dû avoir confiance en elle et partir; cela eût mieux valu pour tous deux; au lieu d'agir ainsi, il s'écria d'un ton presque impérieux :

— Hildred! vous viendrez avec nous!

Indifférente à l'émotion qui montait en lui, elle battit le parquet du pied avec impatience.

— Je reviendrai demain.

Il attendit quelques instants encore; mais elle lui tourna le dos et se mit à jouer tranquillement avec des fleurs qui remplissaient un vase de cristal.

Guy s'en alla sans ajouter un seul mot. Je vis sa figure altérée, lorsqu'il passa devant moi; Hildred ne tourna même pas les yeux vers lui.

Elle était toujours debout à la même place, quand lord Carstairs s'approcha d'elle; et ils causèrent pendant cinq minutes, dans le salon qui se désemplissait rapidement. J'entendis les derniers mots qu'il lui adressa :

— Je vous reverrai demain.

Elle ne répondit que par une inclination de tête; mais une rougeur foncée monta lentement à ses joues.

Ce n'était pas la rougeur de la surprise ni celle d'un plaisir imprévu, c'était la confusion de la faute. Hélas! j'avais beau l'aimer, être fière d'elle, il y avait des moments où je sentais qu'Hildred n'était pas absolument franche.

## VII

J'étais très fatiguée et je ne tardai pas à m'endormir ; mais mon repos fut interrompu. Soudain, sans comprendre pourquoi, j'ouvris les yeux à l'aurore grise et froide qui se glissait par une des fenêtres ; par l'autre, j'aperçus une lueur flamboyante et rougeâtre. Ce n'était ni le soleil matinal ni aucune clarté du ciel ; quoique pâlie par le jour naissant, cette lueur avait le terrible éclat de l'incendie. Je partageais ma chambre avec Hildred. Me levant précipitamment, je courus lever les jalousies ; la réalité m'apparut aussitôt : le château était en feu.

Notre chambre se trouvait située dans l'aile du nord ; c'était le centre qui brûlait : je comptai rapidement les fenêtres rougies par les flammes, puis je me précipitai pour éveiller Hildred.

— Vite ! vite ! la maison brûle !

En un clin d'œil, elle fut debout.

— Les autres le savent-ils ?

— Je ne crois pas.

— Il faut les appeler. Jetez quelque chose sur vous. Venez !

Nous ne perdîmes pas un moment ; il n'y avait en elle ni faiblesse ni hésitation. Bientôt nous fûmes sur le palier, une mer de feu mugissait au-dessous de nous.

— Vite, Espérance ! Frappez à toutes les portes.

Nous nous hâtâmes, ébranlant les portes de nos appels terrifiés ; une voix plus forte ne tarda pas à se joindre aux nôtres ; sans que nous puissions savoir d'où il partait ni qui l'avait poussé, un cri, plusieurs fois répété, résonna, plein d'horreur et d'angoisse, dans toute la maison, tirant les derniers dormeurs de leur sommeil. En deux minutes, tout le monde fut éveillé.

Nous regagnâmes alors notre chambre, pour nous vêtir le plus rapidement possible ; nous avions saisi dans un corridor des manteaux que nous jetâmes sur nous.

— L'escalier de service ! avaient crié quelques voix, et, suivant cette direction, nous courûmes, sans nous séparer toutefois, dans la confusion et la terreur folle qui régnaient déjà autour de nous.

— Arrière ! la porte est fermée !

Comme nous nous précipitions, cette exclamation retentit en avant de nous.

— Nous resterons ensemble, me dit Hildred.

Nous gagnâmes un des paliers supérieurs du grand escalier ; elle m'entoura de ses bras, et nous attendîmes.

— Dieu vous protège, petite Espérance ! murmura-t-elle une seule fois.

Une lueur fauve montait vers nous, nous montrant mutuellement nos visages. Au-dessous, c'était une scène affreuse de désespoir et d'épouvante, au milieu de laquelle nous restions étrangement calmes.

La foule se pressa et se jeta en avant : la porte avait cédé, des bouffées d'air pur et vivifiant vinrent rafraîchir nos poumons desséchés ; mais cette brise, malgré sa fraîcheur bienfaisante, n'était pas en notre faveur. Le vent saisit les flammes et les poussa devant lui ; elles montèrent de plus en plus, léchant la rampe de leurs langues farouches. Nous ne pouvions nous frayer un chemin de vive force à travers la masse effarée que nous avions devant nous. Quand notre tour arriva, il y avait un rideau de flammes mouvantes entre nous et la porte.

Nous n'avions pas atteint cette porte et nous étions encore à moitié de l'escalier, lorsque soudain les gens qui nous précédaient furent refoulés en arrière. Au lieu de fuir, quelqu'un entra ; une voix impérieuse prononça quelques mots, et un homme monta l'escalier en courant. C'était lord Carstairs qui nous aperçut et s'arrêta aussitôt.

— Grand Dieu ! vous êtes ici !

Repoussant les dernières personnes qui s'opposaient à son passage, il arriva près d'Hildred.

— Oui, Espérance Graham et moi ! Pouvons-nous passer ?

— Venez vite, alors !

Sans ajouter un mot, son bras vigoureux nous fit place ; il nous amena au pied de l'escalier, et là, s'écartant, il déploya un large manteau qu'il avait sur les épaules, et pendant une seconde il en fit une muraille entre la flamme et nous.

— Passez vite ! cria-t-il, et nous nous élançâmes au dehors. Il tombe des débris enflammés ; ne restez pas là.

Il marchait rapidement, et nous le suivions. Il nous conduisit à la pelouse, devant la maison, où tous ceux qui s'étaient échappés étaient déjà réu-

nis. Ils étaient maintenant immobiles, consternés, regardant l'incendie, se demandant si on ne pouvait rien faire contre cet élément destructeur. Les deux fiancés étaient ensemble; Alice près de son père, étroitement serrés l'un contre l'autre, silencieux et terrifiés, le vieillard regardant d'un air presque égaré l'anéantissement de sa demeure.

Il y avait là un groupe d'environ trente personnes, car la maison était pleine d'invités venus pour le mariage, et cependant nul, parmi eux, n'avait su prendre jusqu'ici la direction des secours. Mais à présent ils avaient trouvé leur chef. Avec sa prompte énergie, lord Carstairs se jeta au milieu d'eux.

— Tout le monde est-il sauvé? fut sa première question.

Tous les yeux se tournèrent vers lui; vingt voix lui répondirent au hasard. Il ne s'occupa pas de les écouter.

— Bardell, cria-t-il au maître d'hôtel, comptez les domestiques! Alice...

Soudain, il y eut un cri d'angoisse, un cri perçant de femme.

— Personne ne l'a vue! Anne Ross n'est pas là!

Au milieu du bourdonnement d'exclamations terrifiées qui s'éleva aussitôt, une voix claire et ferme domina tout le reste.

— Où couchait-elle?

— Au dernier étage, mylord, la seconde fenêtre après la tour.

Il prit une pierre et la lança contre la fenêtre; le carreau se brisa.

— C'est inutile, mylord, elle est sourde; un coup de canon ne l'éveillerait pas.

— Allez chercher une échelle; si elles sont trop courtes, attachez-en deux ensemble.

Une minute après, il disparaissait dans la direction du grand escalier; mais cette voie était devenue impraticable, car il ne tarda pas à apparaître au milieu de nous, repoussant les maladroits qui travaillaient à lier les échelles.

— Vous n'avez pas d'autre corde? Celle-ci est pourrie.

— Je ne sais pas, mylord, peut-être... aux étales...

— Allez au diable! Tenez bien! attention! traînez cela doucement! Celle-là suffira.

Ils élevèrent l'échelle, l'appliquant au mur de

telle façon que les flammes passaient au travers ; pourtant, même ainsi, il lui manquait quelques pieds pour atteindre cette haute fenêtre. Il y eut un murmure d'effroi, auquel lord Carstairs imposa silence.

— Cela suffira ! Reculez-vous !

Pas une voix ne s'éleva, pas même un souffle, quand on le vit s'élançer.

Nous le regardâmes monter, monter toujours, presque au dernier échelon. Jusque-là, nous l'avions contemplé muets et pétrifiés ; mais soudain un cri général, une exclamation de terreur éclata dans ce silence. Ce n'était pas qu'il eût gagné la fenêtre... la corde pourrie avait cédé ! Les deux échelles tombèrent à terre, en s'y brisant. Par un mouvement prompt il avait saisi d'un bras l'étroite balustrade, et il nous apparut suspendu dans le vide !

Je le vis, et je le crus perdu. Ce fut un moment terrible ! Presque aussitôt, d'un élan vigoureux, il atteignit le bord, y appuya solidement son genou, et bondit dans la chambre, suivi de nos acclamations. Des mains s'empressèrent de relever les échelles ; on s'était procuré une nouvelle corde et on les attacha plus solidement. Mais quand elles furent replacées, lord Carstairs avait disparu. En vain ils attendirent, ils l'appelèrent ; il ne répondit pas.

Hildred et moi, nous étions à l'écart, côte à côte ; je m'appuyais contre un banc, car je me sentais près de m'évanouir ; elle restait debout, sans fléchir, blanche, muette, immobile, les lèvres blêmes et serrées. Les émotions successives partagées par tous n'avaient pas semblé la toucher ; l'expression fixe et intense de ses traits était restée immuable comme s'ils avaient été taillés dans le marbre ; elle n'avait paru ressentir aucune de nos alternatives poignantes de joie et de crainte. Mais en un instant je vis son visage se transfigurer ; rapide comme la flamme, un ardent enthousiasme l'envahit ; et, une minute après, j'entendais un immense hurrah de triomphe. Mais sa joie m'avait dit la première que lord Carstairs était sain et sauf.

Il était sauf, et il avait sauvé Anne Ross ! Il revint par la voie que nous avions prise avec lui, la rapportant dans ses bras. Quand on le vit, je le répète, tous éclatèrent en acclamations bruyan-

tes, qui résonnèrent par-dessus le tumulte de l'incendie.

Une demi-heure après, nous n'étions plus seules ; quelqu'un nous avait rejointes, ce n'était pas lord Carstairs. Pauvre Guy ! Ces mains qu'il baisait et serrait avec une tendresse passionnée se seraient peut-être soumises plus docilement à ses caresses. Il arrivait, pâle comme une femme, d'inquiétude et d'agitation, et malheureusement ce qui s'était passé sous les yeux d'Hildred pendant ces dernières heures ne l'avait pas rendue plus indulgente pour la moindre faiblesse. Elle lui arracha ses mains et fit un pas en arrière.

— On tâche de sauver quelque chose du mobilier ; ne pouvez-vous aider un peu ? demanda-t-elle brusquement.

— Oui, tout à l'heure ; mais n'avez-vous pas besoin de moi ?

Leurs yeux se rencontrèrent. Oh ! Hildred ! quelle honteuse injustice que votre regard de mépris et l'accent cruel qui lui fit monter le sang aux joues !

— Nous n'avons nullement besoin de vous.

Il se rapprocha d'elle.

— Hildred ! il y a deux milles d'ici Falcon-Court ; pouvais-je arriver plus tôt ?

— Je n'avais pas besoin de vous plus tôt.

Elle frappa du pied en ajoutant :

— Ne pouvez-vous choisir un autre moment pour vous quereller avec moi ? Allez les aider ; regardez Frankland ; n'êtes-vous capable de rien ?

Elle l'avait piqué au vif, ce qu'elle voulait, je suppose, car il la quitta sans un mot de plus. Après cela, je l'aperçus une douzaine de fois au premier rang, mon bon et brave Guy ! travaillant à sauver du feu ce qu'il était possible de sauver. Pendant l'heure suivante, personne, pas même lord Carstairs, n'en fit autant que lui.

Dans sa grandeur farouche et lugubre, c'était une scène comme je n'en avais jamais vu de pareille. Le lever du soleil rougissait le ciel ; à l'orient, l'horizon était bordé d'une bande pourpre ; mais l'éclat de ce soleil pâlisait devant le foyer lumineux qui envoyait son reflet aux nuages, sinistre illumination du paysage d'automne, leur rouge sur les champs dorés, qui ressemblait aux traces d'un carnage ; les flammes bondissaient comme si elles étaient vivantes, de fenêtre en fenêtre, de plafond en plafond, jail-

lissant de la fournaise. Avant que nous eussions quitté la place, le toit s'éroula avec un bruit de tonnerre répercuté par les collines, et répandant dans l'air les étincelles et les éclats enflammés, l'océan de feu lança ses vagues presque jusqu'au ciel rougi.

Alors ce fut à peu près fini. Il n'y avait qu'une seule pompe dans un rayon de six milles; avant qu'elle arrivât prêter son secours, toute la grande maison, à l'exception d'une des ailes, dont le vent avait écarté les flammes, n'était plus qu'une ruine noirecie.

Nous restâmes sur la pelouse jusqu'à ce que le soleil eût tout son éclat. Lorsqu'il n'y eut plus rien à faire et que ceux qui pouvaient partir se furent déjà éloignés, nous nous divisâmes en deux bandes : la famille Thurlow, y compris le fiancé de Kate, — car M. Thurlow était trop faible et trop âgé pour que sa présence fût d'aucune utilité, — nous accompagna à Falcon-Court, avec toutes les dames qui se trouvaient parmi les invités; les hommes furent logés, trois ou quatre au pavillon de chasse de lord Carstairs, et les derniers chez d'autres voisins. Le mariage de Kate fut remis au jour suivant.

Il était neuf heures quand nous nous éloignâmes de la maison incendiée. Les flammes n'étaient pas encore éteintes; elles montaient, pâles et capricieuses, des murs noircis, se mêlant d'une façon étrange à l'éclat de cette belle matinée de septembre; mais la grandeur de ce spectacle était passée, il n'en restait que la tristesse et la désolation. Pendant que nos chevaux gravissaient lentement la colline, je contemplai cette vision sombre, avec un pressentiment lugubre qu'il me fut impossible de secouer. Du commencement à la fin, le tableau de cette matinée, depuis le moment de la plus grande violence des flammes jusqu'à celui où elles s'éteignirent lentement au milieu de la dévastation accomplie, vit encore dans ma mémoire avec la netteté du premier jour.

## VIII

Nous trouvâmes Mrs. Graham à la porte de Falcon-Court, où nous fîmes promptement tous pourvus d'un abri et de vêtements. Cette matinée se passa dans une surexcitation singulière; nos

hôtes remplissaient la maison d'un désordre et d'un bruit inaccoutumés, chacun empressé à raconter l'incendie et à se faire le héros ou l'héroïne de leur histoire. La politesse calme de ma tante dut ce jour-là être poussée aux dernières limites de sa patience. Heureusement l'épreuve ne fut pas longue. Dans les circonstances actuelles, le mariage de Kate devait forcément se célébrer de la façon la plus simple, et les invités, ayant perdu les toilettes préparées pour cette occasion, jugèrent bientôt que ce qu'ils avaient de mieux à faire était de regagner leurs demeures respectives. En conséquence, une fois reposés et équipés du mieux que nous pûmes, ils partirent, et à la fin de l'après-midi, la maison était vide; nous ne gardions que le marié et la mariée du lendemain, Alice et son père.

Nous passâmes dans l'inaction tout le reste de la journée; nous avions besoin de repos, car nous étions tous épuisés, et quelques-uns d'entre nous ressentaient même autre chose que de la fatigue. M. Thurlow était fortement ébranlé, Alice éprouvait un malaise qui me semblait dépasser les effets de la secousse ou de la peur. Elle était fiévreuse, rouge, agitée, les mains alternativement brûlantes et glacées, les yeux brillant d'un éclat qui n'était pas naturel. Nous nous efforcâmes de l'obliger à se reposer, mais elle ne voulut pas se coucher; elle était visiblement malade; cependant elle fut tout le jour d'une animation singulière. Nos hôtes partis, chacun se retira dans sa chambre; seule, Alice ne voulut pas imiter les autres; elle semblait attendre quelque chose et refusa de quitter le salon, ou même d'y rester tranquille; mais elle continua, avec une agitation croissante, à tourner autour des tables, à feuilleter les livres, à regarder par les fenêtres, à frapper les touches du piano, tout cela sans cesser de parler. J'étais si fatiguée que je ne pouvais la suivre; le seul effort qui me fût possible était de rester assise, mon ouvrage dans les mains, et de l'écouter. Elle s'arrêta enfin derrière moi et s'appuya au dossier de mon fauteuil.

— Je voudrais avoir toujours vécu ici avec vous.

— Pourquoi, Alice?

— Il y a tant de vie ici; tout est si gai et si agréable! Vous avez de l'affection pour vos cousins, Espérance?

— De l'affection? Oh! oui!

Cette interrogation me fit sourire. Un pas résonna dans le vestibule.

— C'est M. Graham! s'écria Alice.

Elle s'avança vivement à sa rencontre; ses yeux, déjà si brillants, devinrent plus brillants encore. Il arriva en face d'elle, et un sourire entr'ouvrit les lèvres d'Alice.

— J'oblige Espérance à perdre son temps; mais il ne faut pas me gronder.

— Une personne de plus ou de moins importe peu, dit-il en riant; vous occupez aujourd'hui tous les habitants de Forth-Regis.

— Ils vont à Oldshaw?

— Plus de la moitié du village y est déjà. Pourquoi ne pas vous reposer, miss Thurlow?

— C'est ce que me disait Espérance. Mais à quoi bon? Je serais incapable de dormir; il me semble que je n'en aurai plus jamais envie.

— Vous êtes malade, fit-il d'un ton grave.

Elle rit nerveusement.

— Je n'ai rien, qu'un rhume; voilà un mois qu'il dure.

— Et vous avez passé la moitié de la nuit sur la pelouse, à demi habillée, des pantoufles aux pieds et une écharpe de dentelle sur les épaules!

— J'avais en effet des pantoufles, et elles ont été transpercées d'humidité; mais ce n'était pas ma faute, et Espérance m'a donné les siennes. Monsieur Graham, je vous fais perdre votre temps?

— Oui, j'ai bien peur que cette responsabilité ne pèse sur vos épaules.

— Et votre paroisse se passera de vous aujourd'hui? Vous dînez avec nous?

— Je le présume.

Elle le regarda avec un sourire étincelant. J'ai dit qu'Alice était jolie; ce jour-là, avec cette rougeur aux joues et cette lumière dans les yeux, elle était presque belle. Je crois que Frankland en fut frappé, car il sourit, lui aussi, d'un sourire qui lui venait souvent sur les lèvres, quand il se sentait satisfait.

Il dîna avec nous, et Alice fut heureuse pendant ce temps-là; mais, ajoutée aux efforts de la longue journée, cette dernière heure usa le peu de forces qui lui restaient. Quand nous rentrâmes dans le salon, elle dit en frissonnant qu'il faisait froid, et se blottit à genoux au coin du feu. Le

hasard voulut que quelques moments se passassent sans qu'on lui parlât; alors, Frankland lui ayant adressé la parole, elle ne répondit pas. J'étais près d'elle, je l'appelai et lui touchai l'épaule. A ce contact, elle fit un mouvement et leva lentement les yeux. Une pâleur étrange, un air hagard s'étaient répandus sur son visage.

— Votre main... Espérance, tenez-moi! murmura-t-elle précipitamment.

Je jetai mes bras autour d'elle, mais d'autres s'élançèrent et des bras plus robustes que les miens la reçurent au moment où elle s'évanouissait. Nous la fîmes revenir à elle; elle était encore si faible que Guy la porta à sa chambre où nous la mîmes au lit.

— Je serai bien demain matin; je suis seulement fatiguée, répétait-elle; je serai bien quand j'aurai dormi...

— Restez avec elle, Espérance, me dit ma tante.

Je plaçai la lampe de façon que la lumière en fût cachée, et je m'assis près du lit. Elle était déjà à moitié endormie, mais toujours gémissant et s'agitant. Cette agitation dura quelque temps, puis se calma. Je m'assis près du feu, et tombai dans une longue méditation; pas un bruit ne troublait le silence. Depuis quelques minutes, j'avais presque oublié ma malade, quand mon attention fut rappelée par un cri aigu. Je tressaillis: Alice s'était soulevée sur son lit, étendant les bras.

— C'est M. Graham! c'est Frankland! cria-t-elle.

J'allai près d'elle et m'efforçai de la maintenir. Ses yeux dilatés par la terreur se tournèrent vers moi sans me reconnaître; elle tremblait et frissonnait de la tête aux pieds.

— Recouchez-vous, Alice, vous avez rêvé.

Elle me laissa la replacer sur son oreiller; mais quand je voulus m'éloigner d'elle, elle saisit ma main et la retint fortement. Au bout de quelques minutes, elle tourna la tête de mon côté.

— Oui, je rêvais... c'est l'incendie! Qu'est-ce que j'ai dit, Espérance?

— Une exclamation... rien du tout.

Je retirai ma main de son étreinte déjà desserrée; elle ferma les yeux, et je retournai à ma place. Mais désormais il m'était impossible d'oublier la présence d'Alice. Ce cri et cette exclamation passionnée retentissaient encore à mes oreil-

les. Je cachai mon visage dans mes mains et je pensai à elle.

Lorsqu'elle fut tout à fait endormie, je m'approchai du lit et je la regardai. La couleur était revenue à ses joues, sur lesquelles descendaient les franges noires et soyeuses de ses cils abaissés. Elle avait plusieurs années de plus que moi; mais ce soir-là, dans son sommeil tranquille, avec ses cheveux en désordre et ses lèvres entr'ouvertes, elle paraissait presque une enfant. Pauvre Alice! Je me penchai sur elle, poussée par un brusque mouvement de compassion, et je l'embrassai dans son sommeil.

Quelqu'un venait dans le corridor, lorsque j'ouvris la porte de la chambre. Je reconnus son pas : c'était Frankland. Il me cherchait, et nous nous rencontrâmes au sommet de l'escalier.

— Où étiez-vous, Espérance? J'ai cru que je retournerais chez moi sans vous voir.

— Partez-vous si tôt? Il est à peine neuf heures.

— En effet; mais j'ai du travail pour ce soir.

— Ce soir! Après cette pénible journée!

— Pauvre petite, la journée a donc été bien pénible?

— Nous sommes tous fatigués, Frankland. Je voudrais que vous n'eussiez rien à faire ce soir.

— La pensée de votre sympathie me consolera.

— Est-ce vrai, Frankland?

— Elsie, pourquoi avez-vous ces grands yeux mélancoliques? Votre image va me poursuivre comme un fantôme, si vous me regardez ainsi.

— Je n'ai nulle intention de vous poursuivre, et je ne me doutais pas que j'eusse l'air mélancolique.

— Croyez-vous que votre image ne m'apparaisse jamais, Elsie? dit-il d'un accent plus sérieux. Croyez-vous que je n'aie jamais la vision d'une petite créature assise à ma fenêtre dans un rayon de soleil? Parfois même son ombre s'étend sur la feuille où j'écris; mais quand je lève les yeux pour la chercher, je ne trouve plus rien que les buissons de lilas agités par le vent. Je me demande si elle s'envole par la fenêtre ouverte!

Je souris :

— Je voudrais bien pouvoir voler par les fenêtres ouvertes; cela m'amuserait d'arriver sans qu'on me voie et de planer dans les endroits que j'aime.

— Ce qui serait très désagréable pour vos amis,

répliqua-t-il en riant ; mais il mit avec douceur la main sur mes cheveux. Ma petite Espérance, croyez-vous que je me contenterais de votre présence invisible ?

Mon cœur battit plus rapidement. Je ne pus m'empêcher de rire tout bas ; je n'avais pas songé à ce que je disais. Non, cela ne le contenterait pas, ni moi non plus !

— Mais comme cela je vous dérangerais moins ; si j'avais été invisible, je ne vous aurais pas retenu ici.

— Et je ne pourrais pas prendre votre main, Elsie, et vous emmener ; ce que je vais faire.

Nous descendîmes ainsi et je lui ouvris la porte. La nuit était glaciale, le son de vagues lointaines battant la côte arrivait à nos oreilles, et tout près, dans les branches, il y avait des frôlements légers, des bruits de feuilles sèches tombant une à une sur le sol.

Je restai près de lui quelques instants sans parler, pensant à l'aurore de ce jour qui maintenant touchait à sa fin, au danger imprévu que cette aurore avait apporté avec elle, au salut envoyé par Dieu ! Lorsque Frankland prit ma main pour me dire adieu, il lut mes pensées sur mon visage et il y répondit :

— Elsie, moi aussi, j'ai remercié Dieu ; ma première pensée, mes premières actions de grâces ont été pour vous, pour vous, mon enfant bien-aimée !

Il s'inclinait vers moi ; je souris ; j'étais profondément heureuse, mais je ne pouvais parler. J'effleurai de mes lèvres la main qui me retenait, et je lui dis adieu.

Quand je rentrai dans le salon, il était plein du bruit de voix nombreuses, parmi lesquelles j'en discernai une qui ne m'était pas familière. J'entrevis un étranger debout près de la cheminée et parlant à M. Thurlow ; il tourna un moment la tête en m'entendant entrer, et je m'arrêtai en le reconnaissant, avec une surprise mêlée d'effroi. C'était lord Carstairs.

Comme je l'ai dit, il se tenait debout devant la vaste cheminée ; M. Thurlow était assis d'un côté ; Guy s'accoudait à l'autre coin, immobile, les yeux fixés à terre, le corps un peu incliné, mais aussi immuable dans son attitude qu'une statue taillée dans la pierre. Je le regardai et je ne pus rien lire sur son visage ; la lueur vacillante du feu l'éclair-

rait, mais elle n'y révélait aucune émotion, aucun reflet de colère ni de chagrin.

Je gagnai silencieusement un siège ; de ma place, je pouvais voir ma tante, dont les mains rarement oisives étaient cette fois croisées, et dont le front était traversé d'une barre rougeâtre, signe invariable chez elle de fortes émotions. Je voyais aussi Hildred, blottie nonchalamment dans un angle du canapé, un livre abandonné sur ses genoux ; et ce n'était pas une affectation d'indifférence, mais le rayonnement d'une flamme intérieure, qui illuminait ses grands yeux levés.

Les premières paroles que j'entendis distinctement furent celles de M. Thurlow.

— Enfin, si vous ne pouvez vous passer de moi... mais je ne sais pas... je devrais y aller... pourtant je suis souffrant de cette secousse, et voilà Alice malade... et Kate. Je ne sais où Kate et Trevor sont passés.

Lord Carstairs répondit, avec un rire plein de bonne humeur :

— Ne vous préoccupez pas de Kate et de Trevor ; croyez-moi, ils sont incapables de vous donner une opinion ce soir. Maintenant que vous êtes décidé, ne vous fatiguez pas l'esprit à revenir là-dessus ; je m'arrangerai pour que tout soit bien fait.

Il parlait d'un ton assuré, et M. Thurlow, dont le caractère était faible et irrésolu, le regarda avec une sorte d'apaisement.

— Vous serez plus utile que moi, je le sais. Je puis remettre la direction de cette affaire entre vos mains. Seulement, il faut que je sache ce que vous faites, Carstairs ! N'oubliez pas que j'ai vécu dans cette maison toute ma vie, et que je ne veux pas qu'on renverse une seule des pierres qui tiennent encore debout.

— Mon cher cousin, je n'ai pas envie de démolir votre maison.

— Vous viendrez me rendre compte de tout ce qui se passera. Je suis sûr que Mrs. Graham m'autorise à prendre la liberté de vous prier de venir souvent, pour que je puisse me tenir au courant de tout.

Il tourna la tête, attendant une réponse ; mais Mrs. Graham ne fit pas un mouvement. Guy, levant un instant la tête, répondit pour elle.

— Certainement, dit-il avec calme, et lord Cars-

tairs s'inclina. Il y eut un court silence que l'étranger rompit le premier.

— Je vais vous quitter pour ce soir. J'espère qu'Alice sera mieux demain. Nous nous verrons à l'église.

Il prit la main de M. Thurlow.

— Bonsoir, vous semblez épuisé.

— Oui, je vais me reposer à présent. Je suis content que vous soyez venu. C'est très bien de votre part, Carstairs.

— Pas du tout; je ne demande qu'à me créer des occupations. Faites mes amitiés à Kate.

Il se retourna, et son regard se posa successivement sur ma tante, sur moi, sur Hildred, mais sans s'arrêter à aucune de nous. Il fit simplement un salut général et se dirigea vers la porte; Guy l'accompagna, et resta sur le seuil jusqu'au moment où l'on entendit un domestique traverser le vestibule. Alors il revint à nous, et immédiatement M. Thurlow quitta son fauteuil.

— Je vais suivre l'avis de Carstairs; je crois que ce qu'il y aura de meilleur pour moi sera une bonne nuit de repos. Il faut que j'aie des forces pour demain, vous comprenez! Pauvre Kate! il nous en faudra à tous! Ne vous dérangez pas, mistress Graham. Bonsoir, mes jeunes amis.

Quand il fut sorti, il y eut un long et pénible intervalle. Guy était devant le feu. Lorsqu'il se retourna, son regard se croisa avec celui de sa mère. Ce n'était pas un hasard, un coup d'œil insignifiant; mais quelque chose de ferme, d'incisif, d'insistant. Au bout de quelques minutes, ma tante se leva et alla vers lui.

— Guy, tu aurais dû empêcher cela.

Son accent était grave, mais la réponse de Guy fut plus que grave, elle fut froide et sévère.

— Mère, c'était impossible.

— C'était possible, avec un peu de prévoyance. Il ne fallait pas amener les Thurlow ici.

— Comment éviter de leur offrir un asile? Vous l'auriez fait comme moi.

Elle fit un geste de protestation.

— Sachant lord Carstairs dans le voisinage? Non, tu te trompes, Guy. Je ne suis pas inconséquente avec moi-même.

— Vos reproches sont superflus, mère, dit-il amèrement.

Une expression d'angoisse étrange envahissait ses traits; mais elle ne comprit pas; elle n'avait

pas le talent d'y lire. Seulement elle vit cette souffrance, et cela suffit pour éteindre en son cœur toute pensée d'elle-même et de son propre orgueil; elle mit une main caressante sur son épaule :

— Pardonne-moi, Guy, mon cher enfant!

Il serra doucement cette main.

— Il faut que nos portes lui soient ouvertes à présent, mère, et qu'elles le soient avec politesse, aussi longtemps qu'il sera dans la nécessité de venir. Cela ne durera sans doute pas longtemps.

Ce ne fut pas ma tante qui lui répondit; avant qu'elle pût parler, une autre voix, dédaigneuse, amère et vibrante, vint frapper les oreilles de Guy.

— Lord Carstairs a sauvé ce matin la vie d'Espérance et la mienne. Il y a des gens qui, pour une telle action, voudraient lui ouvrir leurs portes toutes grandes.

Guy, ému d'abord, puis triste et sombre, chercha des yeux le coin d'où partait cette voix.

— Hildred a raison.

Mais ma tante avait rougi; son indignation retombait sur Hildred.

— Lord Carstairs a brisé la vie d'une femme que j'aimais. Il ne peut réparer le mal commis, quand même il sauverait vingt existences.

Hildred eut un rire méchant.

— Vous êtes un juge sévère, tante Graham. Si l'avenir ne doit jamais racheter le passé, alors que Dieu ait pitié de nous! car il ne peut y avoir de pardon au ciel ni sur la terre.

— Non certes... sans repentir...

Hildred se leva brusquement et s'éloigna jusqu'à l'extrémité de la vaste pièce. Les lèvres de ma tante eurent un pli méprisant, puis tremblèrent; elle repoussa Guy et s'assit sans mot dire. Alors Guy s'en alla où l'entraînait toujours son cœur aimant.

Hildred marchait de long en large, la colère bouillonnait au dedans d'elle. Il la rejoignit et l'entoura de son bras.

— Hildred! murmura-t-il, je n'oublierai jamais ce qu'il a fait! J'oublierai tout le passé plutôt que cela!

— Votre mémoire a eu besoin qu'on lui soufflât, malgré tout, dit-elle, toujours avec ce même rire insultant.

— Ce ne sera plus nécessaire.

Point de réponse.

— Hildred, vous faites de moi votre esclave. Dites-moi ce que vous voulez.

— Ce que je veux? En quoi cela me concerne-t-il? répéta-t-elle dédaigneusement; qu'est-ce que lord Carstairs pour moi?

Pauvre Guy! Elle était bien dure à son égard, et cependant son visage se rasséréna en entendant ces mots.

— Il ne vous est rien, grâce à Dieu!

Il voulait la rapprocher de lui, mais une seconde fois elle le repoussa.

— Guy, laissez-moi tranquille! Etes-vous un épagneul pour me suivre ainsi?

La rougeur lui monta au front; il s'écarta pour la laisser passer; mais aussitôt après il s'élança vers la porte et la ferma violemment derrière lui. Hildred tressaillit pourtant et s'arrêta court. Ma tante se leva.

— C'est votre heure de triomphe, dit-elle lentement. Que Dieu vous pardonne, Hildred! Que Dieu me donne la patience d'attendre!

Un sourire hautain fut la seule réponse. D'ailleurs, Mrs. Graham ne voulait pas qu'on lui répondit; dès qu'elle eut achevé de parler, elle quitta le salon.

Alors, quand il ne resta plus que moi, Hildred se laissa tomber dans le fauteuil de Mrs. Graham, et une expression de souffrance remplaça son glacial dédain. Je vis poindre cette souffrance, et je vins m'agenouiller près d'elle. D'abord, elle ne me parla pas; puis, avec un élan d'impatience, elle saisit mes deux mains et me regarda fixement.

— Espérance, pourquoi ne me quittez-vous pas comme les autres?

— Parce que vous n'avez fait que m'affliger, et qu'on peut supporter cela et rester.

— Ce qui signifie que j'ai insulté les autres, et que des insultes ne se supportent pas? Vous avez raison. Oui, je les ai insultés, et Guy, en me quittant, s'est conduit en homme de cœur.

— Alors, Hildred, permettez-moi de le rappeler, pour que vous le lui disiez.

Mais elle m'interrompit, en riant de ce même rire bref.

— Laissez-le tranquille... il reviendra de lui-même. Vous verrez... il reviendra... il me demandera pardon. Oh! Espérance! (et ses mains ser-

rèrent violemment mes poignets) j'aimerais mieux qu'il me frappât!

— Alors, empêchez cela en lui demandant pardon la première. Vous avez mal agi; dites-le-lui.

— Laissez-moi, Espérance, répéta-t-elle avec lassitude.

Elle me lâcha et, se laissant aller sur son fauteuil, se cacha le visage. Il y eut un silence prolongé; quand elle releva la tête, ses joues étaient humides de larmes.

— Patiente enfant que vous êtes! vous n'avez pas bougé. Elle caressa mes cheveux et continua d'un ton attendri: Petite Espérance, n'est-ce pas des pacifiques que l'Évangile dit qu'ils seront appelés enfants de Dieu? Quand vous irez au ciel, penserez-vous à moi?

— Hildred!

— Je ne dois pas parler du ciel? En effet, je suis plutôt faite pour parler de la terre, de ses misères et de ses erreurs. Et cependant il y a eu un temps... Oh! Espérance, j'ai dû jadis être une enfant bonne et candide, moi aussi!

Elle fondit en larmes et appuya la tête sur ma poitrine. Cette émotion fut soudaine et passagère; elle cessa vite; brusque en toutes choses, affection, peine ou colère, Hildred se domina dès que la bourrasque fut passée, et, mettant un baiser sur ma joue, elle se leva.

— A présent, je vais confesser mes torts. Allez le chercher, vite!

Avant que cette bonne disposition n'eût le temps de changer, je courus frapper à la porte de la bibliothèque, où la voix de Guy me répondit d'entrer. Il se leva de son bureau, et je lus dans ses yeux la souffrance et l'inquiétude qui avaient déjà commencé à en assombrir les belles prunelles limpides. Je m'approchai:

— Allez au salon trouver Hildred; elle m'a envoyée vous chercher.

Il me regarda; quel regard! plein d'interrogation, d'espoir, de joie radieuse!

Un moment après, j'étais seule.

## IX

Avant de regagner ma chambre, j'entrai dans celle d'Alice, et je vis qu'elle dormait toujours. Le lendemain matin, quand j'arrivai près d'elle,

elle parut s'éveiller d'un sommeil léger, mais ses yeux semblaient ne s'ouvrir qu'avec peine; je m'aperçus qu'elle n'était pas mieux, et j'insistai pour l'empêcher de se lever.

— Restez tranquille, Alice; je vais vous apporter votre déjeuner.

Mais, à cette proposition, elle se redressa, quoiqu'elle m'eût répondu d'abord d'un air languissant.

— C'est tout à fait superflu. Si je ne me levais pas toutes les fois que je suis fatiguée, je ferais aussi bien de me condamner une bonne fois à garder le lit.

Mes supplications furent inutiles; elle s'habilla et descendit. Mais, quand elle parut au déjeuner, sa figure défaite lui attira des reproches universels sur son imprudence. Elle-même n'essaya pas de nier qu'elle se sentait malade.

— C'est le jour du mariage de Kate! — Ce fut tout ce qu'elle put alléguer comme excuse, en face des remontrances. — Je ne pouvais rester à me soigner chez moi, et ne pas assister au mariage de ma sœur.

Elle s'efforça vainement de manger. Pendant que nous entourions la table, elle se blottit dans la cheminée.

— Comme il fait froid ce matin! Dites-moi donc qu'il fait froid! murmurait-elle, frissonnante, en se penchant sur le feu.

Kate s'approcha d'elle et la supplia de ne pas aller à l'église; mais elle était décidée, et elle n'écouta aucune prière.

— Si je dois être malade, qu'importe que j'y aille ou non? Je veux vous voir marier, Kate; il arrivera après ce qu'il pourra!

C'était une belle et calme matinée de septembre. Notre petit cortège nuptial, peu nombreux (nous n'étions pas plus de douze), entra dans l'église, égayée par un chaud soleil d'automne. Tous les habitants de Falcon-Court se trouvaient présents, ainsi que lord Carstairs, et trois invités demeurés chez lui. Nous repartîmes dès que la cérémonie fut terminée. Pendant nos quelques moments d'attente sous le porche de l'église, Guy s'avança vers lord Carstairs et le pria de revenir avec nous, ce qu'il accepta. L'invitation était presque obligatoire. Je ne crois pas, même sans l'influence que les paroles d'Hildred avaient dû exercer sur lui,

que Guy s'en fût dispensé. Cependant cela semblait étrange de le voir assis à la table de Guy.

Je n'oublierai pas de sitôt ce déjeuner de noces, la première fois que lord Carstairs rompit le pain dans notre maison.

Je l'écoutai causer, et, au bout de cette matinée, je ne m'étonnai plus que ceux qui l'entendaient, hommes ou femmes, en fussent éblouis. Il semblait appartenir à une autre sphère ou à une autre race que nous. Avec notre conversation et nos physionomies paisibles, nous n'avions l'air qu'à moitié vivants, auprès de ce feu d'artifice de paroles. C'était comme un diamant splendide au milieu de verroteries communes. Je n'avais jamais rien entendu de pareil ; je sentais, en écoutant, se produire dans mon esprit une sorte d'accélération qui, plus d'une fois, fit monter à mes lèvres des répliques que je n'osai pas lancer.

J'ai dit qu'il semblait appartenir à une autre race que nous, et c'était vrai ; mais Hildred ne nous appartenait aussi qu'à demi, et le sang qui coulait plus rapide dans ses veines n'avait rien de commun avec le nôtre. Bien qu'ils eussent entre eux plus de points de contact qu'avec le reste des personnes qui les entouraient, ce ne fut pas pour elle qu'il prodigua son merveilleux talent de causeur. Déjà, la veille, il n'avait pas paru la remarquer ; il continua de même. C'étaient les autres qu'il cherchait à intéresser ; le flot brillant de sa conversation s'arrêtait rarement ; mais, quoiqu'ils fussent en face l'un de l'autre, il ne lui adressa pas une seule phrase directe.

Nous allâmes habiller Kate pour son voyage. Quand elle fut prête, notre petite société se groupa autour de la voiture pour lui dire adieu. Une acclamation salua le départ des mariés ; ensuite nous restâmes quelques minutes en plein air, car la voiture de lord Carstairs était également avancée, et lui et ses hôtes allaient prendre congé de nous sans rentrer dans la maison.

Nous étions toutes trois ensemble, Alice, Hildred et moi. Pendant que le domestique ouvrait la portière, lord Carstairs vint à nous et dit quelques mots à Alice ; puis il se tourna vivement vers Hildred.

— J'aurais dû m'informer de votre santé hier soir, miss Kane ; pardonnez-moi, mais j'ai pour habitude de négliger les questions superflues.

La phrase était à peine polie ; cependant ce ne

fut pas la colère qui fit monter le sang aux joues d'Hildred; elle rougit sous le regard qui soulignait les paroles.

— Moi aussi, j'ai oublié quelque chose. J'ai oublié de vous remercier de ce que vous avez fait hier pour Espérance Graham et pour moi.

— Oubliez-le encore! répondit-il en riant. Bonjour, miss Kane!

Les autres étaient déjà dans la voiture; il souleva son chapeau. Bientôt ils furent partis, et nous restâmes seuls, Alice frissonnant sous le châle qu'elle serrait autour d'elle.

Hildred fut la première à sortir de cette immobilité et à s'éloigner.

— Pauvre Kate! dit Alice tout bas: elle alla prendre le bras de son père, et ils rentrèrent ensemble; le chagrin les suffoquait.

Elle s'arrêta dans le hall pour l'embrasser, et fondit brusquement en larmes.

— Laissez-moi monter, Espérance, laissez-moi aller dans ma chambre! sanglota-t-elle.

Je passai mon bras autour d'elle, et l'emmenai; mais dès qu'elle fut chez elle, elle tomba sur son lit, dans les convulsions d'une violente attaque de nerfs. Elle était à bout de forces. Pendant près d'une heure, il nous fut impossible de la calmer, et, lorsque enfin elle fut apaisée, son calme était moins du repos que de l'épuisement. Avant que s'achevât cette courte journée de septembre, elle se laissa mettre au lit, passive comme un enfant au berceau.

À partir de cette crise, Alice devint l'objet de nos soins et de nos inquiétudes; il nous fallait la veiller jour et nuit. J'étais spécialement sa garde-malade, elle avait la fantaisie de préférer mes soins à tous les autres, et j'éprouvais de la joie à lui être utile, car je la voyais très malade.

Le médecin qui la soignait, les personnes qui l'entouraient attribuaient son état à un refroidissement; mais en la veillant tous les jours je ne tardai pas à penser que c'était donner un nom illusoire à sa maladie. Il ne s'agissait pas d'un refroidissement ordinaire; elle s'amaigrissait; ses mains brûlantes et sèches, ses pommettes marquées de rouge révélaient la fièvre qui la consumait; la respiration difficile et la toux toujours plus creuse annonçaient quelque chose de plus terrible. Nous gardions le silence sur ce que nous

pensions ; mais je crois que ce mot de « refroidissement » ne trompait personne.

Une nuit, Hildred et moi, nous l'avions regardée dormir ; en nous en allant, celle-ci m'attira tout près d'elle.

— Tante Graham dit que sa mère est morte de la poitrine. Vous le saviez, Espérance ? demanda-t-elle doucement.

Je répondis : « Oui, » et quelque chose étouffa ma voix. J'avais connu Alice toute ma vie.

Un temps bien court s'était écoulé depuis l'incendie, et ces quelques jours avaient suffi pour bouleverser la routine de notre paisible existence. Ce n'était pas seulement la maladie d'Alice qui amenait cela ; nous avions d'autres hôtes qu'Alice, et d'autres causes de dérangement que sa maladie. Une semaine ne s'était pas achevée, que la présence de lord Carstairs dans le salon de Falcon-Court devint une chose habituelle, presque quotidienne.

Il venait pour causer d'affaires avec M. Thurlow, pour le consulter sur les réparations d'Oldshaw, et lui faire part de leurs progrès. Il venait tous les jours, quoiqu'il eût vite compris dans toute leur étendue, je ne puis m'empêcher de le croire, les sentiments que ma tante et Guy éprouvaient pour lui, mais sans trahir jamais qu'il en eût connaissance, sans rien changer à l'attitude polie, aisée, pleine de distinction, qu'il avait prise à leur égard. Ils changeaient davantage que lui. Le temps s'écoulant, ils cessèrent peu à peu de s'irriter de ses visites.

Une après-midi qu'il était avec nous, un vent soudain amassa dans le ciel des nuages menaçants qui ne tardèrent pas à fondre en cataractes. Lord Carstairs prolongea sa visite d'une demi-heure, puis d'une heure, la pluie ne cessait pas.

Guy quitta la fenêtre où il attendait depuis quelques minutes.

— Vous ne pouvez sortir sous ces torrents d'eau. Restez dîner ici ; il fera peut-être beau ce soir.

L'invitation fut acceptée. Lord Carstairs dîna avec nous ce jour-là pour la première fois ; ce ne fut pas la dernière.

Le souvenir de l'ancienne injure vivait moins profondément dans la mémoire de Guy que dans celle de sa mère : il finit par la pardonner, peut-être par l'oublier à moitié. Son irritation, aux premières visites de lord Carstairs, avait Hildred

pour seul motif, ses craintes sur ce point étaient maintenant dissipées. Lord Carstairs ne s'approchait presque jamais d'elle, lui parlait rarement, et le cœur de Guy était en repos.

Hildred ne devait pas être accoutumée à cette indifférence. Même dans une situation plus humble, sa beauté de reine l'avait toujours fait rechercher et admirer; elle n'avait pas, je crois, une nature disposée à endurer sans révolte la négligence ou l'oubli; et cependant elle les supportait de la part de lord Carstairs. Il arrivait à ce dernier de venir et de repartir sans lui adresser un seul mot, et, quoique son œil eût parfois un éclair ou sa joue une rougeur brûlante, elle supportait silencieusement cette singulière conduite; elle tenait ses lèvres closes. La récompense de sa patience ne lui faisait jamais défaut.

Cette récompense consistait dans de rares et soudaines paroles, qu'il lui adressait lorsque peu de personnes étaient présentes, lorsqu'on s'y attendait le moins, ou quand le jour baissant empêchait qu'on ne remarquât qu'il s'approchait d'elle. C'étaient souvent des paroles insignifiantes, jetées comme au hasard; mais je finis par me familiariser avec l'éclat fiévreux qu'elles amenaient dans les yeux d'Hildred. Extérieurement, elle restait calme et parfaitement à son aise; mais elle ne pouvait éteindre son regard, qui se remplissait de vie dès qu'il l'abordait, qui, longtemps après son départ, gardait sa flamme contenue. Avec un peu plus de clairvoyance, Guy s'en serait aperçu comme moi. Mais elle se montrait meilleure à son égard, et il était aveuglé par sa confiance en elle.

Les jours s'enfuyaient. Au bout de trois semaines, une amélioration se manifesta dans l'état d'Alice, et les réparations d'Oldshaw commencèrent à avancer rapidement.

## X

C'était le premier octobre et, pour la seconde fois, lord Carstairs dînait avec nous : j'ai oublié la raison qui l'avait fait rester ce jour-là. Nous étions dans le salon, après dîner, il causait depuis quelques moments avec M. Thurlow. Guy venait d'être appelé au dehors.

Hildred travaillait. Au bout d'un certain temps,

fatiguée de son occupation silencieuse (car, quoique près d'elle, je m'absorbais dans un livre), elle se leva et, repoussant le rideau de la fenêtre, elle regarda dans la nuit. Elle ne se détourna pas en entendant quelqu'un survenir derrière elle; elle savait, je crois, que c'était lord Carstairs.

— Il n'y a pas de clair de lune; que voyez-vous donc, miss Kane?

— Fort peu de chose!

Elle ne quitta pas la fenêtre, mais tourna légèrement la tête de son côté.

— J'allais vous demander de faire un peu de musique.

— Je crains de ne pas être en voix.

— Voulez-vous essayer?

Elle laissa retomber le rideau, et alla s'asseoir au piano. Il y avait une pile de musique sur le casier, entre elle et moi. Lord Carstairs s'en approcha, et, lui voyant feuilleter les morceaux avec indifférence, il arrêta sa main.

— Chantez celui-ci.

C'était le *Per Pieta*. Le salon était silencieux, et la voix superbe d'Hildred retentissait dans cette grande pièce vide. Je déposai mon livre pour l'écouter, me pénétrant de la beauté passionnée de cette merveilleuse musique, de son angoisse profonde et de ses douloureuses supplications, et j'en oubliai tout ce qui m'entourait.

Elle s'arrêta avant la fin du morceau. Il se termine par un allégo vif et joyeux, dont l'abandon de bonheur égale le désespoir qui l'a précédé; aussi, quand Hildred y arriva, elle n'en chanta pas davantage, et l'idée me vint qu'il y avait en elle, ce soir, quelque chose qui se refusait à exprimer cette joie vivante. Elle frappa plusieurs accords mélancoliques, puis ses mains quittèrent le clavier et elle ferma sa musique.

Lord Carstairs n'était pas loin, mais cependant à l'écart; il s'approcha et se pencha vers elle, appuyant la main sur le dossier de sa chaise.

— Vous souvenez-vous de la première fois? dit-il tranquillement.

Je ne pouvais le voir, et je n'apercevais Hildred que de profil, car elle n'avait pas relevé la tête.

— Je me souviens, fut toute sa réponse.

Il resta dans la même attitude, bien qu'il ne parlât plus. Il la regardait sans doute, et je suppose qu'elle sentit l'influence de ce regard, car,

au bout de quelques instants, lentement, presque contre sa volonté, elle redressa la tête.

J'ai dit que je ne pouvais voir lord Carstairs, qui me tournait le dos ; mais la figure d'Hildred m'apparut alors de face et m'effraya. Elle attachait son regard sur lui ; soudain le sang lui monta au front et aux tempes ; puis tout éclat et toute couleur s'en effacèrent, comme à l'approche de la mort. Elle se leva avec une expression de terreur folle.

— Vous ne voulez pas chanter le reste ? Vous nous privez d'un des plus beaux morceaux, dit-il négligemment.

Son regard l'avait suivie, froid, tranquille, observateur ; mais bientôt un sourire vint à ses lèvres, car Hildred domina par un effort énergique sa peur et son agitation, et la réplique, accentuée d'orgueil, ne se fit pas attendre ; elle n'était ni troublée ni subjuguée.

— Vous savez que je ne veux pas.

Elle le défiait hardiment, du haut de son dédain indigné. Un rire léger succéda au sourire de lord Carstairs.

— Merci du moins, miss Kane, de ce que vous avez bien voulu chanter pour moi.

Il s'éloigna, et Hildred était encore où il l'avait laissée, que j'entendis sa voix reprendre la conversation avec M. Thurlow.

Je ne pus rester pour en entendre davantage. Sous l'empire d'un malaise indéfinissable et d'une vive indignation, je me levai et je traversai le salon. Un brouillard voilait mes yeux, et ma main tâtonna pour trouver le bouton de la porte ; avant que j'eusse le temps de l'ouvrir, quelqu'un m'écarta sans cérémonie ; la porte fut ouverte et refermée, et je me vis seule avec Hildred dans le vaste hall. Je n'eus pas besoin de lui parler ; la première, elle me saisit le bras.

— Espérance, vous avez l'air d'un revenant, me dit-elle brusquement. Qu'avez-vous vu ?

Elle scrutait mon visage ; ses yeux clairs et pénétrants y lurent l'explication qu'elle demandait. Elle me lâcha.

— Vous avez vu que j'ai changé de couleur, comme une sottise. Après ?... si j'en conviens, pourquoi cette mine effarée ?

Cette brusquerie me fit du bien, j'aimais mieux cela que de la douceur.

— Vous êtes la fiancée de Guy! répondis-je, en la regardant.

— Prenez garde, Espérance!

Elle fit précipitamment quelques pas, et revint à moi, une plaque rouge sur chaque joue.

— En quoi ai-je manqué à mes devoirs envers Guy? Ai-je donc été si tendre tout à l'heure pour lord Carstairs? Lui!... répéta-t-elle, avec un nouvel éclair dans les yeux; mais presque instantanément, elle fondit en larmes.

— Trahir Guy! Mon pauvre Guy! mon pauvre Guy!

Sa voix n'était plus la même; nous nous pressions l'une contre l'autre, sans parler. Tout d'un coup, la porte de la bibliothèque s'ouvrit: elle me repoussa aussitôt, un masque s'étendit sur sa physionomie et en couvrit l'émotion. C'était Guy, accompagné d'un étranger qu'il reconduisait. Après avoir refermé la grande porte, il vint à nous; la joie me rentra au cœur en voyant le sourire spontané et sincère avec lequel Hildred l'accueillait. Il répondit par un regard plus heureux encore à ce témoignage inaccoutumé d'affection.

— Que faites-vous là, toutes deux?

— Nous disons des folies. Avec qui étiez-vous à l'instant, Guy?

— Avec un fermier, qui est venu me parler de l'enrôlement de son fils. Il m'a retenu si longtemps que je suis excédé de lui et de ses affaires.

— Pauvre ami!

Elle lui donna en plaisantant deux ou trois petites tapes sur le bras, comme on caresse un enfant ou un chien. Guy saisit en riant la main qui le caressait, et la baisa.

— Lord Carstairs est-il encore ici? Il faut que j'aille le retrouver.

— Pourquoi donc?

— Parce que mon devoir m'y oblige, j'en ai peur.

— On ne peut passer la journée à faire son devoir. Restez avec nous, Guy.

— Ici, dans le hall! fit-il en riant toujours.

— Pourquoi pas? Le hall est très beau, seulement il est pitoyablement éclairé. Je me demande pourquoi; est-ce une coutume héréditaire?

— Pas que je sache. On y mettra un lustre, si cela peut vous faire plaisir.

— Guy, je crois que si je disais que je veux illuminer le salon de lampes de couleur, portant

en inscription : *God save the Queen*, vous partirez à cheval pour Exeter, afin de les commander.

— Oui, j'aurais cette faiblesse-là.

Ils plaisantaient, et pourtant il y avait de la tristesse au fond de cet échange de plaisanteries. Elle le regarda avec une sorte d'anxiété.

— N'essaieriez-vous donc jamais, de me mettre le mors et la bride? murmura-t-elle.

— Voyons, Hildred, que voulez-vous de moi?

A cette question, ses yeux s'allumèrent un instant, des paroles semblèrent se presser sur ses lèvres; mais, avant de les avoir prononcées, elle les refoula; son expression d'impatience s'effaça, et elle appuya doucement la main sur son épaule.

— N'importe... vous n'y pouvez rien, Guy! dit-elle avec mélancolie.

Il l'entoura de son bras, et ils se regardèrent longuement dans les yeux; ils ne se parlaient plus; enfin, Guy, tendrement, écarta ses cheveux d'or, et, toujours silencieux, il la baisa au front. Alors elle se dégagea.

— Guy, allez-vous-en!

— Où allez-vous, Hildred?

— M'installer dans votre fauteuil, dans la bibliothèque. Y a-t-il un bon feu?

— Excellent. Pourrai-je venir vous retrouver quand lord Carstairs sera parti?

Sa réponse se fit attendre un moment.

— Si vous voulez.

— Cela ne vous déplaira pas, chérie?

Elle se retourna et, avec un brusque changement d'humeur, elle frappa du pied.

— Guy, soyez un homme! Dites que vous viendrez, que cela me déplaît ou non.

Il fut blessé, peut-être même irrité de cette métamorphose.

— Je ne puis pas dire cela, lui répondit-il; et, sans ajouter un mot, il se dirigea vers le salon.

Je craignais de les voir se séparer ainsi; mais le bon ange d'Hildred habitait ce soir dans son cœur; elle suivit Guy des yeux, et, quittant sa main qu'elle avait retenue jusqu'alors, elle le rejoignit et l'arrêta.

— Cela ne me déplaira pas, Guy; venez!

Elle l'aimait bien peu, et pourtant elle rougit devant le regard de reconnaissance avec lequel Guy lui répondit.

— Merci, fit-il, et Hildred avait les yeux pleins de larmes lorsqu'il la quitta.

Je montai retrouver ma malade. J'ai dit qu'Alice se remettait lentement. Ce jour-là, elle était restée levée pendant une heure. Lorsque j'arrivai, je la trouvai couchée, mais ne dormant pas.

— Comme vous avez été longtemps absente, Espérance!

— Je serais venue plus tôt, mais je croyais que vous étiez endormie.

— Je n'ai pas dormi un instant. J'ai entendu miss Kane chanter, il y a quelque temps. Carstairs est-il toujours là?

— Oui.

— Rien que lui? M. Graham n'est pas venu aujourd'hui, n'est-ce pas?

— Frankland? non, je ne l'ai pas vu.

J'apportais mon panier à ouvrage, et je me mis à travailler. Il était tard; elle aurait dû dormir; je ne l'encourageai pas à causer. Mais elle était agitée et refusait de se taire, une question suivait l'autre. Au bout d'un certain temps, et quand je croyais qu'elle allait cesser, le court silence fut de nouveau interrompu.

— Espérance, cela a dû vous faire un grand changement quand M. Graham a été habiter le presbytère?

— Il nous a beaucoup manqué.

— Vous étiez sans cesse avec lui. Je me rappelle, lorsque vous étiez toute petite, qu'il vous amenait souvent à Oldshaw par la main. Votre enfance a dû être très heureuse, Espérance?

— Oui, très heureuse.

— J'ai souvent pensé que c'était lui qui vous avait faite ce que vous êtes. Je vous regarde comme sa création, et je crois qu'il le pense aussi. Il m'a toujours paru vous traiter comme si vous lui apparteniez d'une façon particulière. Ce genre d'affection-là doit souvent se retrouver entre un frère et une sœur plus jeune, car il est pour vous tout à fait un frère aîné, n'est-ce pas?

Je me levai pour arranger le feu, et je modifiai la position de la lampe sur la table.

— Alice, vous n'êtes pas fatiguée? Vous n'avez pas envie de dormir?

— Non, du tout! Que cousez-vous donc là?

— Une robe d'enfant.

— Encore!

— J'en ai trois à faire, mais ce n'est pas long; elles sont si simples.

— Et vous allez continuer à coudre toute la

soirée? Oh! Espérance, je ne sais si je dois avoir compassion de vous ou vous envier.

— Ne faites ni l'un ni l'autre, Alice.

— Cela vous ressemble! On dirait que vous croyez toujours que nul de vos actes ne mérite aucune attention. Eh bien! moi, je vous observe toute la journée; je vous examine et je réfléchis sur les choses que vous faites.

— Vous serez vite fatiguée de cette occupation.

— Non; c'est si amusant de retrouver chez vous des ressemblances avec d'autres personnes.

— C'est-à-dire?...

— Avec M. Graham, par exemple.

Je ne répondis rien; elle attendit pour voir si je parlerais, et enfin elle se décida à me demander :

— Ne savez-vous pas que vous lui ressemblez?

— J'ai grandi près de lui; il est naturel que j'aie pris certaines de ses habitudes.

— Oui, très naturel. Et puis il vous dirige toujours; vous faites ce qu'il vous dit; vous ne pouvez manquer de lui ressembler. Oh! Espérance, voilà ce que je vous envie! Avoir quelqu'un qui vous aime et qui vous serve d'appui! Je n'en ai jamais rencontré autant, dans toute ma vie; jamais personne ne s'est inquiété si j'employais utilement une seule de mes heures, personne!

— Alice, ne parlez pas davantage ce soir; vous vous faites mal.

— Qu'est-ce que cela fait? répliqua-t-elle amèrement. Espérance, venez ici! N'avez-vous rien à me dire? Je suis quelquefois si malheureuse que je ne sais plus que devenir. Une existence vide comme la mienne... pitoyablement gaspillée... sans qu'un seul être humain y ait gagné d'être meilleur ou plus heureux. Je vous dis que je vous envie! Je donnerais tout ce que j'ai au monde, je le donnerais mille fois pour être à votre place.

— Calmez-vous, Alice! Faites-vous telle que vous désirez être, et vous ne m'envierez plus jamais.

— Mais qui m'aidera? Me faire telle que je voudrais être... c'est facile à dire. Vous ne vous doutez guère, Espérance, de la difficulté de faire quelque chose à soi seule. Si vous avez quelque valeur, c'est sans mérite de votre part; votre chemin vous a été tracé pas à pas. Cet ouvrage charitable que vous avez dans la main... je suppose que c'est Frankland qui vous a dit de le faire?

Elle ne se trompait pas ; mais c'était avec amertume, non plus avec affection, qu'elle parlait ; aussi je restai près d'elle sans lui répondre, dans l'espoir qu'elle finirait par s'apaiser si je gardais le silence ; j'eus raison. Elle se retourna avec agitation dans son lit, puis elle demeura immobile, et bientôt elle revint à moi avec des larmes dans les yeux.

— Je suis bien désagréable ; ne m'en veuillez pas.

— Je n'y songe pas, Alice.

— Non, je crois que vous ne vous êtes jamais fâchée contre personne. Est-ce aussi M. Graham qui vous a enseigné la patience ?

— Il est patient lui-même ; je ne le suis pas toujours ; je voudrais l'être autant que lui.

— Il a tant de patience ! En aurait-il avec moi, Espérance ? (elle leva lentement les yeux vers moi) ; consentirait-il à me donner ses conseils ?

Je me dérobaï à ce regard plein de prière et d'insistance. Si j'avais pu, j'aurais laissé sa question sans réponse ; mais c'était impossible, elle attendait. Je dis les paroles les plus simples qui me vinrent à l'esprit.

— Il est votre pasteur, Alice.

Aussitôt je regrettai d'avoir parlé, car je ne pourrai jamais oublier la subite transformation de sa physionomie, qui resplendit en un clin d'œil de joie et d'éclat fugitif.

— Alors j'ai droit à son appui ? fit-elle d'une voix rapide et joyeuse.

— Comme tout le monde.

Elle retomba sur ses oreillers, et devint subitement très calme. J'allais m'éloigner ; mais, à mon premier mouvement, elle étendit la main pour me retenir.

— Espérance, fit-elle enfin, très bas, je voudrais voir M. Graham. Voudrez-vous le lui dire ?

— Pourquoi, Alice ?

Ses lèvres tremblèrent.

— Parce que je suis malheureuse, et qu'il peut m'aider !

— S'il le peut, attendez que vous soyez plus forte. Vous n'êtes pas dans un état à supporter la moindre surexcitation.

— Cela me donnera des forces de lui parler, bien plus que d'attendre. Espérance, faites-le venir !

Je m'assis près de son lit ; j'étais fort embar-

rassée. Elle attachait sur moi des yeux suppliants.

— Pourquoi me refuser cela? C'est si peu de chose. Croyez-vous qu'il ne le voudrait pas, si je le lui demandais?

J'étais certaine du contraire.

— Je le lui dirai, Alice.

— Demandez-lui de venir me parler. Dites-lui ce qu'il vous plaira.

— Je lui transmettrai votre message. A présent, Alice, fermez les yeux.

Elle me le promit et tint sa promesse. De mon côté, je tins la mienne. Le lendemain, en présence de ma tante, je répétai mon message à Frankland.

Il fut surpris, je le crois; mais il me chargea de lui dire qu'il viendrait; il s'y engagea pour l'après-midi suivante, et, l'heure venue, elle se leva pour le recevoir.

Elle était bien changée depuis qu'il ne l'avait vue, et elle était devenue bien frêle. Je me rappelle avoir ce jour-là remarqué ses mains blanches et transparentes, abandonnées sans force sur ses genoux; sa figure amaigrie avait perdu ses contours, et ses grands yeux brillaient au fond de leurs orbites creusés par la maladie. Je lui mis un peignoir blanc, et je restai près d'elle jusqu'à l'arrivée de Frankland; alors je les laissai ensemble. Il y demeura plus d'une heure. Après qu'il l'eut quittée, je n'allai la retrouver que lorsqu'elle me fit demander. Elle était encore dans son fauteuil, la figure éclairée d'une aurore de joie; elle me tendit les deux mains et m'attira vers elle.

— Il reviendra encore!

Je m'assis et la laissai parler; je ne la questionnai pas, je lui répondis à peine; je l'écoutai seulement épancher son bonheur débordant, qu'elle ne dissimulait pas. Quand elle fut lasse, j'insistai pour qu'elle se recouchât; mais elle ne voulut pas que je la quittasse.

— Restez encore un peu, j'aime à vous avoir près de moi, prenez votre ouvrage, Espérance.

Je restai, mais je ne pris pas mon ouvrage. Moi aussi, j'étais lasse. Je posai ma tête contre son oreiller et la gardai cachée dans mes mains.

## XI

Depuis trois jours entiers, Hildred n'avait pas même parlé à lord Carstairs. Il était venu et reparti, sans qu'un mot s'échangeât entre eux. Mais cela avait été pour elle des jours de lente et fiévreuse souffrance.

Je crois que, si jamais elle lutta sérieusement contre l'influence que lord Carstairs prenait sur elle, ce fut à cette époque. La lutte fut brève, la résistance impuissante, car il en était de cela pour elle comme de toutes autres choses, petites ou grandes; ses actions n'étaient déterminées par aucun principe, sa vie n'avait de gouvernail que l'instinct et l'impulsion; partout où ils la poussaient, elle allait; elle faisait tout ce qu'ils lui commandaient.

Pendant trois jours, elle ne parla pas une fois à lord Carstairs. Il ne fit rien pour l'apaiser. Il devina sa disposition d'esprit, et la laissa à elle-même, acquiesçant en apparence à son caprice avec une totale indifférence.

Le matin du quatrième jour, il entra de très bonne heure dans la salle à manger, où nous étions seules, Hildred et moi. Je me souviens qu'elle était assise à l'écart près de la table, essayant machinalement de trouver une distraction dans quelques journaux qui s'y trouvaient. Elle ne lisait guère, mais elle feuilletait sans cesse les pages et parcourait des yeux les colonnes, sans paraître y découvrir rien qui fixât son attention.

Lord Carstairs entra, nous souhaita le bonjour, et, comme s'il ne se doutait pas qu'il y eût entre eux la moindre froideur, alla droit à Hildred. Il tenait à la main une petite boîte de laque; il l'ouvrit sans mot dire et la plaça devant elle. Je vis alors ce que cette boîte contenait : un lit de mousse humide, et au milieu une belle rose mousseuse blanche, à moitié épanouie.

Elle eut un tressaillement, presque un cri, et lord Carstairs se mit à rire d'une façon aimable et gaie, en voyant son air de bonheur.

— Il y a longtemps que vous l'auriez; mais le jardinier n'en avait pas qui fussent fleuries quand j'en ai fait demander. J'espère que cette fois, du moins, il ne s'est pas trompé dans son envoi.

— Oh ! qu'elle est belle !... qu'elle est belle ! répétait Hildred.

Elle la regardait, le visage empourpré ; et je me rappelais qu'une quinzaine de jours avant, il avait été entre eux question de fleurs. Lord Carstairs avait parlé de roses mousseuses qui se trouvaient dans une de ses serres ; et avec une soudaine vivacité elle s'était écriée qu'elle voudrait bien en avoir une seule, qu'elle n'en avait jamais vu depuis le temps où elle possédait un rosier semblable, dans son enfance, en Italie, quand son père vivait encore. Elle avait peut-être oublié cette phrase aussitôt après l'avoir prononcée, mais lui... s'en était souvenu.

— Cela vous rend-il un peu la patrie ?

Elle leva vers lui ses yeux pleins de larmes.

— Vous m'avez rajeunie de dix ans. Tenez ! (elle essaya de rire) ; vous me faites redevenir enfant.

Elle était heureuse malgré ses pleurs. Une sensation plus puissante que le souvenir même du passé faisait vibrer toutes les fibres de son être.

Comme si non seulement les derniers jours avec leur éloignement absolu, mais les dernières semaines et leur froide indifférence, étaient en un moment oubliées et effacées, tous deux, elle assise, lui debout près d'elle, commencèrent à causer ; et ce n'était plus un échange de paroles sans suite et sans intérêt ; la sympathie était éveillée, ils parlaient de l'Italie.

Dans notre vie tranquille de Falcon-Court, les livres seuls nous avaient appris quelque chose des pays étrangers ; nous n'avions jamais senti le soleil de cette contrée qu'Hildred aimait par-dessus tout. Nous l'écoutions quand elle nous en parlait, mais nous ne pouvions évoquer ses souvenirs au moyen des nôtres et retrouver entre nous des sensations communes. Nés et élevés en Angleterre, nous lui restions toujours à demi étrangers.

Lord Carstairs, lui, avait vécu en Italie ; il avait vu ces belles cités qu'elle connaissait ; les mêmes lieux étaient familiers à leurs regards, les mêmes noms familiers à leurs lèvres. Son ardente nature méridionale s'enflammait dans cette causerie. Elle levait la tête vers lui ; ses yeux s'assombrissaient ou s'éclairaient selon ses émotions successives, tristes ou joyeuses ; ses joues étaient brûlantes. Lorsque enfin ses nerfs furent au plus haut degré de surexcitation, il répondit en italien à l'une de

ses phrases. Je ne sais s'il avait prévu l'effet que cela produirait sur elle : avant qu'il eût achevé, elle éclata en sanglots.

Je me levai vivement pour aller à elle ; mais presque aussitôt je retombai sur ma chaise : elle n'avait pas besoin de moi. Il se penchait vers elle, lui adressant les paroles les plus douces, la priant de lui pardonner, tout cela sans cesser de la contempler avec une expression d'admiration, de pitié, d'intérêt, et un autre sentiment encore, plus puissant, et devant lequel mon courage se sentit défaillir quand je le lus sur ses traits.

Après quelques larmes brûlantes, elle souriait déjà, les cils encore humides ; elle se leva, rouge et à moitié honteuse de cette émotion qui l'avait trahie.

— Je n'ai pas entendu un mot d'italien depuis mon arrivée ici ! Je ne serai plus aussi absurde... aussi enfant, une autre fois.

Les larmes pendaient à ses longs cils comme des gouttes de rosée, comme des diamants : son visage, sa tête, les masses de ses cheveux d'or, étaient enveloppés d'une auréole de soleil matinal.

— Ne me disputez pas ce moment unique, dit-il à voix basse ; ce sera quelque chose dont je pourrai me souvenir, quand vous aurez oublié...

Le regard d'Hildred se baissa sous le sien, il y eut un silence ; alors il lui tendit la main :

— Je devrais être parti ; je n'étais venu que pour cinq minutes.

Elle releva sa tête penchée, au moment où il la quittait :

— Et je ne vous ai pas remercié de votre rose ?

— Allez-vous me remercier maintenant ?

Il la regardait en riant ; sa rougeur augmenta. Elle ne le remercia pas, et il partit.

Hildred retomba sur sa chaise au moment où la porte se refermait derrière lui ; elle avait repoussé les journaux et attiré à elle la petite boîte avec sa rose blanche. Elle demeura absolument immobile, le front appuyé sur sa main, contemplant la fleur, pendant dix... vingt minutes... près d'une demi-heure.

Je quittai la fenêtre où je travaillais et je m'approchai de la table pour remettre mes ciseaux dans ma boîte. Je n'avais rien à lui dire... aucun désir de lui parler ; mais, sans changer d'attitude,

elle avait suivi mes mouvements et, lorsque je me préparai à sortir, elle m'arrêta soudain.

— Vous ferez mieux de dire à tante Graham que lord Carstairs est venu, déclara-t-elle brusquement.

— Pourquoi le lui dire? Sa visite n'était pas pour elle.

— Sa visite était pour ceux que le hasard lui a fait rencontrer, répliqua-t-elle vivement.

— Hildred!

Elle rougit, se mordit les lèvres; puis, au bout d'un instant, elle se leva, très hautaine.

— Vous avez raison, Espérance, sa visite était pour moi. Eh bien! vous pouvez le dire à ma tante.

— Je ne lui dirai rien, répondis-je avec tristesse. Cela ne concerne plus à présent ni elle ni moi.

— Je ne vous comprends pas.

Elle me regardait bien en face, et je soutins ce regard : mon cœur était trop plein.

— Hildred, croyez-vous que je ne le voie pas : le lien qui vous attachait à nous est presque rompu?

Elle ne répondit rien. Nous demeurâmes ainsi quelques instants, tout à fait immobiles; une expression d'irrésolution, une expression de souffrance envahirent ses traits. Elle se rapprocha brusquement de moi.

— Jugez-moi comme je mérite d'être jugée, Espérance. Vous avez su depuis le commencement tout ce qui s'est passé; vous savez, aussi vrai que vous êtes là, que je n'ai jamais feint d'amour pour Guy. Et je ne l'aime pas! Et si je finis par l'épouser, quand mon cœur tout entier lui demeure étranger, cette erreur et ce crime retomberont moins sur ma tête que sur la sienne, à lui qui, sachant ce qu'il savait, a employé toute son énergie d'homme à m'amener à devenir sa femme.

— Il a lutté quand votre cœur était libre.

— Il ne s'est guère occupé de mon cœur, répondit-elle avec véhémence. Il a été égoïste dans son amour, comme vous m'avez dit une fois, de votre propre bouche, qu'il avait été égoïste toute sa vie. Il a songé à son propre bonheur, jamais au mien; et vous, vous avez pensé à lui, et fort peu à moi. Ce que vous avez semé tous deux (elle se redressa avec orgueil) est tout ce que vous méritez de recueillir.

Oui, nous avons semé le vent; nous devons récolter la tempête! Je l'avais pensé déjà, et comment, lorsqu'on fait le mal pour qu'il en résulte un bien, on reçoit sa juste récompense. C'était vrai! Nous avons cherché à assurer notre propre bonheur sans nous inquiéter du sien, et elle avait droit de nous railler s'il se changeait en cendres dans nos mains.

Quand j'étais enfant, j'aimais à croire que les âmes de ceux qui ont vécu sur cette terre reçoivent, après leur mort, la permission de veiller sur les êtres et les lieux qui leur étaient chers. En vieillissant, ma foi et mon espoir enfantins se sont affaiblis; car, si les anges pouvaient être témoins des douleurs de la terre, ils feraient entrer dans le ciel les larmes et le deuil. Durant les jours qui suivirent celui dont je viens de parler, j'appris qu'une des plus grandes souffrances est d'être impuissant devant les souffrances de ceux qu'on aime.

Je voyais plus loin que les autres, et cependant je ne pouvais rien : il était trop tard pour des avertissements, et cependant j'étais perpétuellement torturée par la crainte que mon silence ne fût coupable. Et je n'avais personne pour me soutenir, personne pour me conseiller. Jusque-là, dans toutes mes difficultés, grandes et petites, j'allais à Frankland; mais je voyais alors très-peu Frankland. Une épidémie de fièvre avait violemment éclaté parmi les pauvres du village, et, moitié parce que le temps lui manquait, moitié par crainte d'apporter la contagion parmi nous, il passait des semaines presque entières sans nous venir. Je n'osais parler à ma tante; j'étais donc tout à fait abandonnée à moi-même. Tandis que lord Carstairs continuait ses visites, et, changeant graduellement de manière d'agir, rejetait de jour en jour son masque de froideur, je ne pouvais qu'en être témoin avec un indicible malaise, voir un soupçon croissant assombrir les yeux de Guy, et attendre, lasse de penser et de craindre, la dernière crise et le réveil final.

Une seule fois, pendant cette longue suite de jours, un vif rayon de joie me ranima l'âme. Un matin, en entrant dans la bibliothèque, j'y trouvai Frankland, et seul. Il était assis devant le feu, dans le grand fauteuil de Guy, la tête renversée en arrière, les yeux fermés. Je le crus d'abord

endormi, mais il n'en était rien, car mon pas n'aurait pu l'éveiller.

Je vins à lui; il releva la tête et, en m'apercevant, il eut un bon sourire.

— Vous entrez aussi doucement que si vous aviez des ailes.

— Je suis entrée doucement, parce que je vous croyais endormi. Vous ne venez pas pour nous, Frankland?

— Non, Elfie, et vous ferez mieux de ne pas vous approcher de moi.

Il ne s'était pas levé de son siège. J'étais près de lui, je m'approchai plus près encore et m'appuyai au dossier élevé du fauteuil.

— Frankland, je ne vous vois jamais... ne me renvoyez pas!

— Croyez-vous, si je vous renvoie, que pour cela je ne désire pas votre présence?

— Je n'avais pas cette idée-là, mais vous redoutez toujours le danger pour nous... et je n'ai pas peur.

— Alors vous m'êtes plus chère qu'à vous-même, Elfie, car j'ai peur pour vous!

— Vous êtes tout le jour au milieu du danger, Frankland, et nous ne pouvons rien faire pour vous aider.

— Vous avez tort, Espérance, vous faites beaucoup. Mon enfant, je pourrais me passer de l'aide du monde entier plutôt que de la vôtre.

Je ne pouvais parler, car mon cœur se gonflait. Il prit ma main qui touchait légèrement son épaule; il la porta à ses lèvres et la garda serrée dans les siennes. J'étais plus heureuse que les mots ne sauraient l'exprimer. Il se retourna pour mieux m'examiner.

— Vous êtes pâle et fatiguée, Elfie; êtes-vous souffrante?

— Non, pas du tout.

J'hésitai une minute, je voulais lui parler, et je ne le pouvais pas encore.

— Je crois que vous êtes restée trop renfermée dans la maison. Vous devriez passer votre temps au soleil, par ces belles matinées d'automne.

— Je n'ai personne avec qui sortir. Hildred monte à cheval avec Guy. Je ne tiens pas à me promener seule.

— Voulez-vous de ma société?

— Oh! Frankland, est-ce sérieux?

— Je crois que nous pourrions descendre sur la grève pour une demi-heure. Qu'en dites-vous ?

— Cela me ferait tant de plaisir !

— Et tant de bien à nous deux ! Partons. Courez chercher votre chapeau.

Je courus, le cœur joyeux ; je m'apprêtais vivement, et en moins de cinq minutes je redescendis l'escalier.

Hélas ! ces cinq minutes avaient suffi pour tout changer. Frankland m'appela du hall, avant que je ne l'eusse rejoint :

— Chère petite Elsie, il faut renoncer à notre promenade ; on me demande.

Je sentis la couleur s'effacer de mes joues ; les larmes me gagnèrent ; mon désappointement avait été si brusque qu'il me coupait la parole.

Frankland parut vivement ému, peut-être de ma figure désolée, je ne sais. Ses mains étreignirent les miennes.

— Je reviendrai... la première fois que ce sera possible. Oh ! ma chérie ! Dieu vous bénisse pour cette tendresse que vous me donnez !

Je le vis partir ; alors je retournai à ma chambre : le petit plaisir sur lequel j'avais compté m'était ravi ; pourtant je n'étais plus triste.

Je crois que ce fut près d'une semaine plus tard que les Thurlow parlèrent enfin de retourner chez eux. Alice avait, depuis quelques jours, recommencé à descendre au salon, et Oldshaw, qu'on n'avait pas rebâti, mais dont on s'était contenté de réparer les parties les moins endommagées, était redevenu habitable. Il n'y avait donc plus aucune raison de remettre leur départ, et, un soir, il fut décidé qu'ils nous quitteraient au commencement de la semaine suivante.

Le jour fixé arriva. Nous étions tous réunis. Frankland était venu leur dire adieu, et lord Carsairs avait amené sa voiture pour les conduire à Oldshaw. Hildred, ma tante, Guy, nous étions tous là pour prendre congé d'eux.

Je me souviens qu'Alice pleurait en nous quittant, car sa maladie l'avait laissée très faible et très nerveuse. Frankland lui donna le bras pour la mener à la voiture, et lorsque je m'approchai, appelée par elle, pour lui dire un dernier mot, elle jeta ses bras autour de mon cou, comme si elle ne pouvait se séparer de moi.

— J'ai été si heureuse ici, en dépit de ma ma-

ladie, et maintenant je vous laisse tous, sanglotait-elle, et je ne sais quand je vous reverrai. Sais-je seulement si je reviendrai jamais ici ?

Moi non plus, je ne le savais pas. Je regardais son visage amaigri, marqué de plaques fiévreuses aux pommettes, et je me dis que de bien longtemps peut-être elle ne reviendrait pas.

Hildred paraissait être sur ses gardes ; j'entendis à peine le son de sa voix. Je la devinais ; elle pensait que c'était la dernière des visites quotidiennes de lord Carstairs. Ils ne s'approchèrent pour ainsi dire pas l'un de l'autre. Il était plein d'attentions amicales envers ses cousins, arrangeant tout pour qu'Alice fût bien pendant ce court voyage, encourageant le vieux M. Thurlow qui, le moment venu, appréhendait le retour dans sa maison transformée ; il n'adressa pas la parole à Hildred.

Une seule fois, il l'aborda, tout à la fin, quelques minutes avant le départ. Se débarrassant brusquement de M. Thurlow, il dit qu'il avait un mot à écrire pour le remettre dans une maison en passant, et il appela Hildred.

— Miss Kane, auriez-vous une plume et de l'encre ? Puis-je me servir de ce pupitre ?

Son pupitre à écrire était ouvert près de l'endroit où elle se tenait à l'écart. Il attira une chaise et s'y établit ; je crois qu'il dut lui dire de rester, car elle ne s'éloigna pas. Il commença aussitôt sa lettre, mais, tout en écrivant, sans lever la tête, il lui parlait à demi-voix. Elle lui répondait à peine, et seulement par monosyllabes. Au bout de deux minutes, il se leva, tenant à la main son billet tout préparé.

— Alice est déjà en voiture, dit-il en jetant un coup d'œil à la fenêtre.

Il lui tendit la main. Je voyais sa figure, je ne voyais pas celle d'Hildred. Les lèvres de lord Carstairs formèrent lentement ce qui me sembla un seul mot. Elle avait levé la tête, et ses yeux devaient plonger dans les siens. Alors ils se séparèrent. Il y eut encore plusieurs minutes avant le départ de la voiture, mais il ne s'approcha plus d'elle, ni elle de lui.

Une branche tardive de roses noisette en fleur s'enroulait autour de la balustrade de pierre du perron. Comme nous rentrions après leur départ, Hildred la cueillit, et quelques instants

après, se trouvant debout près de moi, elle l'enroula distraitemment dans mes cheveux. Mon Dieu ! il n'y avait que deux mois d'écoulés depuis ce jour de bal, où elle avait aussi paré ma tête de fleurs !

## XII

Le temps était orageux ; la fin d'octobre approchait et, depuis plusieurs jours, un ouragan venant du sud fouettait les eaux du détroit. Il avait commencé le lendemain du départ des Thurlow, et pendant toute la semaine le vent et la pluie nous avaient retenus prisonniers dans les appartements. Nous avons vu fort peu de monde ; Frankland une ou deux fois, lord Carstairs pas une seule.

Jamais Hildred n'avait aimé notre vie monotone ; elle était moins que jamais disposée à la supporter. La routine uniforme de nos journées l'irritait au point de ne pouvoir le dissimuler. Depuis que les visites de lord Carstairs avaient cessé, elle vivait dans un état de mécontentement et d'agitation fiévreuse. C'était en vain que Guy se consacrait de cœur et d'âme à s'efforcer de la rendre heureuse ; elle le payait de ses peines par l'indifférence, et accueillait impatiemment ses attentions. Entre Guy et elle s'élargissait un gouffre que tous les efforts de celui-ci étaient impuissants à combler.

Une nuit, la cinquième de la tempête, le vent, après quelques heures d'apaisement illusoire, reprit avec une violence plus grande encore. Il était dix ou onze heures, le ciel était limpide et étoilé, l'air presque doux. Au milieu de la nuit, nous fûmes réveillés ; je sautai vivement du lit en entendant un son m'arriver vaguement à travers les bourrasques de la tempête ; c'était un son que j'avais entendu une fois déjà et qui m'avait laissé un souvenir trop terrible pour l'oublier : je le reconnus aussitôt, quoiqu'il fût couvert et assourdi par tant d'autres bruits : le canon de détresse sur la mer.

Je ne sais comment, au milieu de cette tempête furieuse, ce faible son parvint à tant de personnes endormies : mais il nous éveilla tous ; il ne fut pas nécessaire de donner l'alarme. Je m'habillai rapidement, et, avant que j'eusse quitté ma

chambre, il y avait déjà des pas et des voix, celle de Guy par-dessus toutes les autres, résonnant dans le corridor. Quand je le rejoignis, il était dans le hall, prêt à partir, donnant ses ordres avec sang-froid et promptitude.

Nous lui dîmes toutes adieu avant son départ : ma tante, calme et courageuse ; Hildred, très grave, épiant, sans parler, les mouvements de Guy avec une physionomie indécise et troublée. Au moment où il sortait, elle alla à lui. Il venait d'embrasser sa mère. Elle s'approcha et lui mit son bras autour du cou.

— Que Dieu vous protège et vous garde, Guy ! dit-elle à demi-voix.

Un rayon de joie brilla sur son visage. Il se pencha vers elle, et l'embrassa, sans qu'elle cherchât à se soustraire à cet adieu.

Il était deux heures du matin, les étoiles brillaient toujours ; le vent, toujours puissant et fort, n'arrivait plus par violentes bouffées capricieuses, mais balayait comme un souffle irrésistible la terre et l'Océan, apportant à nos oreilles ce roulement sourd qui se répétait à intervalles réguliers et nous annonçait qu'au loin des créatures humaines luttaienent contre la mort.

Nous allâmes à une fenêtre qui donnait au midi, et nous forçâmes nos yeux à découvrir quelque chose de ce qui se passait sur la baie. Dans cette demi-clarté, nous ne discernions que des ombres mouvantes, des lumières circulant çà et là, et la longue ligne blanchâtre et mobile des vagues. Nous ne distinguions rien.

— Je crois qu'il y a des femmes là-bas, dit ma tante, rompant un silence de plusieurs minutes. Si elles peuvent tenir dans cette tempête, nous le pouvons aussi bien qu'elles.

Nous étions avides d'aller voir ce qui se passait ; nous nous enveloppâmes d'épais manteaux et de capuchons qui nous cachaient le visage, et nous partîmes. La route était abritée en partie par les arbres de l'avenue, et au delà de la grille par un grand mur qui la bordait au sud-ouest ; ensuite elle descendait à découvert jusqu'à la baie, et nous fûmes assaillies d'une façon terrible par le vent, pendant quelques centaines de mètres, au point d'être presque forcées de retourner en arrière ; mais cette distance fut enfin franchie, et nous nous trouvâmes sur la grève. La marée était

haute, et les vagues couvraient presque entièrement les sables.

A la base d'un rocher, quelques femmes s'étaient groupées; nous allâmes les rejoindre, et de là, autant que la pluie d'écume blanche nous le permettait, nous regardâmes autour de nous. Toute la baie était couverte d'hommes, de femmes et d'enfants, foule confuse, surexcitée, s'agitant dans la nuit. Nous apercevions des visages connus, nous entendions des voix nombreuses; mais nous ne pouvions découvrir nulle part ni la personne de Guy, ni le bâtiment en péril.

— M. Graham est parti avec les hommes pour amener le bateau de sauvetage, dit la femme la plus proche de ma tante.

— On n'a pas encore lancé le bateau?

— Pas encore.

Un nuage voilait la mer; pendant que nous regardions, il se déchira tout d'un coup; le ciel clair et les étoiles apparurent au travers, et quelques moments après, le vent ayant dispersé l'écume des vagues, j'aperçus le vaisseau. Il n'était guère qu'à un demi-mille de la côte. Lorsque je le vis, il était couché sur le côté, l'eau balayait le pont; il n'avait plus ni mâts ni voiles; la seule carcasse, le cadavre de ce qui avait été un navire vivant, voilà tout ce qui en restait.

Un grand bruit de voix sur la baie: des hommes, des femmes se pressant dans une même direction; et soudain, du sein de la foule, une voix monta jusqu'à nous, nette et puissante: la voix de Guy.

De l'endroit où nous étions, nous ne pouvions voir ni lui ni le bateau; mais à quelques pas plus haut, le long du rocher, courait une saillie assez large; nous y montâmes; à peine avions-nous atteint ce poste d'observation que la voix de ma tante, brève et précipitée, frappa mon oreille à son tour.

— Ce n'est pas le bateau de sauvetage!

En effet, c'était une petite barque, forte et solide, mais non le bateau de sauvetage, qu'on venait de lancer à l'eau.

— Elle ne pourra tenir par une mer pareille, s'écria Hildred. Ma tante, descendons! empêchons-les de partir.

Je crois qu'elle était plus pâle que Mrs. Graham. Celle-ci était courageuse, beaucoup plus courageuse qu'Hildred et que ne le sont la ma-

porité des femmes. Elle retint fortement sa nièce par le bras.

— Ils savent ce qu'ils font, laissez-les tranquilles. Ah! (sa voix défailloit soudain) il est dans la barque! que Dieu protège mon fils!

Oui! mais *ses fils*... pas seulement son fils aîné! Le premier qui avait sauté dans la barque était Guy; le second était aussi un Graham: je l'avais déjà reconnu, à un moment où la lumière d'une lanterne avait éclairé sa figure. Nous ne voyions plus rien, mais nous entendîmes partir le bateau. Un silence total succéda au bruit confus des voix lorsqu'il se détacha de la côte, affrontant le péril de cette difficile entreprise. Dans cet apaisement soudain et tout plein d'anxiété, au-dessus du vent et du mugissement de la mer, nous entendîmes encore et pour la dernière fois, ces mots criés par Guy :

— Lâchez les cordes!

Cet ordre fut suivi d'une manœuvre rapide... puis d'un lourd clapotement dans l'eau... le bateau avait pris la mer. Si seulement il avait fait jour, pour nous permettre de le suivre du regard! Dans cette nuit noire, les vagues semblèrent l'engloutir dès qu'il quitta la côte; les nuages, qui s'étaient dispersés, se rejoignirent et se refermèrent sur le ciel et ses pâles étoiles. Parfois, comme une tache sombre ballottée sur l'eau, nos yeux dilatés s'imaginaient voir la barque, durant une seconde, dans le creux blanchâtre d'une vague soulevée.

J'avais à peine prêté l'oreille à un bruit qui semblait venir, en se rapprochant, de l'intérieur des terres; je n'y fis attention que lorsqu'une faible acclamation monta de la foule excitée qui se groupait sur la grève. Alors je regardai du côté où elle se précipitait, et je la vis rassemblée autour d'un autre bateau, le bateau de sauvetage! C'était lui, enfin, et ce petit équipage dont nos deux bien-aimés faisaient partie, était depuis une demi-heure en mer!

Nous étions tombées assises, presque couchées à terre, sur le rebord du rocher. Ma main et celle d'Hildred s'étaient rencontrées et s'étreignaient avec force. Depuis plusieurs minutes nous nous parlions à peine, quand soudain cette main me lâcha brusquement, et de ses lèvres s'échappa un cri de joie étouffé. Je cherchais du côté de la mer, non du côté de la grève: je n'avais pas vu ce qu'elle avait vu. En regardant la foule amassée

autour du bateau, je compris soudain, car je reconnus lord Carstairs.

On lança le bateau de sauvetage, je suivis à peine son départ; mais je savais que lord Carstairs s'y était embarqué.

J'étais incapable de calculer la durée du temps écoulé. Après cette nuit terrible, j'appris combien d'heures nous étions restées à veiller et à prier sur notre observatoire du rocher; alors je n'en sus rien. Il se passa trois quarts d'heure depuis l'instant où la première embarcation quitta le bord jusqu'à celui où nous l'aperçûmes enfin à peu de distance, tout au plus visible dans l'obscurité et se dirigeant vers nous.

Nous ne la quittions plus des yeux... elle s'approchait, s'approchait toujours, lentement, luttant avec vaillance, pauvre petite barque fragile, avec sa cargaison humaine, à travers les tourbillons de ce vent et de cette mer orageuse.

Comme elle arrivait, bondissant de vague en vague... soutenant leur choc de toute sa force, guidée par ces mains braves et fermes! Bientôt elle toucherait la terre... quelques minutes... cinq minutes au plus... et alors, Dieu soit loué! ils seraient sauvés.

Cinq minutes, avons-nous dit? Hélas! cinq minutes, dix minutes s'étaient écoulées, et elle n'avait pas touché le bord; elle n'en était pas plus près. Nous attendions, tremblantes d'une crainte qui grandissait jusqu'à l'angoisse; nos yeux dilatés s'efforçaient de voir plus loin sur la mer... la barque n'arrivait pas. Soudain nous vîmes le reflet des étoiles sur les rames humides que la vague avait arrachées à leurs mains, et, pour la première fois pendant cette longue veille, un cri désolé échappa aux lèvres de Mrs. Graham.

Il nous devint impossible de rester où nous étions. Ce serait un soulagement d'être plus près d'eux, fût-ce de quelques pas: nous descendîmes nous mêler à la foule; tous nous connaissaient, ils nous firent place, et nous gagnâmes le premier rang. Là, nous attendîmes l'arrivée du bateau: je ne sais combien de temps cela dura; il parut enfin, luttant contre la mort; les vagues se le lançaient de l'une à l'autre, car ceux qui le montaient n'avaient plus le pouvoir de le guider. Il toucha presque le bord; une exclamation s'éleva, des hommes se précipitèrent pour le retenir au moment où la vague l'emportait de nouveau; il y

eut dans l'eau même une bataille avec la mer furieuse, et, malgré notre ardente inquiétude, nos yeux ne distinguèrent plus ce qui se passait dans la nuit.

Six hommes étaient montés dans la barque, cinq furent ramenés à terre. Le dernier manquait : ce n'était pas Frankland!... ce n'était pas Guy!... Un déchirant cri de femme partit de la grève. C'était la femme d'un pêcheur; elle était veuve à présent!

Ils n'avaient pu rejoindre le navire en détresse; ces efforts, ce danger couru, cette vie sacrifiée, tout cela avait été vain. Mais ce n'était pas leur faute!

— Nous avons fait tout ce que des hommes pouvaient faire, dit le plus vigoureux d'entre eux, et je crois qu'il n'y en a guère parmi vous autres à vous être jamais risqués, par une tempête pareille, dans un méchant bateau comme celui-là.

Nous avons serré avec transport leurs mains vaillantes, heureuses de les revoir vivants; maintenant, nous recommencions à regarder anxieusement la mer, attendant la seconde embarcation; pour une de nous trois seulement, cette attente contenait la même angoisse. La terreur et la consternation, empreintes tout à l'heure sur nos visages, restaient peintes sur celui d'Hildred. Ses yeux ne quittaient pas l'horizon; elle ne parlait pas. Quand autour de nous des voix crièrent que le bateau était en vue, même alors elle n'eut pas un mot ni un soupir, rien ne modifia la tension de ses traits, si ce n'est que ses lèvres s'entr'ouvrirent. Mais de même que nous avions attendu Guy et Frankland, de même elle attendait le bateau de sauvetage!

Et il s'avancait vaillamment; il était beau à voir sur cette mer soulevée; des mains vigoureuses, des cœurs indomptables le guidaient vers la côte, à travers la tempête. Dès qu'ils furent assez près, ils jetèrent des cordes, et cinquante mains les saisirent, et les tirèrent bien haut sur la grève, au milieu de l'écume des dernières vagues, avec un de ces cris gutturaux des marins; puis toutes les voix s'unirent dans le même élan pour pousser une retentissante acclamation de triomphe.

Ils pouvaient l'acclamer; l'équipage avait fait noblement son devoir. Ils ramenaient les naufragés : sept hommes arrachés à la mort!

Nous étions tout près d'eux quand ils débarquèrent, si près de lord Carstairs, lorsqu'il mit le pied sur le sable, que, sa première action ayant été de prendre une lanterne aux mains de quelqu'un et d'en promener le rayon autour de lui, la lumière tomba en plein sur nous, et d'abord sur Hildred, placée en avant. Il ne pouvait manquer de nous voir, il la reconnut sur-le-champ, et abaissa sa lanterne.

— Miss Kane!

Elle alla tout de suite vers lui.

— Je cherchais une femme pour m'aider. Prenez la lanterne; là, regardez!

Il se courba vers le bateau et souleva doucement un objet qu'il déposa dans ses bras : un enfant.

Un petit garçon, un frêle petit être, pâle comme si son âme s'était déjà envolée, immobile comme si toute la souffrance contenue dans sa courte existence était à jamais guérie.

— Il n'appartient à personne; son père est mort pendant la traversée. Faites pour lui tout ce que vous pourrez : il vit encore.

Hildred s'éloigna, tenant l'enfant serré dans ses bras, comme pour défier les bras des autres femmes, tendus vers elle, de le lui disputer. Elle ne prononça qu'un mot :

— Où est la maison la plus proche?

Une douzaine de voix répondirent ensemble : c'était le cottage de John Somers, à cent mètres à peine de la côte; et, sans ajouter une parole, ce fut là qu'elle porta son fardeau.

Lord Carstairs avait raison : l'enfant n'était pas mort. Il eût mieux valu, je crois, qu'il ne sortit pas de sa torpeur. Une heure plus tard, j'étais agenouillée avec Hildred près du pauvre lit où on l'avait déposé, et témoin de souffrances telles que j'avais à peine la force d'en supporter la vue.

C'étaient les suites d'une blessure interne; on supposa qu'il avait reçu un coup dans la poitrine. Il gisait la face renversée, roulant sa tête sur l'oreiller; dans sa torture, il respirait convulsivement, ne pleurant pas, ouvrant à peine les yeux; une fois ou deux seulement, il les tourna vers nous, avec une expression d'égarement et de vide si douloureuse, sous le nuage qui les voilait! Nous voyions tout cela, et nous ne pouvions rien faire, il était mourant.

La nuit s'était écoulée, et l'aurore grise se levait à présent. Les visiteurs s'étaient succédé dans

cette petite chambre : plusieurs femmes étaient venues ; puis Guy, Frankland et lord Carsairs. Guy avait reconduit sa mère chez elle ; il aurait voulu aussi emmener Hildred, si celle-ci y avait consenti. Tous étaient partis ; maintenant dans le cottage régnait un silence profond, troublé seulement par ces gémissements plaintifs, qui ne cessaient pas.

J'avais vu mourir, mais jamais un petit enfant ! C'était la première fois que j'avais sous les yeux cette soumission muette devant la souffrance, qui, bien différente de la patience raisonnée des hommes et des femmes, me semble, au lit de mort d'un enfant, un avant-coureur surnaturel de sa transformation en ange du ciel, quelque chose qui se rapproche du divin ; comme si, sans qu'il en ait conscience, des ailes blanches lui naissaient déjà.

— Oh ! Espérance, si nous pouvions le sauver ! s'il pouvait vivre ! s'écria Hildred ; et, posant sa tête près de celle de l'enfant, elle fut saisie d'une violente crise de larmes.

Nous étions demeurées longtemps seules, lorsqu'une ombre passa enfin devant la fenêtre ; une main ouvrit la porte : celle de Guy.

Il s'approcha d'Hildred ; elle était à genoux près du lit ; depuis une heure elle n'avait pas bougé.

— Il est neuf heures ; vous n'êtes pas prête à rentrer ?

Il parlait d'un ton singulier et forcé ; elle n'y fit pas attention ; elle tourna à peine les yeux vers lui.

— Je ne suis pas prête.

— Combien de temps comptez-vous encore rester ici ? reprit-il, après avoir attendu quelques instants et avec une sorte de rudesse. Vous ne pouvez rien pour cet enfant ; il va mourir.

Quel éclair foudroyant ses yeux lui lancèrent !

— Croyez-vous que j'aie besoin de vous pour me dire cela ?

L'expression de ses traits l'effraya, et l'émut aussi, comme l'émouvaient tous ses changements d'humeur, quels qu'ils fussent.

— C'était à vous seule que je pensais, Hildred, et non à l'enfant. Je n'avais pas l'intention d'être dur.

Elle retomba dans son attitude accablée et ne lui répondit pas. De longues minutes s'écoulèrent

sans qu'il parlât. Lorsque enfin il se décida à la supplier encore, il se pencha et, doucement, en hésitant, il l'entoura de ses bras.

— L'agonie sera longue; vous pourrez revenir. Je vous ramènerai. Rentrez maintenant prendre quelque repos!

Elle lui répondit, sans le regarder, sans colère, mais avec un accent glacial :

— Je n'ai pas besoin de repos, laissez-moi.

— Hildred, dit-il lentement, il est rare que je vous demande quelque chose.

L'expression qu'il donna à ces paroles la frappa; elle le regarda, repoussa son bras et fut aussitôt debout.

— Guy, vous voulez une scène entre nous, dit-elle de sa voix basse, froide et ferme, je vous dis que cela ne sera pas. Retournez au château. Vous vous plaindrez plus tard des choses dont vous croyez avoir à vous plaindre. A présent, laissez-moi; je ne quitterai pas cette maison, tant que l'enfant vivra.

Il attendait d'elle une marque de tendresse, et, n'en recevant que de semblables paroles, il perdit tout empire sur lui-même. Pendant qu'elle parlait, je vis l'orage s'amasser sur son front; elle n'avait pas achevé, que cet orage éclata.

— Si mes mains avaient placé cet enfant dans vos bras, s'écria-t-il avec amertume, il vous serait bien indifférent de le quitter.

Elle se plaça en face de lui; une rougeur brûlante lui montait aux joues.

— Qu'est-ce que vos mains ont mis dans mes bras? Où sont les victimes que vous avez arrachées à la mer?

Il devint blême, d'une pâleur mortelle qui gagna jusqu'à ses lèvres : sa physionomie prit dans sa souffrance une expression si sévère, qu'Hildred elle-même en fut effrayée et qu'elle s'arrêta court au milieu de ses cruelles paroles de mépris. Mais il lui répondit. Il avait repris possession de lui-même, sa voix ne tremblait pas; elle était basse et aussi ferme que l'avait été celle d'Hildred.

— Vous avez raison, nous n'avons rien rapporté de la mer que le remords d'une vie sacrifiée. Mais, si nous avons échoué dans ce que nous avons tenté, votre cœur vous dit si nous avons été des lâches!

L'enfant avait ouvert ses yeux mourants; Hil-

dred le regarda avec un cri soudain, un cri d'angoisse. Ils n'ajoutèrent plus rien. Elle retomba à genoux; je m'approchai de Guy et lui saisis la main.

Il se laissa entraîner. La chambre ouvrait sur la cuisine du cottage, qui était vide; là, je m'arrêtai et j'abandonnai Guy; mais j'aurais dû continuer et le conduire jusqu'au dehors, car, lorsque je le lâchai, il ne bougea pas; il chercha de la main mon épaule, s'y retenant comme s'il était aveugle. Je repris cette main dans les miennes.

— Cher Guy, retournez à la maison!

Il ressemblait à quelqu'un à moitié engourdi par un rêve.

— Oui, je vais y retourner, fit-il lentement. Que Dieu vous bénisse, Espérance! restez avec elle.

Mais il ne s'éloigna pas, et tout d'un coup il tomba sur une chaise, près de la table, et cacha sa figure sur ses bras repliés.

— Oh! Guy, cher Guy!

Je me penchai vers lui, je mis la main sur son bras. Je savais que je ne pouvais le consoler; mais je ne pouvais pas davantage le laisser ainsi. Dans l'univers entier, il n'y avait personne qui me fût aussi cher que Frankland et Guy.

Je demurai longtemps sans qu'il relevât la tête, et il ne répondit qu'une fois à mes supplications.

— Elle me brise le cœur, Espérance; elle me brise le cœur!

Ce fut tout. Quand enfin il se releva, son visage était aussi hagard que s'il venait de subir une douleur physique portée au paroxysme. Cette fois encore, je le conduisis à la porte. Au moment de me quitter, il s'arrêta.

— J'ai été bien faible; ne le lui dites pas.

Il s'éloignait; il se retourna encore une fois.

— Soyez douce avec elle, Espérance!

Un changement s'était produit dans l'état de l'enfant. Quand je revins près de lui, un brouillard s'étendait sur ses yeux mi-clos; son front était humide de sueur; il était plus tranquille, comme si son dernier reste de force s'épuisait. Je tâtai ses pieds, qui se glaçaient déjà. Alors j'allai m'agenouiller près d'Hildred.

Lentement, la mort vint. Les faibles plaintes s'apaisèrent; la respiration pénible s'affaiblit et ne fut plus qu'un souffle insensible; et sur le

petit visage commença à apparaître le sceau divin d'un suprême sourire. Pendant que nous contemplions cette agonie à travers nos larmes, quelqu'un, marchant si doucement que nous ne l'entendîmes pas venir, souleva le rideau près d'Hildred.

— Chut!

L'âme partait! Le rideau soulevé laissa le soleil frapper en plein le visage de l'enfant; mais ce soleil de la terre avait disparu pour ses yeux ouverts à d'autres splendeurs.

— Oh! pourquoi me l'avoir donné! pourquoi me l'avoir donné quand il était mourant!

Dans le silence solennel, le désespoir d'Hildred éclata avec toute la violence de sa nature italienne; elle jeta ses bras sur l'oreiller, elle sanglota tout haut, le visage pressé sur celui de l'enfant mort. Au sein de ce désespoir, une main, qui aurait dû être celle de Guy, lui fut tendue; une voix, qui aurait dû être celle de Guy, lui apporta la consolation.

Toute l'énergie de Guy, s'il avait su l'employer, toute la tendresse du grand cœur de Guy, s'il la lui avait prodiguée vainement, auraient été impuissantes à faire ce que firent quelques mots dits à voix basse et un serrement de main. La crise cessa, et des larmes paisibles succédèrent à ses amers sanglots; au bout de quelques minutes, apaisée et docile, elle s'était levée dès que lord Carstairs le lui avait dit.

Je savais qu'il avait l'art de la douceur, qu'il n'était pas comme Guy. J'entendis sa voix tranquille et caressante prendre un accent solennel; je vis ses traits empreints d'une pitié grave et tendre.

— Ne me reprochez pas de vous l'avoir donné! Ne regrettez pas ce que vous avez fait pour lui! Il nous appartient: nous avons tous deux tâché de le sauver; nous avons fait tout ce que nous pouvions.

C'était vrai... Ils avaient fait pour l'enfant tout ce qu'ils pouvaient. Maintenant!... Ce fut à mon tour d'ensevelir ma tête dans l'oreiller, à la place où celle d'Hildred s'était appuyée. Hélas! qu'advient-il du cœur brisé de mon pauvre Guy!

Lord Carstairs nous reconduisit au château, par cette belle matinée d'automne, dont la lumière voilée et adoucie brillait sur les dernières feuilles en tons de pourpre et d'or. Il avait passé la main

d'Hildred sous son bras, et tous deux marchaient lentement, gardant le silence, excepté quand il lui adressait quelques mots à demi-voix. Je n'écoutais pas leurs paroles; je marchais derrière eux, trop loin pour en saisir une seule.

À la grille de l'avenue, ils se séparèrent. Au moment où il la retenait encore, il lui demanda avec douceur :

— M'avez-vous pardonné?

Elle leva les yeux vers lui, et ni l'un ni l'autre n'ajouta rien. Il serra une dernière fois sa main et la laissa aller; puis il suivit son chemin, et nous rentrâmes à la maison.

### XIII

Le matin du jour suivant, lord Carstairs reparut à Falcon-Court; il venait, dit-il, parler à Hildred au sujet des funérailles de l'enfant. Il apportait aussi un message d'Oldshaw pour ma tante. Alice était très malade.

Je ne l'avais pas revue depuis qu'elle nous avait dit adieu huit jours auparavant, la tempête m'ayant empêchée de sortir. Ce jour-là le temps était beau et calme; aussi, tout attristée de cette nouvelle, je quittai le salon, où lord Carstairs était encore; je pris mon chapeau, et je partis pour Oldshaw.

Pour y aller, on suivait la grande route, qui, pendant la seconde partie du trajet, s'étendait devant vous en ligne droite. A un mille de la maison, j'aperçus de loin quelqu'un venir vers moi, et, la distance diminuant, je reconnus Frankland. Nous nous rejoignîmes.

— Frankland, avez-vous été à Oldshaw?

— Oui.

— J'y vais, moi aussi. Parlez-moi d'Alice.

— Elle est fort malade, elle s'est rompu un vaisseau dans la poitrine, un petit vaisseau, heureusement; j'espère que le danger n'est pas immédiat. M. Thurlow a écrit à Londres pour demander une consultation.

— Mais ne savez-vous rien de plus? Comment cela est-il arrivé?

— Elle a eu une frayeur hier. — Il hésita, puis continua avec précipitation : — Des rapports exa-

gérés lui ont été faits sur le naufrage; on lui a dit qu'il y avait eu plusieurs vies de perdues.

Je ne reconnaissais plus Frankland Graham à cette précipitation et à ce trouble, lui qui ne perdait jamais son sang-froid. Mais aujourd'hui il n'était pas lui-même; il me montrait en outre une telle froideur que j'en fus intimidée, quoiqu'il me fût bien rarement arrivé, dans toute ma vie, de me sentir timide et embarrassée devant lui.

— Je ne vous retiens pas. Je vais continuer, puisque me voilà si loin, malgré le peu de chances que j'ai de la voir. L'avez-vous vue?

— Quelques minutes.

— Adieu, Frankland!

Il me serra la main, mais d'un mouvement tout machinal. Je crois qu'il ne pensait pas à moi.

— Elle est très excitée, me dit-il vivement. Si vous la voyez, ne la laissez pas causer.

— Oui, mais je ne la verrai pas.

— Peut-être.

Sa main lâcha la mienne; au moment où elle lui échappait, une subite impulsion, sans qu'une parole eût été échangée, la lui fit soudain ressaisir; il me retint et, me regardant, me dit d'une voix toute différente :

— Elsie, pourquoi iriez-vous, après tout? Et vous n'avez pas l'air bien portante non plus, ma petite Elsie!

La voix et le regard naturels de Frankland étaient pour mon âme ce qu'est le soleil pour la terre; pas une joie de ce monde n'en approchait autant. Mon cœur fut immédiatement allégé.

— Je serai contente d'y aller, même si je ne la vois pas.

— Mais vous êtes fatiguée?

— Non, Frankland.

— Vous paraissiez fatiguée, tout à l'heure. Enfin, allez demander de ses nouvelles. Non, attendez un peu!

Il me regarda longuement sans parler.

— Espérance, dit-il enfin, je suis très occupé, je ne sais quand je vous reverrai.

— Vous viendrez dès que vous le pourrez.

— Je crois, mon enfant, que vous garderiez votre confiance en moi, même si j'étais des semaines sans venir.

— J'aurais toujours confiance. Mais si vous êtes occupé, j'ai tort de vous retenir. Adieu encore une fois.

Il tenait toujours ma main; il sembla l'abandonner à regret; et cependant il me dit, en riant, de partir.

— Oui, dépêchez-vous, Elfie, courez le plus vite que vous pourrez, disparaissez comme une petite fée que vous êtes, ou j'oublierai mon travail pour retourner avec vous.

— Je voudrais bien que ce fût possible.

— Mais cela ne l'est pas. Il faut donc que vous partiez seule.

Quoiqu'il plaisantât, il y avait quelque chose d'inaccoutumé dans sa physionomie, une expression mécontente, presque irrésolue. Cette vision me poursuivit après que je l'eus quitté.

Il suivit son chemin, et moi le mien, pendant le mille qui me restait à faire pour arriver à Oldshaw. Cette grande maison d'Oldshaw était bien réduite; un pauvre débris de bâtiment restait debout à l'extrémité de la longue avenue, au milieu de ses arbres majestueux, maintenant dépouillés et tristes, jonchant d'un mélancolique tapis de feuilles jaunes, que faisait tomber ce grisâtre jour d'automne, l'emplacement nu de l'habitation détruite. La tristesse me gagna, moi aussi, en m'en approchant; il me semblait que la destruction de ces murs de pierre n'avait été que le symbole extérieur d'autres destructions prochaines; que la ruine de cette maison n'était que le triste présage et le prélude de l'extinction du vieux nom et de l'antique famille de ses possesseurs.

J'allai à la petite porte de côté, qui était à présent la seule entrée, et je m'informai d'Alice. Une vieille femme vint à moi, l'ancienne bonne d'Alice, et me dit, comme je m'y attendais, que je ne pouvais la voir.

— Mais elle sera mieux, s'il plaît à Dieu! d'ici un jour ou deux, miss Espérance.

Au moment où je m'éloignais, elle me rappela.

— Votre cousin était là tout à l'heure; je ne vous l'ai pas dit, fit-elle à voix basse.

— Je le sais, je l'ai rencontré.

— Vraiment! Et vous a-t-il dit qu'il était venu?

— Certainement.

Il me sembla qu'elle voulait ajouter autre chose. Elle épiait l'expression de mon visage, comme si mon accent ou mon regard la déroutaient, sous une impulsion que je ne pus raisonner, je me dérobaï à cet examen. Qu'est-ce que cela pouvait lui faire qu'il fût venu. Mais pourquoi



le vent, sanglotait-il dans les branches dépouillées, leur faisant pousser de tels gémissements qu'on eût dit de vivantes créatures torturées? Tout le long de mon chemin, il me sembla qu'il gémissait amèrement; c'était un son lointain, faible, désolé, voix qui semblait s'élever de tombeaux cachés sous les feuilles mortes.

J'étais partie de bonne heure pour ma promenade; lorsque je rentrai, l'après-midi n'était pas avancée. J'avais laissé lord Carstairs à Falcon-Court; mais il était reparti, et je ne trouvai plus personne dans le salon qu'Hildred; elle dessinait à son pupitre en chantant à mi-voix. Elle s'amusaient souvent à composer des modèles d'ouvrages, genre de dessin pour lequel elle avait le même talent que pour vingt autres choses; le plus souvent elle les jetait, une fois achevés, comme autant de papiers inutiles. En ce moment, elle exécutait un merveilleux et fantastique enguirlandement de fleurs et d'oiseaux. J'étais fatiguée; je pris un livre et m'étendis dans un fauteuil. Pendant un temps assez long, on n'entendit dans la pièce d'autre bruit que ce chant doux et léger.

Ce fut Guy qui troubla le silence. Il entra, referma la porte, et, s'approchant de la table d'Hildred, il attira un siège de façon à se trouver en face d'elle. Elle avait déjà relevé la tête, et suivait ses mouvements en suspendant son travail; dès qu'il fut assis, elle parla :

— Si vous êtes venu pour rester, Guy, ayez l'obligeance de pousser votre chaise un peu plus à gauche. Vous jetez une ombre directement sur mon papier.

— Je suis venu pour vous parler, et non pour vous regarder dessiner, Hildred, dit-il avec tristesse. Accordez-moi quelques minutes, et posez votre crayon.

— Espérance, faites-moi le plaisir de demeurer où vous êtes, fit Hildred vivement, car elle s'était aperçue que je me levais.

— Restez, Espérance, puisqu'elle le désire.

Guy me semblait si changé et si abattu! Un de ses bras s'allongeait à moitié sur la table; ses yeux, un moment levés vers Hildred, se fixaient de nouveau à terre; en lui avaient disparu jusqu'aux dernières traces de cette gaieté franche et expansive qui, jadis, donnait à son visage une telle beauté de force et de jeunesse. Il semblait brusquement vieilli, comme si chacun des jours

qu'il vivait à présent apportait de quoi l'user ainsi qu'autant d'années.

Hildred déposa son crayon et croisa ses mains sur son pupitre. Il était toujours en face d'elle, et elle le regarda sans aucune émotion apparente, avec sang-froid et tranquillité, jusqu'à ce qu'il reprît :

— J'ai longtemps attendu et supporté en silence ce qu'il vous plaisait de m'imposer, mais je crois que l'heure du silence est passée; il faut maintenant que nous parlions une fois pour toutes.

Il s'arrêta; elle ne répondit pas, et il continua avec un tel effort pour rester calme, que ses lèvres tremblaient :

— Hildred, il ne peut y avoir de lien entre la vie et la mort.

— Je ne vous comprends pas, dit-elle lentement.

C'était bien peu de chose qu'une telle parole, dépouillée de tout accent de tendresse ou de bonté, pour ranimer dans son âme l'ombre même d'un espoir et d'une consolation. Mais il était dans cette disposition où l'on saisit la moindre espérance, où l'on s'accroche non pas même à une paille, mais à un frêle fil d'araignée. En l'entendant, son prétendu sang-froid s'évanouit, et son visage s'empourpra.

— Vous ne comprenez pas! Répétez cela, Hildred!

— Je le répète, fit-elle, toujours tranquille. Je ne vous comprends pas. Je ne sais ni ce que vous êtes venu me dire, ni ce que vous voulez de moi.

Elle serrait étroitement l'une contre l'autre ses mains jointes. Guy se leva; les veines de son front étaient gonflées et saillantes comme des cordes; sur ces mains croisées, il plaça les siennes, et les broya presque dans la violence de son étreinte.

— Pensez-y bien! faites attention à ce que vous dites!

Pas de réponse.

— Hildred!

Elle tourna vers lui sa figure étrangement pâle.

— Que voulez-vous de moi? répéta-t-elle; ai-je rompu l'engagement que j'ai pris vis-à-vis de vous? Nous avons conclu un marché; quelles sont les conditions que je n'ai pas remplies?

— Vous aviez promis d'être ma femme.

— Ai-je repris ma promesse?

— Formellement, non, c'est vrai, dit-il, et, si

je ne l'avais eu en face de moi, je n'aurais jamais reconnu sa voix dans le son étouffé et étrange de ce murmure. Vous ne l'avez pas reprise en paroles, non... mais dans vos actes, vos pensées... votre cœur... vous avez été parjure.

— Guy, il n'avait pas été question d'amour entre nous; je n'en ai jamais eu à vous donner; je n'ai jamais feint le contraire, s'écria-t-elle avec une violence passionnée. De quoi vous plaignez-vous? Est-ce moi qui suis responsable des conditions de notre engagement, telles qu'elles étaient? Et maintenant qu'il est conclu... (elle hésita un instant, et je ne sais comment ce dernier mot put sortir de sa bouche, pourtant elle le prononça) est-ce donc moi qui demande à le rompre?

Pauvre Guy! Dans son amour ardent et son culte pour elle, il tomba à ses pieds, et de son âme s'épanchèrent des paroles que je ne puis écrire, car elles étaient l'expression folle de la résurrection de son espoir; elles coulaient comme un flot enflammé. Il était venu là pour mettre fin à sa torture, et d'un seul mot elle l'avait chargé de nouvelles chaînes et avait fait de lui un esclave et un lâche. Cependant, l'œuvre accomplie, elle appuya la tête sur son pupitre et pleura amèrement!

— Oh! que je voudrais que nous ne nous fusions jamais rencontrés! sanglotait-elle. Je voudrais n'être jamais venue en Angleterre, n'avoir jamais gagné votre affection. Pourtant je n'y puis rien! Guy, je n'y puis rien!

Il aurait voulu la consoler; elle se déroba à ses témoignages d'affection.

— Non... non... laissez-moi!

Essuyant ses larmes, elle se leva et se tint debout devant lui. Une expression étrange, une sorte de pâle et mélancolique résolution, avait envahi son visage.

— Guy, quand la fin viendra... je ne puis la prévoir... mais quand elle viendra... oh! Guy, si vous pouvez... pardonnez-moi alors!

Il la regardait; il ne répondit pas; lorsqu'elle s'éloigna, car elle le quitta sur cette parole, il ne fit pas un mouvement pour la retenir; mais il tomba sur le siège qu'elle venait d'abandonner, et ensevelit sa tête dans ses mains.

## XIV

La matinée avait été pluvieuse, et la bise d'automne soufflait glaciale sur la mer; mais de nombreux assistants se réunirent dans le cimetière de Forth-Regis, le jour de l'enterrement de l'enfant naufragé. Nous y étions; lorsque Frankland lut le service, nous étions placés les plus près du tombeau, comme si nous avions une sorte de droit à représenter la famille. On descendit le petit cercueil dans la tombe, et « la poussière fut rendue à la poussière ». C'était le quatrième jour après sa mort.

Je désirais retourner à Oldshaw, et, en sortant de l'église, je comptais me séparer des autres et m'y rendre seule; mais, au moment où j'allais la quitter, Hildred exprima le désir de m'accompagner. Elle avait besoin de faire une promenade, me dit-elle, et nous partîmes ensemble.

Il était environ midi, le ciel se dégageait. Pendant notre trajet, le soleil brilla tout d'un coup, et nous envoya une douce chaleur d'automne. Je revois encore aujourd'hui l'aspect de certaines branches courbées en travers de la route, où pendaient encore les dernières feuilles jaunies, si clairsemées qu'entre elles on apercevait le ciel bleu, comme ce feuillage idéal de quelques tableaux de Raphaël, éclairé de l'harmonieuse lumière du jour à son déclin, qui lui donne une beauté pénétrante et sans ombres.

Malgré son éclat grandissant, cette journée n'avait rien de joyeux. Les feuilles jaunes jonchaient le sol à nos pieds, toutes humides de gouttes semblables à des larmes; il n'y avait autour de nous pas le moindre signe de vie, pas un mouvement dans l'air: le silence, l'humide dépérissement, la mort prochaine de la nature, voilà ce qui nous entourait.

On dit que la jeunesse aime l'automne. Cela se peut; pourtant j'étais jeune alors, et je n'ai jamais aimé cette saison. Autant aimer la maladie qui nous ravit graduellement un être cher, parce que, pendant quelques brèves semaines, elle donne à la joue du mourant un éclat trompeur, ou à ses yeux une flamme suprême. Et l'automne a toujours eu pour mon imagination un aspect plus

lugubre que la mort même ; elle nous fait fouler aux pieds ces feuilles hier vivantes, et transforme l'opulente et glorieuse splendeur de l'été en une masse de sombre et répugnante décomposition. Je vois les beautés de l'automne, mais chaque feuille pourpre m'apporte avec elle la pensée que demain cette feuille desséchée jonchera le sol.

Ceux mêmes qui aiment les jours d'automne admettent qu'ils sont mélancoliques et qu'ils ont le pouvoir de faire peser une vague tristesse sur les âmes que peuvent affecter les saisons ou l'état du ciel. Cet effet naturel était ce jour-là accru pour nous par le funèbre souvenir de la cérémonie à laquelle nous venions d'assister. Avec une gravité qui ne tarda pas à se transformer en silence absolu, nous suivîmes la route solitaire, sous ce soleil qui brillait à travers les feuillages d'or.

Cependant notre promenade ne devait pas durer ainsi jusqu'au bout, et la grand'route n'était pas tout à fait solitaire. Peut-être Hildred l'avait-elle prévu quand elle m'avait proposé de venir avec moi. Pour ma part du moins, je l'avais supposé, et je m'étonnais de marcher si longtemps sans faire la moindre rencontre. Nous n'étions plus qu'à moitié chemin d'Oldshaw, lorsqu'un pas rapide se fit entendre derrière nous, sur la route que nous venions de parcourir.

Hildred fit bien de ne manifester ni surprise ni ignorance ; je lui en sus gré. Elle se retourna et s'arrêta.

— Attendez, Espérance !

J'obéis, sans le moindre effort pour l'emmener. Cela me semblait (et depuis bien longtemps déjà il en était ainsi) une entreprise si parfaitement inutile, d'essayer de la détacher de lord Carstairs, que j'avais pris le parti de cesser toute résistance dans les rares cas où j'étais mêlée à ses actions par rapport à lui. Plus que les autres, j'avais vu ce qui s'était passé entre eux, et je savais qu'elle était en réalité perdue pour Guy d'une façon aussi irrévocable que si les mots qui devaient les séparer étaient déjà prononcés.

En quelques instants, il fut auprès d'elle. Il arrivait rapidement ; il lui adressa la parole dès qu'il fut assez proche.

— Pourquoi ne m'aviez-vous pas dit que vous iriez de ce côté ? Où allez-vous ?

— A Oldshaw.

— Vous m'avez volé vingt minutes. Vous n'en

avez pas le droit, ajouta-t-il en baissant la voix.

Depuis le commencement de notre promenade, je n'avais pas cessé de marcher près d'elle. Lorsque lord Carstairs nous eut rejointes, elle fit un demi-mouvement pour me retenir; mais la voie était étroite, on n'y pouvait passer trois de front. Il me suffit de rester de quelques pas en arrière et d'attendre un moment; ils m'eurent bientôt dépassée. Aussitôt ils m'oublièrent, et je me laissai oublier. Ils marchaient lentement; je m'attardai plus encore dans ma promenade. Je laissai un espace de vingt pas entre eux et moi; et ce fut ainsi que, seule, sans même pouvoir entendre le son de leurs voix, j'achevai ce trajet qui se terminait aux grilles d'Oldshaw.

Arrivés là, ils m'attendirent; quand je les rejoignis, Hildred était appuyée contre la grille ouverte.

— Espérance, est-il vraiment nécessaire que nous montions tous à la maison?

— Où voudriez-vous donc aller, autrement? Je suis venue pour voir Alice, si elle peut me recevoir.

— Mais je ne tiens pas à la voir.

— Attendez-moi alors; je ne serai pas longtemps.

— Pourquoi attendriez-vous? dit négligemment lord Carstairs. Laissez-moi le plaisir de vous reconduire; miss Graham ne sera pas obligée d'écourter sa visite.

Je refoulai ma subite envie de dire que j'allais retourner avec eux, que je renonçais à voir Alice. Ma présence, au fond, importait peu, et je pouvais indifféremment rester ou les suivre. Il y eut un moment d'hésitation; alors Hildred mit sa main caressante sur mon épaule.

— Allez demander comment va Alice, Espérance. Nous attendrons du moins, jusqu'à ce que nous sachions si on vous recevra.

Je crois qu'elle ne tint même pas cette dernière promesse, si insignifiante qu'elle fût. Je les quittai et je remontai l'avenue; avant qu'une courbe me les eût cachés, je me retournai pour regarder encore l'endroit où je les avais laissés. Ils étaient déjà partis, et même assez loin des grilles.

A la maison, on me dit qu'Alice me recevrait. Sa vieille bonne vint au-devant de moi et me conduisit à sa chambre.

Elle était couchée sur une chaise longue, les

mains jointes sur sa poitrine, immobile, oisive, et ses cheveux, ordinairement en boucles, étaient simplement relevés.

Quand je m'approchai, elle avait les yeux fermés, car j'étais entrée sans qu'elle m'entendît. Si je l'avais trouvée dans une maison étrangère, j'aurais passé près d'elle sans reconnaître Alice Thurlow.

Au bruit que je fis, elle ouvrit les yeux et sourit d'un air content.

— Chère Espérance!

Je l'embrassai; j'étais si émue que je me sentais incapable de parler.

— Toute la matinée, je me suis demandé si vous viendriez, murmura-t-elle, j'avais tant besoin de vous voir, ma petite Espérance.

Elle caressa doucement mes cheveux, et effleura ma joue de ses doigts. Il y avait quelque chose de très doux, de presque tendre, dans son accent et son regard.

— Allez-vous rester longtemps avec moi? Oh! Espérance, restez! Il m'est défendu de parler; mais c'est si bon de vous avoir ici. Otez votre chapeau, cela me fera plaisir.

Je fis ce qu'elle souhaitait; et j'attirai un siège bas près de sa chaise longue.

— Vous ne souffrez pas, Alice?

— Non, pas beaucoup; ma toux est ma plus grande souffrance. Mais les jours me semblent si longs, si interminables, quand je suis seule!

— Je comprends cela. Je voudrais que Kate fût ici pour vous soigner.

— Oui... Elle s'interrompit un instant, et, prenant affectueusement ma main, elle la porta à ses lèvres. Ou bien vous, chérie! Je voudrais que vous fussiez ma sœur!

Pourquoi me fut-il impossible d'acquiescer à ce souhait? pourquoi mon cœur était-il si froid? J'essayai, les mots me restèrent dans la gorge; je ne pouvais dire un mensonge.

— Je ferais, je le crains, une sœur peu agréable, répondis-je lentement. J'ai grandi sans rien apprendre des devoirs et des sentiments fraternels. Mais il ne faut pas que je vous fasse causer. Taisez-vous, à présent.

— Il y a un ouvrage dans le tiroir de cette table; prenez-le et travaillez-y un peu. Cela me rappellera le temps où je vous regardais coudre.

Je cherchai l'ouvrage de très bonne volonté,

et je revins près d'elle. A partir de ce moment, nous n'échangeâmes que peu de mots. Elle me regardait, calme et silencieuse; parfois je levais les yeux, et elle répondait à mon regard par un sourire satisfait; une de ses mains m'effleurait avec une douceur tendre. Une ou deux fois nous rompîmes l'une ou l'autre ce silence.

— Espérance, si j'avais été à votre baptême, je vous aurais donné, au lieu de ce nom, celui de Pacifique. Il me semble que vous avez été créée exprès pour veiller les malades.

— Je ne pourrais le faire toujours; je crois que si je ne pouvais sentir la chaleur du soleil et respirer parfois le grand air, je mourrais!

— Quand me sera-t-il possible de respirer de nouveau le grand air? soupira Alice. Qu'il est dur, lorsqu'on est jeune, d'être toujours malade!

Un peu après, elle reprit :

— Ils disent que peut-être ils vont m'envoyer en Italie pour l'hiver. J'aimerais mieux me soigner et guérir ici. Qu'est-ce que je ferais en Italie, toute seule?

— Kate s'arrangerait pour aller avec vous.

— Oui, mais Kate ne me tiendrait pas lieu de tout le monde.

Elle se tut quelques instants; puis, détournant à demi son visage, elle joignit les mains et murmura :

— Oh! Espérance, comme un petit coin de terre vous semble parfois contenir le monde entier!

Je ne lui répondis pas; j'inclinai la tête plus bas sur mon ouvrage... car un brouillard se glissait entre mes yeux et lui.

Les jours étaient courts. J'étais restée une heure avec Alice, et déjà je voyais le soleil s'abaisser; ses rayons plus sombres prenaient des teintes rougissantes. Le soir, n'était pas loin. Je pliai l'ouvrage, et je dis que l'heure de partir était venue.

— Je voudrais bien que toutes mes heures fussent aussi courtes que celle-ci.

— C'est moi qui l'ai fait passer plus vite?

— Toutes les heures passent vite avec vous. Dieu vous récompense, chérie! Ce n'est pas la première fois que vous m'aidez à endurer mon ennui.

— Allez-vous rester toute seule après que je serai partie?

— Oui, quelque temps; mais ma vieille nour-

rice est très bonne pour moi. Et mon pauvre père... il vient, lui aussi! Mais je n'ai pas la force de supporter longtemps leur présence; ils ne sont pas, comme vous, des personnifications de la paix. Il n'y a que vous (sa voix s'éteignit sur ces derniers mots); vous... et un autre!

J'étais près d'elle, toute prête à lui dire adieu. Elle ne vit pas la main que je lui avais vivement tendue; elle voulait parler, mais elle hésitait; enfin elle prononça timidement le nom qui était dans notre pensée à toutes deux.

— Vous n'avez pas de message pour moi?

M. Graham ne m'a rien fait dire?

— Rien.

— Il ne vous a pas dit qu'il ne viendrait pas?

— Non.

Son visage s'éclaira soudain d'un sourire.

— Oh! alors, il viendra! Il m'a promis de me prévenir s'il ne venait pas. Il arrivera comme hier soir, peut-être.

Elle se renversa lentement en arrière. La joie mettait une flamme à ses joues, dont la teinte de marbre prenait des couleurs vivantes.

— Alice, laissez-moi partir.

Elle me passa ses bras autour du cou.

— Revenez bientôt, ma petite Espérance!

Elle m'embrassa et je lui rendis son baiser. Puis je la quittai.

Ce qu'elle ne comprit pas, ce fut le sentiment qui me poussa, quand j'étais déjà presque à la porte, à revenir, à me pencher vers elle, et à l'embrasser longuement et silencieusement. Elle en fut d'abord étonnée, ensuite elle se mit à sourire; peut-être, moi partie, réfléchit-elle à ce que signifiait de ma part cette action. Mais je crois qu'elle ne le devina pas... ni alors ni plus tard.

Je repris le chemin de Falcon-Court. La soirée était calme et sereine; mais la course était longue, et, avant que j'en eusse atteint la fin, le soleil tomba derrière une immense et basse ligne de nuages. Un brouillard blanc et humide monta du sol, tel qu'il s'en élève souvent après le coucher du soleil, dans les pays marécageux ou les plaines voisines de la mer, vapeur moite, incolore, voilant la terre de tristesse, ensevelissant toute verdure et effaçant les teintes chaudes du ciel.

La course était longue, et ce soir-là elle me sembla très pénible; j'étais lasse et sans énergie. J'éprouvai une vive satisfaction lorsqu'à travers

cette pâle brume flottante, j'aperçus enfin nos grilles. A la maison, je pourrais du moins me reposer, peut-être cesser de penser. Je me proposai d'entrer à la dérobée, de gagner ma chambre, et d'y rester seule et tranquille à prier, jusqu'à la nuit.

J'arrivai une minute trop tard pour rentrer inaperçue. Presque à la porte de la maison, quelqu'un s'avança rapidement vers moi, et m'arrêta : c'était Guy.

— Espérance, demanda-t-il d'un ton sévère, comment êtes-vous là toute seule ?

— Je reviens d'Oldshaw.

— Vous n'y êtes pas allée seule ?

— Non, Hildred était avec moi.

J'hésitai, car l'expression que je discernais sur sa figure faisait battre mon cœur plus vite et plus fort.

— Elle est partie avec moi, mais elle ne m'a pas attendue.

— Pourquoi cela ?

— Elle ne tenait pas à voir Alice. Elle n'a pas voulu rester.

— Espérance, je lui ai parlé ! Ce n'est pas tout, s'écria-t-il avec une violence soudaine.

— Non.

Je le regardai fixement pendant quelques secondes, et alors je lui dis la vérité.

— Elle est partie, parce que lord Carstairs le lui a demandé. Il nous avait rencontrées sur la route, et elle est revenue ici avec lui.

— Et vous les avez laissés ensemble ! fit-il, me foudroyant d'un regard de colère.

— J'ai fait ce que j'étais forcée de faire. Je l'ai laissée, parce que je savais que tous les moyens en mon pouvoir seraient absolument impuissants à les séparer.

Je dis cela d'un ton bas et ferme, avec ce courage du désespoir qui nous vient souvent d'instinct plutôt que par réflexion. Il valait mieux parler ainsi, mieux dire tout de suite, pendant qu'il lui restait encore la force de m'entendre, ce que je savais être la réalité. Mais cette force même, la possédait-il ? Nous étions arrêtés presque à la porte, au bas du perron. En m'écoutant, il chancela et s'appuya contre la balustrade, sans prononcer un mot. Seulement, comme s'il était pris d'un étourdissement, il porta la main à son front.

Et mon courage à moi, que devint-il? J'allai à lui, je serrai son autre main en fondant en larmes.

— Oh! Guy, cher Guy!

Il me regarda avec une étrange douceur.

— Vous êtes bonne, Espérance, bonne et affectueuse; mais vous êtes bien jeune, presque une enfant!

— Guy, désormais, je ne suis plus une enfant!

Il se rejeta en arrière, et ses traits exprimèrent une vive souffrance; il savait la vérité aussi bien que moi.

— Enfant ou femme, vous ne pouvez rien pour me venir en aide, dit-il d'une voix basse et triste. Vous croyez que quelques paroles de franchise me feront du bien? Je me suis déjà répété à moi-même tout ce que peut me dire une bouche humaine. Vous ne pouvez rien pour moi! Il y a des luttes auxquelles les spectateurs ne peuvent prendre aucune part : celle-ci en est une.

Je le quittai, douloureusement impressionnée, et je gagnai ma chambre, que la nuit envahissait déjà. A travers le brouillard opaque, de pâles étoiles s'efforçaient de briller; le premier croissant apparaissait au bord de l'horizon, ne donnant qu'une faible clarté. De ma fenêtre, je les contemplai longuement, et je pensai qu'ainsi la terre n'est jamais abandonnée aux ténèbres, quand s'éteignent le jour et le soleil. Même au travers des nuages les plus épais, l'amour de Dieu envoie un rayon, si faible soit-il, percer l'obscurité de la nuit.

## XV

Mais la nuit morale grandissait autour de nous, et douloureusement, l'un après l'autre, nous voyions s'éteindre chaque rayon d'or. Il y eut, après le jour dont je viens de parler, d'autres journées pendant lesquelles je crus que je verrais se briser le cœur de Guy. Cependant il mettait en œuvre tout ce qui lui restait d'énergie. Si impuissants que fussent ses efforts à d'autres yeux, il donna alors la preuve d'une vaillance qui n'était pas à mépriser.

Il n'est pas facile, le soleil couché, de décrire toutes ces teintes pâlissantes, toutes ces ombres accumulées qui, ensemble, annoncent l'approche de la nuit. Je ne puis repasser un à un ces tristes

jours. Quand je me les remémore, colorés par les souffrances et les prières ardentes de Guy, ils me semblent enveloppés de flammes, au seuil d'une entrée sombre.

Ce furent des jours de misère profonde, même pour Hildred, car elle ne manquait pas de cœur; elle n'était pas indifférente à la torture que subissait Guy; il y avait des moments où elle pleurait avec désespoir sur leurs souffrances à tous deux. Elle avait parfois avec lui une douceur singulière; jamais elle ne lui avait parlé comme elle lui parlait maintenant. Une sorte de remords caractérisait sa conduite envers lui. Souvent, quand il était absent, elle faisait de petites choses pour lui, sans lui dire jamais de qui cela venait. Une ou deux fois, il le découvrit, pas davantage.

Elle n'avait pas rompu son engagement avec Guy, et je savais qu'elle ne le romprait pas avant que lord Carstairs n'eût parlé! Mais qu'attendait-il? Une fièvre d'incertitude et d'agitation creusait silencieusement ses yeux toujours plus sombres. Il était venu plus d'une fois, depuis le jour où il l'avait ramenée d'Oldshaw; ils s'étaient rencontrés ailleurs, je le crois aussi, quoique Hildred ne l'avouât pas. Cependant une semaine se passa, et, cette semaine achevée, elle était encore, de parole sinon de cœur, la fiancée de Guy.

La courte après-midi de novembre touchait à sa fin, lorsque je le vis venir à la maison; quelques moments après, je l'entendis entrer. J'étais dans ma chambre et je n'en sortis pas. Il allait sans doute au salon retrouver Hildred, je ne tenais pas à troubler leur tête-à-tête.

Je demeurai, je m'en souviens, fort longtemps dans ma chambre. Le soleil s'était couché, et je restais oisive à ma fenêtre, contemplant les teintes d'ambre qu'il laissait derrière lui, et, sur ce fond délicat, deux ou trois sapins se dessinant nettement sur le ciel. Je regardai jusqu'à ce que tout éclat eût disparu, et que le crépuscule grisâtre eût absorbé tous les nuages dorés.

Il faisait sombre... il faisait froid. Je quittai ma chambre et je descendis. Une lampe brûlait dans le hall, et sa lumière chaude glissait sur la rampe de chêne de l'escalier. J'étais presque au bas, quand une main ouvrit de l'intérieur la porte de la bibliothèque. Cette porte fut brusquement poussée, et deux hommes, sans se parler, parurent dans le hall: le premier était lord Carstairs, le

second était Guy, mais Guy avec un visage si sombre et si farouche dans son indignation, si terrible dans l'effort de sang-froid qui blémissait ses lèvres comprimées, que lorsque je le vis, mon cœur cessa de battre.

Ils se dirigèrent vers la grande porte; avant qu'ils l'eussent atteinte, quelqu'un leur barra le passage; une vision soudaine apparut. Surgissant je ne sais d'où, secouée par une émotion violente qui chassait le sang de son visage pâle, Hildred se dressa devant eux, en travers de leur chemin, les empêchant de passer. Une voix rompit alors le silence.

— Allez-vous-en, Hildred! cria Guy qui fit un geste. Mylord, voici votre chemin!

Et, avec un regard de feu, il saisit le bras de sa cousine et se plaça entre elle et lord Carstairs.

Hildred, repoussant violemment sa main, se dressait de toute sa hauteur, les joues maintenant enflammées. La lumière de la lampe faisait étinceler ses cheveux d'or. Affrontant, avec un défi désespéré, la colère de Guy, elle tendit la main à lord Carstairs.

— Je n'ai point de part à cette insulte, dit-elle d'une voix basse et étrange. Ma mémoire est meilleure que celle de Guy Graham. Je me souviens du jour où lord Carstairs exposa sa vie pour me sauver.

Il prit cette main tendue; il regarda ce visage empreint de désespoir et de défi; c'était une triste vue, pour amener sur le sien son sourire habituel, calme et ironique.

— Ma mémoire est bonne, répliqua-t-il d'un ton léger, et le monde, miss Kane, s'étend plus loin que les grilles de Falcon-Court.

Il éleva jusqu'à ses lèvres la main qu'il retenait, et la baisa. Alors un cri — je crois que ce fut une malédiction — s'échappa des lèvres blanches de Guy.

La porte s'était refermée derrière lord Carstairs, et Hildred, seule avec Guy, les traits bouleversés par la fureur, se plaça en face de lui. Ils restèrent ainsi quelques moments sans parler; il ne s'approcha pas d'elle, mais, le premier, il cessa ce duel de regards.

— Venez avec moi, Hildred!

— Je ne veux pas, répondit-elle avec violence.

Il fit un pas.

— Pour une fois, ma volonté sera plus forte

que la vôtre, dit-il lentement. Que vous résistiez ou non, je *veux* vous parler, et je ne veux pas parler ici.

Ses yeux étaient attachés sur la figure d'Hildred; elle lui répondit par un seul coup d'œil. Je ne sais quelle force nouvelle naissait en lui, pour qu'il pût en supporter le mépris et la haine sans fléchir ni trembler. Je compris plus tard que cette force inaccoutumée était née d'un complet oubli de soi, en cet instant, dernier et suprême héroïsme de son amour profond et infatigable.

Il triompha, et elle le suivit dans la bibliothèque, dont la porte se referma sur eux.

Dans le salon, il n'y avait pas de lampe allumée; mais la flamme du foyer éclairait la pièce d'une lueur rougeâtre. Je me glissai au coin de la cheminée, et m'y assis. L'appartement était si sombre et si tranquille, qu'il se passa assez longtemps avant que je visse une ombre se projeter sur le vitrail, m'apprenant que je n'étais pas seule.

— Pourquoi ne sonnez-vous pas pour avoir les lampes? demanda brusquement la voix de ma tante. Vous aimez trop à perdre votre temps, Espérance!

Me traiterait-elle toujours comme une enfant? Je me levai machinalement pour lui obéir; mais les larmes me gagnèrent. S'approchant de moi, elle s'en aperçut.

— Qu'y a-t-il, ma petite?

— Tante Graham, demandai-je tristement, pourquoi me tenir à l'écart de vos peines à tous? Guy et Hildred me sont plus chers qu'à personne. Pourquoi doit-on, quand ils souffrent, ne pas me dire un mot de leur chagrin?

— Parce que vous êtes jeune, et qu'aussi longtemps que cela me sera possible, je vous épargnerai la révélation de certains genres de souffrances. Même si vous en saviez davantage, vous ne pourriez rien pour les soulager. Laissons ce sujet, Espérance. Sonnez pour qu'on nous donne de la lumière et ne demeurez pas plus longtemps oisive.

Mes larmes tombèrent silencieuses sur l'ouvrage qui ne tarda pas à occuper mes doigts; mais je ne fis aucune protestation, j'obéis simplement; et, longtemps après que ma tante m'eût laissée, je restai à coudre près de la lampe.

La porte du salon était demeurée ouverte. Bien avant que j'abandonnasse mon travail, une autre

porte, que je reconnus au bruit, fut poussée avec violence; quelqu'un traversa le hall et monta les escaliers en courant. C'était Hildred; malgré sa précipitation, je reconnus son pas.

Nous avions dîné de bonne heure, ce qui nous arrivait souvent. Il était huit heures, quand, de sa place à la table à thé, ma tante me dit d'aller demander à Hildred si elle voulait descendre. Nous étions seules, elle et moi, Guy n'ayant pas reparu.

J'allai frapper à la porte d'Hildred. A mon premier coup, je n'obtins pas de réponse; au second, sa voix interrogea brusquement :

— Qui est là?

— Moi... Espérance.

Elle vint ouvrir la porte. Dans sa chambre, elle n'avait pas de lumière; seulement la lueur faible de la lampe du corridor tombait sur elle et me montrait sa pâleur.

— Pourquoi venez-vous à moi? dit-elle, d'un accent que je ne lui avais jamais connu. Ils ne vous le permettraient pas, s'ils le savaient.

— C'est tante Graham qui m'envoie, Hildred.

— Je m'étonne qu'elle l'ait osé. Eh bien!... son message?

— Je n'ai point de message de sa part; le thé est servi: voilà tout; je viens vous demander si vous voulez descendre.

— Alors vous pouvez dire que je ne veux pas descendre. Maintenant, allez-vous-en; non, attendez; donnez-moi de la lumière.

Les flambeaux de sa chambre étaient sur une table près de la porte; j'en pris un et l'allumai; alors je vis mieux son visage, et il me fit peur. Respirant la violence, l'audace et le défi, elle était là devant moi. Le flambeau que je tenais m'éclairait aussi; elle vit sans doute ma physionomie changer, car lorsque je reculai, elle saisit mon bras.

— Espérance, n'ayez pas horreur de moi! C'est un mensonge!

— Hildred!

— Ne vous ont-ils rien dit? Elle me regarda en face, et au bout d'un instant son expression devint plus douce. Enfin, je leur en suis reconnaissante... c'est de la bonté!... Mais peut-être vous le diront-ils plus tard, et s'ils le font (de nouveau ses yeux se remplirent de flamme), je vous dis

d'avance que c'est un mensonge. Espérance! m'entendez-vous! c'est un mensonge!

— Ils ne m'ont rien dit, Hildred, et ils ne veulent rien me dire! Oh! rentrez dans votre chambre, et calmez-vous. Je ne sais rien de ce qui s'est passé.

Elle rentra, posa le flambeau, et commença une promenade de long en large. J'aurais dû m'éloigner; mais cela m'était impossible; je l'aimais, mon cœur était déchiré de son désespoir. J'allai la trouver, je l'arrêtai, je lui jetai mes bras autour du cou en sanglotant.

— Hildred, ne puis-je rien faire? ne puis-je rien?

Une seule fois, elle me serra dans ses bras, et ensuite, me repoussant avec fermeté :

— Non, vous ne pouvez rien.

Je m'éloignai sans parler. Un mot ou un regard m'aurait rappelée, elle ne se retourna pas.

Je ne la revis plus ce soir-là. Je ne sais combien de temps dura sa veille troublée; je l'entendis encore marcher lorsque je montai dans ma chambre. Très tard dans la nuit, quand toute la maison fut endormie, je me glissai hors de mon lit, et du corridor je vis toujours le même rayon de lumière passer sous sa porte.

## XVI

Le lendemain, j'allai à Oldshaw.

Plus d'une semaine s'était écoulée depuis ma dernière visite à Alice. J'y serais, je crois, retournée plus tôt si une lâche crainte ne m'avait retenue; je n'y serais peut-être pas retournée maintenant, sans un besoin fiévreux d'apprendre quelque chose, besoin aussi lâche que ma crainte, mais qui me conduisait enfin près de la malade.

J'avais entendu dire qu'elle était mieux, et j'espérais que c'était vrai; mais je la trouvai toujours étendue sur sa chaise longue, sans forces et incapable de s'occuper; ses joues avaient en effet un peu plus de couleurs, elle parlait plus facilement et n'était pas aussi inerte; mais ses mains étaient sèches et brûlantes, et sa toux creuse était plus pénible à mes oreilles que ne me semblait son triste silence des autres jours. Cependant elle était pleine d'espoir, et lorsque je l'abordai avec

quelques paroles de compassion voilée, elle me répliqua en repoussant vivement cette compassion, comme si elle n'en avait plus besoin.

— Car je suis mieux, vraiment mieux ! Mes forces reviennent. Avec l'aide de ma vieille bonne, j'ai fait le tour de ma chambre, ce matin. Je suis bien mieux, Espérance. Et je vous ai attendue ; j'ai tant désiré votre visite !

— M'attendiez-vous plus tôt ?

— Je ne sais pas ; tous les jours, j'aimais à penser que peut-être je vous verrais. Je suis si heureuse, à présent !

Je m'assis près d'elle. C'était une journée de novembre, d'une clarté jaune et triste. Le froid était survenu, et, par cette après-midi brumeuse et sombre, le feu brillant de sa cheminée paraissait plus agréable à regarder que ce jour sans soleil, qui se glissait à travers les rideaux.

Je m'étais assise, mais je n'avais guère la force de causer. Je n'étais pas heureuse. Une grande lassitude m'oppressait, une fatigue physique déraisonnable et inexplicable ; il me semblait que mon cerveau se refusait à penser, et les mots à venir sur mes lèvres.

Alice ne s'aperçut pas de ma fatigue ; je crois qu'elle remarqua à peine mon mutisme. J'étais placée comme elle aimait à me voir, sur une chaise basse tout près d'elle ; elle m'avait enlevé mon chapeau. Rien ne lui rappelait plus que j'étais venue seulement pour une visite de courte durée. Tout était calme, et moi, passive, j'étais disposée à rester, si elle le voulait, jusqu'au soir.

Elle aimait ce repos et cet acquiescement silencieux ; je le vis à son sourire de satisfaction et à son paisible air de jouissance ; je m'en aperçus bientôt à ses paroles. Elle étendit la main pour la poser sur les miennes, et sans que je fisse une question, elle commença à me parler. Il y avait eu une interruption dans notre dialogue, elle le reprit tout d'un coup.

— Je suis couchée ici, et il me semble que c'est la première fois que le soleil se lève dans ma vie. C'est une chose singulière de se sentir baignée dans son éclat, et de regarder derrière soi la nuit dont on est sortie.

Une chose singulière ? Que ne disait-elle : un bonheur profond ? Etre dans le crépuscule, et voir devant soi l'obscurité, voilà ce qui était étrange !

Je tournai un peu la tête vers elle ; mais je

n'eus pas besoin de lui répondre. Elle ne garda le silence qu'un instant.

— Tout était si sombre et si désolé ! J'étais toujours comme un affamé qui cherche, en tâtonnant, quelque nourriture. Même dans les moments où je semblais gaie et insouciant, j'avais de tels rêves !...

— Nous rêvons tous... plus ou moins !

— Oui... mais il y a bien des sortes de rêves. Les miens n'étaient pas toujours purs, ils étaient souvent égoïstes et mauvais ; et les meilleurs ne me rendaient pas heureuse ; ils renfermaient tant de désirs et si peu d'espoir. Tout ce qui était bien, beau, désirable, ne me semblait paraître devant moi que pour me railler de bien loin. Et alors je faisais des efforts insensés pour chasser ces visions. Non, je n'étais pas heureuse ; je n'avais personne qui m'aidât ; il y avait des jours où j'étais écœurée de la façon dont s'écoulaient mes heures, où le courage me manquait...

Sa parole devenait rapide, ardente, et cette émotion lui causa un terrible accès de toux ; le mouchoir qu'elle portait à ses lèvres fut taché de sang. J'étais effrayée, et j'aurais voulu appeler du secours, elle m'empêcha de me lever.

— Ce n'est rien, murmura-t-elle, cela m'arrive souvent. Laissez-moi rester tranquille une minute.

Elle se renversa sur son oreiller et ferma les yeux. Elle était sans mouvement, calme comme une morte, ses longs cils abaissés sur ses joues, et cette joue creuse brûlée par la fièvre. Je la regardais sans parler, quand je vis un changement passer sur ce visage de marbre, et, comme un enfant qui rêve de quelque bonheur, un sourire trembla sur ses lèvres. Alors ses yeux se rouvrirent. Toute souffrance avait disparu de ses traits ; l'obscurité était passée, une lumière et une joie timides suivirent ce sourire comme les rougeurs du ciel au lever du soleil. Je la voyais, je l'écoutais, assise près d'elle, tandis qu'à demi-voix elle prononçait ces mots :

— Il y a si peu de temps... quelques jours seulement... et il me semble que toute ma vie en a été enveloppée et pénétrée. Que ferais-je si je me retrouvais seule. Il me semble qu'il n'y a plus que du bonheur pour moi en ce monde ; tout ce que j'ai désiré est à ma portée, tout ce que j'ai souhaité devenir est maintenant possible à réaliser. Et c'est à lui que je dois tout !

Est-ce que le jour sombre devenait plus sombre encore? Ou bien quel était ce voile qui s'étendait devant mes yeux? Je ne distinguais plus Alice, et pourtant j'étais près d'elle et je la regardais.

— Il vient chaque jour. Je m'éveille le matin, sachant qu'il viendra. Il s'assied là; il me parle; il me lit tout haut...

Elle joignit ses mains sur sa poitrine.

— Oh! Espérance, il m'aime! c'est l'aurore d'une nouvelle vie!...

Parfois, dans un demi-évanouissement, nous entendons les voix de ceux qui nous entourent tout près de notre oreille, et pourtant dans le lointain; c'était ainsi que je l'entendais. Je fermai les yeux, je crois, et une sorte d'inconscience me saisit, ma vie sembla un instant suspendue. Quand cet instant fut passé...

Quand il fut passé, ce qui lui succéda fut ce que nous éprouvons après qu'un être aimé a exhalé son dernier souffle, et que nous demeurons seuls et désolés! quand pour la dernière fois, un pas familier a foulé notre seuil, et que la maison reste veuve et muette.

Faisons silence! La vie n'a pas beaucoup de semblables moments!

Alice parlait. J'entendais sa voix, calme comme si rien n'était arrivé.

— Je me croyais trop vieille pour me transformer! Et maintenant je me sens si jeune! S'il voulait, il me ferait plier comme une enfant! Vous avez eu raison de dire que c'était un maître patient, si patient et si bon, et pourtant si fort. Qu'ai-je fait pour mériter son affection? Que trouve-t-il à aimer en moi?

Elle s'arrêta encore et reprit :

— Il a pris possession de moi d'une manière si étrange. Jamais il ne m'a demandé rien, il est venu tranquillement, et il a pris mon âme. J'y pense sans cesse, à ce premier jour de ma maladie, quand il est venu et qu'il a accepté le don de moi-même...

Elle joignait les mains; sa figure reflétait sa joie. Je remerciai Dieu de ce qu'elle ne pensait pas à moi dans l'égoïsme de son bonheur; de ce qu'elle ne tournait même pas les yeux vers moi. Je ne reconnaissais plus ma propre voix en lui répondant; mais elle n'y discerna aucun changement. Les quelques paroles que je lui dis semblèrent tout ce qu'elle désirait. Ma sympathie lui

paraissait acquise d'avance; elle me gardait près d'elle pour l'écouter, non pour lui répondre. Et je l'écoutai, triste et passive; je restai près d'elle jusqu'à ce qu'enfin, enfin, ce sombre jour de novembre touchât à son déclin. Le coucher du soleil ne mettait pas un rayon dans le ciel. Je me retrouvai seule, marchant sous les arbres dénudés qui détachaient leurs branches dépouillées sur cette étendue grisâtre. Pas une éclaircie ni un jeu de lumière dans les nuages; sur terre, pas un souffle de vent, pas un bruit qui décelât la présence d'un être vivant, pas une voix qui s'élevât. Je suivais la route solitaire, et le son de mes pas me faisait peur.

Il n'y avait pas de bataille à livrer, pas d'action à accomplir. Comme le jour finissant dans son calme désolé, je n'avais qu'à suivre mon chemin en silence. Le soleil s'était couché, voilà tout... et un espoir vivant était mort.

Je n'avais plus la force de penser. Je me souviens que tout le long de la route je cherchai machinalement des points de repère familiers, un rétrécissement du chemin, un groupe de sapins noirs, une barrière servant de passage en été aux charrettes des moissonneurs qui laissaient une traînée d'épis sur les branches basses; ce soir, la barrière était fermée, et je commençai à calculer dans combien de temps on la rouvrirait pour le moment des semailles.

J'avais un vague désir d'arriver, mais pas assez de forces pour presser ma marche très lente. J'étais si fatiguée... je souffrais tant... chaque mouvement accélérât les battements douloureux qui martelaient mon front.

A travers l'obscurité grandissante, je vis quelqu'un s'approcher. D'abord ce fut une tache noire; je ne distinguais rien; je saisissais à peine la forme d'un être humain: cependant, avant de l'avoir vu, j'avais deviné que c'était Frankland. J'entendis et reconnus, je crois, son pas, à travers ce grand silence de la campagne.

Nous approchions l'un de l'autre en ligne droite. Ce soir, pour la première fois de ma vie, si j'avais pu l'éviter, j'aurais voulu ne pas le rencontrer. Mais c'était impossible... il vint plus près... plus près encore, et nous nous abordâmes.

Frankland s'arrêta avec un tressaillement et une exclamation de surprise; il ne m'avait pas

reconnue jusqu'alors. Il prononça mon nom avec un plaisir mêlé d'étonnement.

— Espérance!

Répondre me fut impossible.

— Que faites-vous ici, Elfie?

— Je rentre... je reviens d'Oldshaw.

— Mais qu'est-ce qui vous a retenue jusqu'à pareille heure? Ma petite Elfie, il ne faut pas prendre l'habitude de vous promener ainsi, quand la nuit tombe.

— Je pensais être rentrée avant la nuit; j'ai marché très lentement.

— A l'avenir, il faudra partir plus tôt. Je suis content de vous avoir rencontrée.

Il passa mon bras sous le sien, et parut vouloir m'accompagner. Mais je m'écartai de lui, et je dis vivement.

— Vous ne pouvez retourner sur vos pas, Frankland; laissez-moi rentrer seule!

— Vous êtes fatiguée, dit-il un instant après, quand il eut repris ma main et que sa marche eut commencé à se régler sur la mienne.

— La tête me fait mal!

— C'est pour cela que vous allez si lentement. Souffrez-vous beaucoup?

— Cela me cause des étourdissements; j'ai des battements quand je marche.

— Il faut vous coucher en rentrant. Faites-vous soigner par ma mère. J'ai soigné jadis bon nombre de vos migraines, Elfie, et elles disparaissaient devant mon traitement. Je voudrais pouvoir rester avec vous pour guérir celle-ci.

— Elle se guérira seule; il ne faut que de la patience pour supporter la douleur jusqu'à ce qu'elle cesse.

Au-dessous de nous, dans la vallée, je voyais au sud les arbres de Falcon-Court, traçant une ligne noire sur le fond gris du ciel. Nous n'en étions plus bien loin; un quart de mille au plus. J'apercevais également une partie de la maison et, à travers les arbres, une fenêtre éclairée qui brillait là-bas comme un phare.

— Elfie, dit Frankland, qu'avez-vous fait depuis que je ne vous ai vue? Où êtes-vous allée?

— Je n'ai presque rien fait; je suis à peine sortie.

— Voilà une semaine que nous ne nous sommes vus. Vous devez avoir quelque chose à me dire. Je crus sentir tout à coup une hésitation, un

doute, à ce qu'il me sembla, comme s'il ne savait s'il devait parler ou se taire. Je me trompais peut-être; l'intervalle fut si court!

— Elfie, je ne suis pas souvent une semaine absent. Et vous n'avez rien à me dire? Il me vient cinquante fois par jour des pensées que je voudrais vous communiquer.

— Oui... mais nous ne pouvons recueillir et amasser de telles pensées. Elles viennent un moment... et on les oublie dès que ce moment passe.

— Même alors, nous nous rappelons qu'elles ont existé. Ne vous êtes-vous pas aperçue de mon absence, petite Elfie?

— Ce n'est plus la question de tout à l'heure. Vous m'avez manqué, Frankland!

— Et vous m'avez manqué aussi! Vous me manquez dès que je ne vous vois plus. Je suis heureux de vous avoir près de moi à présent, mon enfant.

Sa main effleura la mienne d'une caresse vive et tendre. Oui, ses paroles étaient sincères; elles l'avaient toujours été depuis l'heure où il m'avait prise, tout enfant, sous sa protection. Tout enfant! Ah! le secret était là! Depuis, j'étais devenue femme... et il ne s'en était pas aperçu!

Il m'emmenait lentement, et son pas se ralentissait à mesure que nous approchions du but. Il prolongeait à plaisir la promenade.

— Quel besoin de nous hâter? disait-il.

J'aurais volontiers crié: « Oh! cessons! laissez-moi rentrer seule! » mais je m'étais attiré à moi-même cette épreuve. Je la subis sans une protestation, sans la moindre résistance, et, lentement, à travers la nuit, nous regagnâmes le château.

Il était si doux, si plein de bonté. Cette douleur physique qui était la moindre de mes souffrances, comme il s'en inquiétait tendrement! Je le retrouvai tel qu'il s'était montré pour moi durant mes maladies passées... attentif... bon, affectueux; il y avait longtemps; cela me paraissait si loin, séparé de moi par un abîme... ce temps où j'étais « l'enfant de Frankland ».

Il ne voulut pas me quitter même à la grille; il remonta avec moi la courte avenue, où les arbres serrés épaississaient encore les ombres croissantes du soir. Enfin nous atteignîmes la porte, et lorsqu'il l'ouvrit, la lueur familière du vieux hall vint faiblement nous éclairer.

— Vous êtes pâle, ma petite Elfie.

Il avait pris ma main; et là, sur le seuil de cette porte où nous nous étions si souvent dit adieu ainsi, la main dans la main, nous échangeions à présent ce premier adieu d'un temps nouveau.

— Rentrez vous reposer; vous êtes épuisée. Il faut prendre soin de vous, Elsie!

— Vous ne voulez pas entrer?

— Non, je retourne chez moi.

Mais il ne partait pas.

— Je suis contrarié de vous voir si souffrante. Ne puis-je rien pour vous?

— Rien de plus que ce que vous avez fait; merci.

— Si je restais, je pourrais vous faire la lecture. Nous roulerions près du feu le grand canapé de la bibliothèque, et je vous lirais tout haut, jusqu'à ce que vous fussiez endormie.

— Oh! non, pas ce soir! Bonsoir, Frankland!

Il porta mes deux mains à ses lèvres, selon sa vieille habitude; et ce soir pourtant, cette caresse fut plus longue, plus affectueuse. « Son enfant » était malade; il en était fâché, voilà tout!

Oui, tout, désormais. Je me fis cette promesse en refermant la porte, et en écoutant le bruit de ses pas s'éteindre dans l'allée.

Où donc étaient les autres? Je faisais cette réflexion en passant devant la porte du salon, qui, toute grande ouverte, me laissait voir la pièce déserte et obscure. On n'entendait d'autre bruit dans la maison que celui de la grosse horloge du hall; je regardai l'heure: il était cinq heures et demie.

Je montai à ma chambre sans rencontrer personne; lorsque j'y fus arrivée, je n'allumai point mes flambeaux; je fermai ma porte et je m'assis. Mais il m'était impossible de penser ce soir-là, même à présent que je me trouvais seule. Écrasée et vaincue par la souffrance physique, cette autre peine se transforma en une vague torpeur. Elle me semblait un songe, quelque chose de lointain, sans réalité. Je portai la main à mon front pour en apaiser les battements. Ces douleurs aiguës étaient bien réelles, et réclamaient, d'une façon qui ne laissait place à aucun doute, le calme et le repos.

J'obéis à leur injonction, car j'étais épuisée; je gagnai mon lit, je me couchai, et fermai les yeux, croyant d'abord ne pas pouvoir dormir. Cependant le sommeil vint, un sommeil pesant et sans

rêves ; je ne sais combien de temps il dura. Quand je m'éveillai, il y avait un changement dans ma chambre. Elle n'était plus sombre, sans que pour cela il y eût une lampe d'allumée ; mais sur tous les objets se jouait le reflet rouge et chaud d'un bon feu. Une personne était assise à terre près du foyer, et projetait son ombre sur le parquet.

Comme lorsqu'on sort d'un sommeil magnétique, j'ouvris les yeux, et je vis tout cela ; ainsi que dans un rêve, je regardai, passive, ces jets de flamme qui faisaient étinceler les masses fauves de ses cheveux blonds. J'aurais pu parler ou donner signe de vie ; mais tous mes sens étaient paralysés par une vague langueur qui enchaînait mes membres. Je restai donc immobile, dans un état de demi-conscience, contemplant ce qui était devant moi, ainsi que j'aurais contemplé un tableau : le tableau, en s'animant, me tira de mon engourdissement, car le mouvement fut brusque et soudain. Avec une sorte d'élan farouche, Hil-dred se leva et me fit face. Elle vit, en se retournant, que je la regardais. Quant à moi, dans la position qu'elle avait prise, je distinguais à peine son visage, qui se trouvait dans l'ombre ; le feu étant derrière elle, aucune lumière ne l'éclairait plus, sauf un faible et pâle rayon qui se glissait entre les rideaux relevés. C'était sans doute ce rayon blafard qui lui donnait à mes yeux cette pâleur effrayante.

Elle demeura un instant immobile, saisie peut-être à la vue de mes yeux grands ouverts ; mais presque aussitôt elle fut près de mon lit.

— Je ne savais pas que vous étiez éveillée, me dit-elle brusquement.

— Je viens de m'éveiller.

— Qu'est-ce qui vous a rendue malade ?

J'hésitai devant cette question impérieuse, et le sang me monta au cœur, me causant la sensation d'une brûlure cuisante, au réveil de ces souvenirs un moment endormis.

— Je suis rentrée très fatiguée ; j'avais mal à la tête.

Il y eut un silence.

— Est-il tard ? repris-je la première.

— L'heure a sonné il y a quelque temps ; je n'ai pas compté les coups ; onze heures, peut-être.

Qu'avait-elle ce soir ? Elle était tout près de moi, et je la voyais distinctement ; sa figure était

effrayante, amaigrie, hagarde, pâle, le regard fixe comme celui d'une statue; et, dans sa désolation et son égarement, elle restait debout auprès de mon lit, pareille à une statue.

Je me penchai et je saisis sa main.

— Hildred!

Pourquoi tressaillit-elle ainsi quand je la touchai? Elle retira cette main, comme si le contact de la mienne l'avait blessée.

— Restez tranquille, Espérance!

Rester tranquille, quand je la voyais ainsi! Tremblante, je me soulevai et je voulus l'attirer à moi.

— Quelque chose est arrivé; dites-moi ce que c'est, Hildred; je vous en prie!

Elle me repoussa encore, mais moins vivement; un changement se faisait en elle. Son visage de marbre commençait à perdre son inflexibilité; elle lutta, je crois, deux ou trois minutes, avec l'émotion qui la gagnait; celle-ci fut la plus forte. Avec un cri étouffé et douloureux, elle tomba à genoux.

— Je n'ai rien à dire... Laissez-moi... Je suis malheureuse... voilà tout! Oh! ma petite Espérance!

Elle répéta mon nom en sanglotant, et fondit en larmes. Le front appuyé contre mon lit, elle l'ébranlait de ses sanglots. Un de ses violents paroxysmes de désespoir s'était emparé d'elle; ces crises-là, une fois qu'elles avaient le dessus, n'écoutaient ni consolations ni supplications. Les sanglots lui déchiraient la poitrine. Durant ces dernières semaines, je l'avais vue plus d'une fois bouleversée par des accès semblables; mais jamais, depuis qu'elle avait franchi notre seuil, elle n'en avait eu de pareil à celui-ci. Les autres ressemblaient à des orages d'été; ils passaient sur elle, et derrière eux le ciel devenait plus clair; c'était la meilleure partie d'elle-même qu'ils remuaient; une fois qu'ils s'étaient apaisés, ils la laissaient purifiée, et peut-être plus heureuse. Mais cette tempête ne laissa pas d'apaisement après elle; la détente qui vint ensuite avait moins l'aspect du calme que celui d'un morne désespoir. Quand ses larmes eurent cessé, rejetant toute sympathie, refusant même de me permettre une caresse, elle demeura à genoux, la tête cachée au pied de mon lit, poussant des plaintes qui déchiraient l'âme.

— Laissez-moi ! s'écria-t-elle une fois. Il y a un démon qui lutte en moi !

J'étais penchée sur elle, essayant vainement de la relever ; elle souleva la tête un instant et se débarrassa brusquement de mon étreinte. Ce regard, en croisant le mien, me glaça jusqu'au fond du cœur.

— Un démon a combattu en moi toute la nuit, et je ne puis le chasser ni le vaincre. Oh ! Espérance, s'il triomphe, souvenez-vous que j'ai bien lutté, Espérance ! (sa voix ne fut plus qu'un murmure étrange, sans intonations, et s'éteignant sur ses lèvres) ; s'il triomphe, dites à Guy que j'ai bien lutté !

Je ne la compris pas ; j'étais épuisée par mes vains efforts pour la calmer.

— Pourquoi dirais-je quelque chose à Guy ? répondis-je tristement ; Guy n'est plus rien pour vous désormais, et je ne sais pourquoi, à cause de lui, vous combattriez plus longtemps qui que ce soit, un démon ou un ange. Je voudrais de tout mon cœur, Hildred, que vous épousiez lord Carstairs ; vous partiriez avec lui... et Guy retrouverait la paix.

Elle releva la tête pour me regarder... avec une expression tellement effrayante que je frissonnai, terrifiée, sous ce regard de folie et d'angoisse. Il se prolongea sans qu'elle dit un mot ; elle n'ouvrit les lèvres qu'après un long silence ; et lorsque ces paroles les lui ouvrirent, sa pensée s'était égarée bien loin.

— Espérance, vous rappelez-vous qu'il y a longtemps, je vous ai dit qu'un jour, peut-être, je viendrais pleurer à vos pieds ? Voyez ! cela s'est réalisé ! Et vous aussi, petite Espérance, vous avez réalisé ma première idée quand je vous ai connue ! Je me demande si, parmi les esprits déçus, il y en a qui désirent ardemment venir pleurer aux pieds des anges.

— Oh ! Hildred, taisez-vous !

Elle ensevelit de nouveau sa figure dans ses mains, et ses larmes recommencèrent à couler.

— Je ne vous ai fait aucun mal ! sanglotait-elle. Quelque chose qu'il advienne de moi, ce sera un souvenir, du moins, qui n'aura aucune amertume. Je vous ai beaucoup aimée... Je ne vous ai jamais fait de mal... ma pauvre enfant... ma chère petite Espérance !

Je me penchai encore, et, malgré elle, car, au

milieu de ses larmes, elle cherchait à se dérober, je la serrai fortement dans mes bras.

— Non, vous ne m'avez fait aucun mal, murmurai-je en pleurant aussi; vous ne m'avez fait que du bien; je ne vous oublierai jamais; je vous aimerai tant que je vivrai!

Elle avait lutté pour se dégager, mais quand elle vit ses efforts inutiles, elle demeura passive et se mit à trembler. Je l'embrassai à maintes reprises, m'efforçant de sécher ses larmes sous mes baisers: elle coulaient trop vite. Elle pleurait comme un enfant, et comme un enfant aussi, attendrie et gagnée, elle finit par se jeter à mon cou. Pendant quelques minutes, elle m'étreignit avec une force singulière; jamais elle ne m'avait embrassée ainsi... elle s'attachait à moi comme un être qui se noie s'attache à la moindre branche.

Hildred resta longtemps agenouillée, elle refusa obstinément de répondre à toutes les questions que je lui fis. Très avant dans la nuit, j'obtins, à force de supplications, qu'elle s'étendit près de moi, et même alors je sais qu'elle dormit à peine un instant. Le sommeil me fuyait, moi aussi. Que Dieu me pardonne si, durant cette nuit de veille, mes pensées s'égarèrent souvent loin d'elle! Ce chagrin, si violent qu'il fût, me paraissait un brusque accès de remords, qui serait évanoui avant le lendemain matin. Son ardente nature était sujette à ces crises; j'avais depuis longtemps cessé de mesurer ses émotions aux nôtres. Sans doute quelque chose, en ébranlant son tempérament excitable, avait soulevé cette tempête de désespoir; un souffle de vent avait agité les vagues; dans quelques heures, la tempête s'apaiserait comme elle était venue.

Voilà ce que je pensais... Hélas! nous ne savons pas comprendre les avertissements qui nous sont donnés; nous ne voyons pas les signes qui nous préviennent de l'approche du malheur. L'ombre s'allonge sur nous, et nous n'en tirons aucune conséquence; la voix parle, et nous ne comprenons ses paroles qu'une fois l'heure décisive à jamais passée.

Quand je regarde en arrière, cette nuit m'apparaît à travers un brouillard de larmes et d'obscurité, avec ses dernières luttes, avec tout ce qu'elle renfermait de vagues terreurs et le mystère de ses paroles inexplicables; maintenant, Hildred! je sais et je comprends tout.

## XVII

Je me rappelle que la matinée du lendemain fut particulièrement belle. Notre salle à manger avait des fenêtres à l'est, et, lorsque nous descendîmes, le soleil les illuminait. Pendant l'été, on avait fait courir autour des carreaux de l'une d'entre elles une tige de clématite, et je vois encore les ombres fines du léger feuillage danser sur le mur dans les mobiles rayons.

La table était débarrassée, et Hildred, toute seule, se blottissait dans la cheminée: Elle m'avait à peine parlé depuis que nous étions levées. Il y avait en elle quelque chose d'étrange, comme une expression de peur muette et terrible; elle frissonnait et se penchait vers le feu, silencieuse, repliée sur elle-même.

Je circulais dans la maison, n'osant pas rester inactive en face de mes pensées, et j'avais demandé à ma tante une tâche qui m'obligeât du moins à être sans cesse en mouvement. Chaque fois que mes occupations me ramenaient dans la salle à manger, je la retrouvais à la même place, silencieuse, penchée vers le feu.

Une fois, j'entrai avec une poignée de fleurs d'automne, que j'avais été cueillir au soleil: quelques pâles roses tardives qui jusqu'alors avaient persisté à s'épanouir à l'abri d'un mur exposé au midi. En entrant, je laissai la porte ouverte derrière moi, et pendant que j'arrangeais mes fleurs près de la table, le pas de Guy résonna dans l'appartement. Il alla sans mot dire à l'une des fenêtres, regarda quelques instants au dehors, puis, se retournant, marcha lentement vers Hildred.

Elle était assise dans une grande chaise de forme ancienne. Quand il s'approcha d'elle, elle le regarda, mais sans la moindre douceur; ses yeux prirent une expression farouche, semblable au regard menaçant d'un animal sauvage qui s'apprête à se défendre. Guy était fort pâle; il dit d'un ton ferme :

— Voici l'heure que vous avez désignée.

Elle se leva à ces mots, et je demande à Dieu de ne jamais revoir sur un autre visage une pa-

reille angoisse : la frayeur, le désespoir de la créature aux abois.

— Que me voulez-vous ? dit-elle.

Guy serrait le dossier de la chaise d'une étreinte convulsive qui faisait saillir, comme des cordes, les veines de sa main. Un silence se fit ; je crois qu'il lui fallut quelque temps pour trouver la force de continuer.

— Je veux mettre fin à cette longue comédie, dit-il enfin de sa voix basse et contenue. Ou vous me rendrez ma liberté aujourd'hui, ou je la reprendrai. J'ai supporté tout ce qu'il est possible à un homme de supporter ; ma force est à bout.

— Reprenez-la donc, alors ! s'écria-t-elle. Maintenant, nous sommes libres !

Il l'avait demandé ; pourtant, lorsqu'elle lui eut rendu cette liberté qu'il réclamait, quel cri, grand Dieu ! quel cri d'amère et irrésistible angoisse lui échappa ! Je n'étais pas restée pour l'entendre ; il parvint jusqu'à moi à travers la porte que je refermais ; il me semblait vibrer encore quand je me trouvai seule dans le hall désert.

J'étais maintenant incapable de la moindre occupation. En proie à un inexprimable chagrin, je montai lentement l'escalier, et commençai à arpenter le long corridor. Je ne sais combien de temps dura cette promenade agitée ; il ne devait pas s'être écoulé bien des minutes depuis que j'avais refermé cette porte, quand j'entendis un nouveau bruit, comme si on l'ouvrait violemment ; et quelqu'un gravit en courant l'escalier. J'étais en haut des marches ; je me trouvai face à face avec Hildred, pâle, tremblante, l'air égaré.

Elle s'arrêta en me voyant.

— Mettez votre chapeau et venez avec moi ; je suffoque dans cette maison !

Sans attendre ma réponse, elle se précipita dans sa propre chambre.

Nous sortîmes ensemble ; elle ne m'avait pas dit un mot de plus ; elle ne parla que lorsque nous eûmes descendu l'avenue et atteint la grille.

— Pas vers le village ; vers la route de l'Est ! me dit-elle alors.

C'était une route montueuse et nue qui gravissait la colline exposée du côté du midi, sans défense, au vent de mer ; nous y allions rarement, car, même en été, ce vent y soufflait en général avec beaucoup de force. Mais ce chemin glacé et désolé semblait aujourd'hui plaire à Hildred ;

quand la bise aigre nous assaillit, elle releva son voile et exposa son visage aux morsures du vent. Nous n'échangions pas une syllabe pendant que je marchais à côté d'elle, triste et abattue. Je ne pouvais lui parler, je n'osais la questionner; à chaque regard que je lui jetais, l'expression de son visage me coupait la parole.

Nous marchions rapidement; ayant en outre le vent en face, nous étions obligées de lutter avec lui pour avancer; il y avait de quoi épuiser des forces plus grandes que les miennes. Hildred était dans un de ces états où l'on ne sent pas la fatigue; mais, au bout d'un demi-mille, je ne pus aller plus loin et je m'arrêtai court.

— Hildred, reposons-nous: je ne puis continuer.

— Vous êtes fatiguée, Espérance?

Elle me regarda, non sans douceur.

— Je suis bien égoïste, dit-elle vivement; nous allons retourner.

— Laissez-moi m'asseoir; je serai mieux dans un instant.

Il y avait quelques pierres au bord du chemin; je m'assis sur l'une d'elles; et Hildred resta debout à côté de moi, la tête tournée vers la mer, qui s'étendait devant nous, vaste nappe bleue, frangée d'écume étincelante. J'entendais le son amorti des vagues qui se brisaient au-dessous de nous sur la côte. Ce ne fut pas ce bruit qui soudain éveilla mon attention; le vent nous en apportait un autre: le galop d'un cheval résonnant sur le sol durci. Je me levai. Un cavalier apparaissait au sommet de la colline.

— C'est lord Carstairs.

C'était Hildred qui avait parlé. Tourné dans cette direction, son visage était pâle, impassible comme s'il eût été de pierre. Lord Carstairs s'avança à la hâte, mais elle ne bougea pas, jusqu'à ce qu'il l'eût saluée gaiement en sautant de cheval.

— J'espérais bien vous trouver quelque part; j'avais deviné que cette belle journée vous tenterait! Mais vous avez choisi une promenade un peu fraîche. Avez-vous réellement suivi cette route tout le temps, en affrontant la bise?

Il parlait sans gêne et sans effort, de son ton insouciant; et ces paroles légères sonnaient étrangement dans notre morne silence. Hildred le pensa peut-être. Elle fixa sur lord Carstairs un

regard ferme et froid, sans que la moindre rougeur vînt à ses joues.

— Espérance est fatiguée; nous rentrons, dit-elle lentement.

— Je crois que vous ferez mieux.

Il prit la bride de son cheval pour le conduire, et nous rebroussâmes chemin, côte à côte, comme nous étions venues. Mais nous marchions plus lentement, et notre promenade n'était plus silencieuse. Il fallait qu'il eût une singulière puissance de sang-froid pour pouvoir, durant l'heure interminable qui suivit, causer de toutes sortes de choses, aussi facilement que s'il avait été complètement aveugle sur l'état d'esprit d'Hildred. Elle ne lui adressait pas une question, elle lui répondait à peine; cependant sa causerie brillante et indifférente ne cessa que lorsque notre marche lente nous eut amenés aux grilles de l'avenue. Là, il nous quitta.

En prenant congé de nous, il lui tendit la main, et celle d'Hildred y resta quelques moments en-close. Je remarquai soudain que ses joues, dont la blancheur de marbre n'avait pas changé jusque-là, passaient au rouge cramoisi. Elle le regarda un instant, sa terreur muette affrontant ces yeux inflexibles et calmes; puis, sans un mot, elle s'élança dans l'avenue et referma la grille. Jusqu'à notre arrivée à la maison, que nous regagnâmes d'un pas précipité, je vis que sa main pendait à son côté, étroitement fermée.

Nous entrâmes; il n'y avait personne dans le hall; mais la valise de Guy était par terre, toute prête pour un départ. Les yeux d'Hildred rencontrèrent cet objet; elle s'arrêta en le voyant, puis d'un mouvement vif, ouvrit la porte du salon, et regarda autour d'elle, debout dans un flamboiement de soleil. Elle ne vit personne. Elle se retournait lentement vers la porte, quand cette fois elle aperçut quelqu'un. Ma tante était sur le seuil.

Hildred ne bougea pas; se redressant avec son air de reine, elle laissa Mrs. Graham s'avancer, et attendit qu'elle fût tout près. Même alors, elle ne fit pas un mouvement; ce fut la voix pleine d'amertume de ma tante qui s'éleva, lorsqu'elles se trouvèrent en face l'une de l'autre.

— Vous avez chassé mon fils de sa demeure. Il reste maintenant à l'une de nous de partir, Hildred Kane; sera-ce vous ou moi?

Une lueur singulière passa sur le visage d'Hil-

dred : je la vois encore, n'ayant plus ni abattement, ni terreur, ni pâleur, mais royalement belle dans cette lumière qui l'enveloppait, avec ses cheveux d'or éblouissants, ses yeux pleins de flammes et ses joues empourprées : c'était une merveilleuse apparition. En elle avait surgi quelque chose, un esprit qui ne venait certes pas du ciel, si farouche, si sauvage, si audacieux, que Mrs. Graham, bien énergique pourtant, recula à cette vue.

— Rappelez-vous ses paroles, Espérance Graham, et dites à Guy de l'en remercier quand il reviendra. (Elle s'interrompit par un rire ironique.) Pour le reste, ce compte sera réglé demain. Laissez-moi passer, Espérance!

Elle se dirigeait vers la porte; dans mon angoisse, je m'efforçai de la retenir, mais elle écarta mes bras étendus, et triompha de ma résistance. En passant, elle laissa tomber un regard sur moi : alors, au travers du voile de larmes qui m'aveuglait, je la vis gravir l'escalier et disparaître. Tout ce que j'entendis fut le bruit de sa porte violemment refermée, et du verrou tiré. Alors plus rien! A partir de cette heure et pendant la journée entière, il n'y eut pas le moindre son dans la maison. Un silence de mort s'étendait sur nous, si profond, si glacial, si solennel, que j'avais peur du faible écho de mes pas dans les chambres désertes, et que je me cachai dans un coin, ayant près de moi un ouvrage auquel je n'avais pas la force de toucher, et sur les genoux un livre que je ne pouvais lire. Cela dura des heures et des heures! Le vent même s'était apaisé, et pas un souffle ne s'élevait pour agiter les branches dénudées; le soleil se coucha, l'humide brouillard de novembre monta du sol avec lenteur et éteignit les dernières raies lumineuses qui s'attardaient à l'ouest, derrière les sapins. A l'abri du crépuscule, une fois la nuit venue, je me glissai à la porte d'Hildred. Là aussi, tout était muet, on n'entendait dans la chambre le bruit d'aucun pas... nul son ne troublait cette tranquillité. Je frappai une fois... je l'appelai... et une voix qui semblait partir de terre me répondit.

— Si c'est vous, Espérance, allez-vous-en!

— Laissez-moi entrer... un moment... rien qu'un moment.

— Non!

Je retournai à ma chambre, et là je fondis en larmes. Pour elle aussi, dans sa révolte et son amertume, je n'étais qu'une enfant!

Il me sembla que cette interminable soirée n'arriverait pas à sa fin. Nous veillâmes tard, ma tante poursuivant ses occupations accoutumées et s'enfermant dans sa muette et impitoyable colère, comme si rien n'était arrivé. On eût dit qu'Hildred avait disparu et était déjà oubliée, qu'elle n'avait jamais vécu dans cette maison et n'y avait pas laissé la moindre trace. Pendant toute cette soirée, son nom ne sortit pas une fois de la bouche de Mrs. Graham.

Enfin, ce fut terminé! Le silence était toujours le même dans sa chambre, quand j'allai de nouveau, et pour la dernière fois, écouter à la porte. Il n'y avait pas de lumière non plus; tout était tranquille et sombre. Je restais devant cette porte close: son nom était sur mes lèvres; poussée par une inexprimable tendresse, j'éprouvais le besoin de l'appeler, de la voir, d'entendre sa voix. J'écoutai même, retenant ma respiration pour tâcher d'entendre la sienne; mais rien!

Longtemps je demeurai éveillée, m'efforçant, dans une fièvre d'agitation, de saisir un son ou un mouvement dans ce total silence. Quand enfin je m'endormis, mon sommeil fut bien léger; il ne devait pas avoir été de longue durée, lorsqu'un faible bruit, — le craquement d'une porte, à ce qu'il me sembla, — vint le troubler. Je m'éveillai en sursaut; je me dressai sur mon lit et j'écoutai. Ce n'était rien; j'étais nerveuse; j'avais rêvé. Tout était tranquille, la porte fermée; il n'y avait rien dans ma chambre, que les pâles rayons de lune éclairaient.

Encore ce bruit!

Cette fois, je sautai du lit. Ce n'était pas un rêve. Au-dessous de moi, une main tournait la clef de la porte du jardin.

Ce ne fut pas une appréhension définie, mais une crainte vague, soudaine et folle, qui, me traversant le cerveau comme un éclair, me fit courir à ma porte, l'ouvrir et me précipiter vers la chambre d'Hildred. Je ne m'arrêtai pour respirer que lorsque j'eus la main sur le bouton de la porte. Celle-ci n'était plus barricadée; je la poussai vivement. La chambre était vide! J'essayai de crier, d'appeler; je ne le pus pas; je demeurai

muette et terrifiée sur le seuil désert; toute la vérité m'apparaissait d'un seul coup.

L'air frais du dehors qui montait par l'escalier, en rafraîchissant mon front, m'empêcha, je crois, de m'évanouir. Que faire?

Elle ne pouvait avoir déjà atteint la grille de l'avenue. Une faible lueur d'espoir me ranima; je n'éveillai personne : — qui donc l'aimait dans cette maison, excepté moi? — mais je jetai un manteau sur mes épaules et, avec l'énergie passionnée du désespoir, je la suivis dans la nuit.

L'avenue avait plusieurs tournants; je ne pouvais l'embrasser d'un coup d'œil; le clair de lune, dans ma course rapide, se jouait de moi, et me montrait, avec ses capricieux rayons, des ombres mouvantes qui semblaient se glisser entre les arbres dépouillés. Sans cesse, je croyais la voir, et mes appels suppliants déchiraient l'air. Mais en vain, toujours en vain! J'avais atteint la grille, sans découvrir le moindre signe de sa présence; je la franchis, j'avançai sur la route, me tordant les mains. Alors, tout d'un coup, bien loin devant moi... Ah! mon Dieu! elle était là!

Jamais je ne l'avais appelée comme je le fis alors. Je ne sais si elle m'entendit, ma pauvre Hildred! peut-être que non, car elle ne s'arrêta pas, elle ne détourna pas la tête, et, à l'instant même où mes yeux s'efforçaient de ne pas la perdre de vue, une ombre projetée à l'angle de la route me la cacha complètement. La lune était sous un nuage; mais je devinai une voiture arrêtée, — je le devinai! — et, quoique tout mon espoir se fût évanoui, je continuai à courir et à faire retentir son nom dans la nuit. Elle dut m'entendre, et pourtant, au milieu de mes cris, me parvint le bruit des roues de la voiture qui s'éloignait.

Je demurai seule sur la route, écoutant ce bruit mourir au loin. La douleur que je souffris alors n'était pas une souffrance ordinaire, mais un complet déchirement. Je ne sais combien de temps je restai dans cette muette stupeur; je ne sais combien de minutes s'écoulèrent jusqu'à celle où un dernier espoir perça la navrante obscurité qui enveloppait mon âme : espoir bien faible, bien lointain, mais qui me tira de ma misérable stupeur. Un instinct (ce ne fut pas une pensée, je ne pouvais penser!) s'éveilla en moi : courir à Frankland, — et j'allai vers lui.

J'allai par le sentier habituel, à travers les

champs, calmes et clairs sous ces purs rayons de lune; je portai mon désespoir au sein de cette paisible nuit. Je ne modérai pas un instant ma course, jusqu'à ce que je fusse arrivée, haletante, à la maison de Frankland.

Tout y semblait dormir, mais par les fentes des volets de son cabinet, je vis passer de la lumière. Il n'était pas encore couché; il avait l'habitude de veiller tard. Ma main saisit la sonnette et envoya des tintements prolongés par toute la maison. Dans mon impatience, je l'appelai à voix haute: « Frankland! Frankland! » — il m'entendit, je crois, à travers toutes les portes fermées; car il répondit bien vite à cet appel. Les verrous furent tirés d'une main hâtive, la clef tournée, la porte ouverte, et je m'élançai dans le vestibule.

Il était là devant moi, la figure tellement pâle, que lorsque ensuite j'évoquai ce souvenir, je me représentai à quel point mon aspect devait être plein de consternation, pour qu'elle se fût ainsi communiquée à lui! Je ne sais s'il parla; je me rappelle seulement le cri que je poussai.

— Hildred est partie! Oh! Frankland, suivez-la, pour l'amour de Dieu, suivez-la!

Je crois que j'étais sur le point de m'évanouir; la longue tension cessant, l'esprit et le corps défaillaient ensemble. Il me devint impossible de rester debout; je chancelai; avec une exclamation étouffée, il m'enleva dans ses bras comme un enfant, et me porta sur son propre fauteuil, près du feu de son cabinet. Alors il se pencha vers moi.

— Espérance, pouvez-vous parler? pouvez-vous me dire ce que vous savez?

— Oui.

Je luttai avec ma faiblesse et lui racontai tout. Quelques mots suffirent, car il n'était pas homme à hésiter ni à perdre du temps. Lorsqu'il s'éloigna, je retombai dans le fauteuil, et je sentis mes yeux se fermer. Mon message était accompli, ma tâche achevée. Je ne me rappelle plus rien. Quand je m'éveillai, quelqu'un était près de moi. Mes coups de sonnette avaient alarmé tous les habitants de la maison, et la vieille femme de charge de Frankland, une excellente personne, était à genoux à côté de mon fauteuil. Je me serrai plus étroitement contre elle, à mesure que la mémoire me revenait; c'était quelque chose de n'être pas seule! — et je pleurai abondamment, les bras autour de son cou.

Toutes les pensées qui, durant ma course éperdue et mon angoisse sans trêve, n'avaient pas trouvé le temps de se dégager de ce lourd poids de misère qui les comprimait, commencèrent à se formuler une à une : le désespoir de Guy, le remords de sa mère, la place vide qui allait demeurer dans nos cœurs et dans notre existence, m'apparurent séparément. Oh ! Hildred ! notre belle vision adorée, notre joie de l'été, notre lumière et notre soleil !

Une heure, deux heures... Frankland ne revenait pas. L'avait-il rejointe ? La ramènerait-il ? Espoir inexprimable, bonheur trop grand pour y croire ! Mes oreilles avides cherchaient à percevoir le bruit de la voiture et croyaient l'entendre dans chaque frôlement de feuilles sèches, chaque branche qui frappait les vitres. Mais ils n'arrivaient pas.

Epuisée, je finis par m'étendre sur le divan, et par permettre à la vieille domestique de m'envelopper dans un manteau. Elle m'avait parlé de retourner au château ; mais cela m'était impossible, je n'en avais pas la force ; mes membres refusaient de me porter davantage cette nuit-là. Elle me coucha donc sur le divan, et me dit de fermer les yeux ; je lui obéis. Tandis qu'elle me croyait endormie, je voyais passer des images devant mes paupières closes. Comme la nuit était longue ! L'une après l'autre, les heures sonnaient à l'horloge : si longues qu'elles fussent, elles s'écoulaient cependant ; la nuit s'acheva, le jour parut, et Frankland ne revenait pas !

A travers les fentes des volets, la lumière du jour pénétra dans la pièce obscure, éclairée seulement par le feu. Alors je me tournai vers le mur ; mes yeux fermés ne s'ouvrirent plus ; pendant longtemps je versai des larmes muettes et amères, et, en pleurant, je m'endormis.

Quand je m'éveillai, il me sembla que mon sommeil avait été long et pesant ; mais la même clarté faible se glissait à travers les volets, il n'y avait pas de changement dans la chambre, sauf un seul. La flamme rouge du foyer éclairait vivement une personne courbée vers moi. C'était Frankland ! Il était revenu !

Je prononçai son nom et me relevai vivement. Il saisit mes mains qu'il retint dans les siennes.

— Dites-moi, Frankland ?

Comme il avait l'air fatigué ! Quelles ombres

noires s'étaient amassées sous ses yeux tristes ! Je le regardai et mon dernier espoir mourut en moi.

— J'ai peu de chose à vous dire, fit-il à voix basse ; je ne l'ai pas vue.

— Comment ?

— J'ai réussi à retrouver sa trace : elle a pris, à Moreton, et seule, le train de Southampton.

— Et vous ne l'avez pas suivie ? dis-je en joignant les mains avec désespoir.

— Je l'ai suivie, répondit-il tristement, mais j'avais forcément du retard sur elle. Quand je suis arrivé à Southampton, le navire où elle s'était embarquée avait déjà quitté le port. Après tout, elle est libre de s'éloigner de nous.

Un cri étouffé, plein d'amertume, m'échappa : ce fut tout. Un grand silence descendit sur nous. J'ensevelis ma tête dans les coussins... trop malheureuse pour pouvoir pleurer.

Était-ce encore la nuit ou l'aube ? il ne faisait pas jour dans l'appartement ? Je le demandai enfin, après un temps assez long.

— La journée est finie, répondit Frankland, nous sommes au soir.

Le soir ! J'avais donc dormi tout un jour ?

— Il n'y a qu'une heure que je suis revenu, me dit-il. J'ai vu ma mère. (Sa voix perdit sa fermeté.) Il faut maintenant que j'aille trouver Guy.

— Oh ! Frankland !

— Et vous aussi, retournez près de ma mère dès que vous le pourrez, Elfie... Je ne puis dire quand je reviendrai ; elle a besoin d'avoir quelqu'un avec elle.

— Je vais y aller, je suis prête.

Et je me levai précipitamment.

— Pas d'ici quelques minutes. Vous n'avez rien mangé aujourd'hui. Il faut prendre maintenant un peu de nourriture ; faites-le, parce que je vous le demande, Elfie.

— Oui, Martha va me donner quelque chose. Et vous, Frankland ?

— Je pars tout de suite. (Il regarda à sa montre.) Le train quitte Exeter à six heures ; il en est cinq.

Il était tombé dans son fauteuil, et, à moitié courbé, il appuyait le front sur sa main, il semblait si las, si incapable de recommencer un nouveau voyage. Je m'approchai de lui.

— Oh ! restez ce soir ! Vous êtes trop fatigué !

— Je ne suis pas fatigué, Elfie. Mon cœur et ma tête souffrent, voilà tout. Je n'ai pas de temps à perdre; je devrais être parti.

Il secoua sa langueur et fut bientôt debout.

— Je ramènerai Guy, si je puis. Je reviendrai, du reste, aussitôt que cela me sera possible. Prenez soin de notre mère, Elfie, jusqu'à ce que nous revenions.

Je lui tendis mes deux mains, mais il m'attira dans ses bras. Sa voix tremblait, en priant Dieu de me bénir.

Quand je repris le chemin du château, la nuit de novembre était noire, et cette route que j'avais suivie dans ma course folle n'était pas, cette fois, éclairée du moindre rayon. La lune n'était pas encore levée; quelques nuages teintés d'or pâle apparaissaient tout au bord de l'horizon, annonçant sa venue; j'accueillis cette épaisse obscurité avec plaisir, car le clair de lune me rappellerait désormais des souvenirs terribles. Depuis ce jour jusqu'à celui où j'écris, je n'ai jamais pu voir la pleine lune monter dans le ciel sans penser en frissonnant à cette nuit du départ d'Hildred, où ses lueurs moqueuses se jouaient à travers les branches dépouillées.

Le château était endormi quand je l'avais quitté; il était éveillé à présent, et un deuil profond l'enveloppait; le calme qui y régnait était presque aussi complet qu'aux heures du sommeil. J'entrai dans le hall, la porte n'étant point fermée. La lampe y brûlait comme toujours, mais les appartements qui y donnaient étaient déserts et plongés dans l'obscurité, sauf un seul, la bibliothèque, où je vis de la lumière. Je tournai doucement la poignée de la porte, et j'entrai sans bruit. Ma tante était là, assise près du feu, dans un coin où ne pouvait lui parvenir la lumière de la lampe posée sur la table à thé.

Elle leva vers moi son visage, ce visage pâle et défait, qui cependant, au premier moment, chercha comme toujours à me dissimuler son émotion. Elle n'en était plus capable. Ses lèvres commencèrent à trembler; elle voulut parler et ne put y parvenir; il y eut une minute d'intervalle; alors cette réserve qui avait grandi entre nous pendant tant d'années fut balayée par le flot terrible de notre commun malheur.

— Espérance! Espérance!

Ses bras s'ouvrirent pour me recevoir, et nous pleurâmes ensemble.

La chambre d'Hildred avait été fermée; mais quand s'acheva cette longue et triste nuit, la première de cette longue suite de nuits et de jours qui devaient se succéder dans la même affliction muette et découragée, jusqu'à ce que la blessure fût devenue moins cuisante et que la séparation eût perdu de sa force par l'habitude... j'y entrai; je voulais m'y retrouver une dernière fois.

Personne n'avait modifié le désordre de ce triste départ; tout y était tel qu'elle l'avait laissé: une broche et un ruban sur la table, un tiroir ouvert, une chaise déplacée; on eût dit que sa main venait de les toucher. Personne n'avait même baissé les lourds rideaux pour fermer l'accès aux pâles rayons de lune qui tombaient à flots à cette place où elle était encore la veille.

Elle avait passé là, elle y avait vécu... et je ne devais plus jamais la revoir.

## XVIII

Nous glissions comme des ombres dans la maison silencieuse, évitant même les regards des domestiques. Nous étions toujours seules, et, nous sentant rapprochées l'une de l'autre, nous passions des heures ensemble dans les appartements déserts. Jusque-là je n'avais été qu'une enfant aux yeux de ma tante, mais un lien nouveau, différent de tous ceux qui avaient jamais existé entre nous, nous unissait à présent, elle et moi. Nos relations semblaient brusquement s'être transformées d'une façon singulière. Elle avait toujours porté ses fardeaux à elle seule, fière de sa propre vaillance, calme, digne, capable d'affections profondes; mais aussi, quand cela lui convenait, dure, froide, impitoyable. Elle avait été dure pour Hildred; elle avait vu ses luttes, et ne lui avait montré aucune pitié, au contraire elle l'avait chassée de sa maison. Maintenant Hildred était partie, Hildred avait obéi à cette injonction amère et violente, et en obéissant elle s'était cruellement vengée.

Il me semblait étrange de passer des heures avec la main de ma tante dans la mienne, et de la voir s'appuyer sur moi dans sa désolation. Cela

me semblait étrange, mais me rendait les souffrances de ces jours douloureux plus faciles à supporter. La confiance que votre courage inspire l'accroît, et sentir qu'on cherche notre appui développe en nous le pouvoir d'aider et de soutenir les autres. Je faisais le peu dont j'étais capable, et, dans la monotonie pénible de ces heures pesantes, c'était un faible rayon de consolation de penser que la maison serait plus triste encore si je n'y étais pas.

Nous attendîmes pendant cinq jours, jours de suspens et d'angoisse qui creusèrent leurs rides sur le front de ma tante : Guy ne revint pas. Frankland nous avait écrit une fois ; deux jours s'étaient écoulés depuis sa lettre, et nous n'avions pas reçu d'autres nouvelles.

Guy consentirait-il à revenir ? Nous parlions à voix basse de son retour, essayant d'adoucir par des paroles d'espoir les appréhensions de l'attente ; nous écoutions sans cesse, tressaillant à chaque bruit de roues ; nous passions des heures aux fenêtres, cherchant à l'apercevoir, à travers les branches sans feuilles, au tournant de l'avenue : il n'arrivait pas. L'idée qu'il viendrait peut-être la nuit, quand toute la maison dormirait, quand il n'y aurait personne pour le recevoir, me causait de longues insomnies ; je prenais le bruit du vent pour ses pas ou sa voix ; mais les jours et les nuits se passaient sans qu'il revînt. Le soir du sixième jour descendit enfin, et l'obscurité avait mis fin à nos regards fatigués, lorsque, sans avoir été annoncés ni entendus, sans avertir de leur présence, la porte de la pièce où nous étions s'ouvrit, et les deux frères parurent. Ma tante se leva avec un grand cri et courut à eux. Après quelques pas, Guy s'était arrêté. Elle s'approcha de lui, elle le regarda, et avec un sanglot, une exclamation : « Mon fils ! » elle se jeta à son cou ; mais il lui prit les deux mains et l'écarta lentement.

— Mère, je vous l'avais confiée !

— Guy, ne te détourne pas de moi ! Mon enfant, pardonne-moi ! Guy ! Guy !

Les mains jointes et élevées vers lui, elle le suppliait humblement. En la voyant ainsi, un spasme amer contracta ses traits.

— Vous m'avez brisé le cœur ! Qu'importe maintenant mon pardon ? Pourtant prenez-le, si vous le voulez, ajouta-t-il vivement. Il posa la

main sur ses mains jointes. Que Dieu vienne à notre secours, ma mère !

— Amen ! murmura-t-elle, et elle se laissa glisser dans ses bras, avec de longs sanglots et des flots de larmes.

Quand cette étreinte cessa, elle l'attira vers un siège et, sans lâcher sa main qu'elle serrait, elle s'assit près de lui.

— Tu es si fatigué, mon enfant, dit-elle avec douceur.

Elle releva ses cheveux en désordre pour lui dégager le front. Pendant quelques minutes, ils restèrent sans parler. La tête penchée, les yeux à demi fermés, Guy semblait songer ; enfin il se tourna vers sa mère :

— Mère, embrassez-moi !

Elle l'entoura de ses bras, elle l'embrassa à plusieurs reprises, et, comme un enfant lassé, il appuya la tête sur son épaule. Alors les regards de ma tante s'attachèrent sur lui, et elle ne fit plus un mouvement.

Des cheveux gris se mêlaient à présent à sa chevelure sombre ; je le remarquai le lendemain, dès que je le vis au grand jour. Il avait joué toute sa vie dans une partie suprême, et il avait perdu ! Il nous était revenu maintenant, non pour porter son fardeau avec patience et l'aide de Dieu, non pour s'efforcer d'oublier et de se reprendre à vivre, — mais littéralement brisé.

Brisé ! Toutes ses forces d'âme et de corps épuisées et prodiguées pour une femme... son énergie éteinte... sa vie flétrie. Il demeurait dans son cabinet, assis à son bureau, la tête appuyée sur sa main, pendant des heures, sans se livrer à aucune occupation ; il mangeait et dormait à peine ; du matin au soir nous entendions à peine sa voix. Toutes les douleurs de notre maison se taisaient devant cette douleur. Sa mère veillait sur lui comme un ange gardien. Elle retrouva toute sa force en voyant la faiblesse de son fils. Il avait été, il était encore pour elle l'univers entier ; tout son cœur, ses pensées, son existence se concentraient en lui.

Et cependant l'angoisse de Guy n'était pas son angoisse ; au travers de sa douleur commençaient à jaillir une joie et un espoir brûlants. Une seule pensée jalouse remplissait graduellement son esprit : je voyais cette pensée la ranimer et faire luire dans sa vie la lumière éteinte. Elle saurait

le regagner, pensait-elle; cette épreuve terrible le lui rendrait... à elle et à son immense amour.

Elle rêva ce rêve pendant quelques longues semaines, bien longues en réalité, car les jours dans leur monotonie pesaient sur nous d'un poids de fer. Alors vint un soir où, dans le crépuscule glacé et grisâtre, ce rêve s'évanouit.

Guy avait arpenté le salon jusqu'au moment où la clarté du jour cessa de nous arriver à travers le vitrail. Depuis longtemps, aucun de nous trois n'avait parlé. Ma tante était assise près du feu, sa chaise basse tournée de façon qu'elle ne pût perdre son fils de vue.

Elle ne bougea pas de cette position, jusqu'au moment où il vint la retrouver et, s'inclinant, l'enveloppa de ses bras... Il resta ainsi un instant à la regarder à la lueur du feu.

— Mère, dit-il alors, d'un ton bas et ferme, il faut que vous me laissiez partir.

Ses yeux lancèrent un éclair étrange; elle demanda, après avoir suspendu sa réponse :

— Où irais-tu, Guy ?

Il ne répliqua pas, leurs yeux seuls se répondirent, et ma tante se leva dans une grande agitation, s'attachant à lui comme pour le retenir.

— Guy !

— Mère, je ne puis vivre comme cela. Il faut que je sache ce qu'elle est devenue. Quelque jour, — Dieu sait si ce ne sera pas avant peu, — elle pourra avoir besoin d'un asile. N'importe où elle soit, il faut que je la retrouve.

— Guy, tu es fou !

— Non, je ne suis pas fou. Et, se rapprochant, il ajouta : Rappelez-vous que je l'ai aimée.

L'espoir et les rêves insensés de la mère s'élevaient. Dans la douleur de cette désillusion, elle eut des paroles de colère.

— Et quand tu l'aurais aimée toute ta vie... Penses-tu. l'épouser, à présent !

— Mère ! fit Guy avec sévérité.

Elle se détourna et retomba sur son siège, en sevelissant son visage dans ses mains. Guy s'agenouilla près d'elle.

— J'ai été égoïste toute ma vie, dit-il à voix basse, et je vous ai demandé à mille reprises des choses qu'un amour tel que le vôtre pouvait seul m'accorder; cependant je ne vous ai jamais demandé un sacrifice que vous ne me l'avez fait. Mère, faites-m'en un de plus ! ce sera le dernier,

car c'est le plus grand que je vous demanderai jamais. Dites-moi d'aller vers elle.

Ma tante releva la tête, et lui laissa voir sa pâleur désespérée.

— Le jour où elle est entrée dans notre demeure, elle y a apporté une malédiction, s'écria-t-elle douloureusement. Elle est partie... mon fils, laisse-la à son sort!

— Si elle était restée ici, elle serait ma femme, dit Guy avec tristesse, et elle est encore pour moi ce que nulle femme n'a été et ne sera jamais. Mère, vous ne pouvez me retenir. Laissez-moi la retrouver... la ramener sous ce toit... et alors, ma mère! ma mère! vous ferez de moi ce que vous voudrez!

De nouveau il jeta ses bras autour d'elle, et appuya sa tête sur les genoux maternels. Cette fois, ce fut un silence plus long encore; les larmes muettes et désolées de la mère tombaient goutte à goutte sur les cheveux de son fils. C'était fini, bien fini de ce rêve qui l'avait remuée et lui avait rendu la vie. Il tenait davantage au moindre souvenir de cette femme, qui l'avait abandonné, qu'à cette tendresse ardente et exclusive qui, depuis qu'il était en ce monde, n'avait appartenu qu'à lui seul.

Enfin, Guy se redressa.

— Je reviendrai... et, avec la protection de Dieu, l'avenir nous réserve peut-être une vie meilleure et plus heureuse.

Il eut un dernier regard pour sa mère silencieuse.

— Ai-je vaincu? dit-il.

Elle l'enveloppa d'une dernière étreinte. Oui, il avait vaincu! Il avait tué l'espérance qu'elle avait précieusement nourrie, et éteint cette lumière dont elle voulait faire le phare de sa vieillesse.

Cette nuit-là, tous deux veillèrent longtemps, car c'était la dernière qu'il passait près d'elle. Le lendemain, dès le matin, il partit.

L'heure qui précéda son départ fut consacrée à sa mère, et personne ne fut témoin de leurs adieux. Quand il sortit de la chambre où ils s'étaient enfermés, elle ne le suivit pas, et dans le hall désert il ne trouva personne pour invoquer la bénédiction de Dieu sur son voyage, personne que moi!

Il m'embrassa; j'étais en larmes.

— Je vous confie ma mère; prenez-en bien soin, Espérance.

Et ce fut tout. On eût dit qu'il partait pour une absence ordinaire.

De la porte, je le suivis du regard à travers mes pleurs, jusqu'à ce que la voiture s'ébranlât et l'emportât loin de nous.

## XIX

Les vents de décembre vinrent balayer le ciel, la neige de décembre nous bloqua dans la maison. L'hiver fut dur et précoce : ces premiers signes annonçaient une saison pénible et prolongée, qui dura jusqu'à ce que la vie se fût glacée dans le sein de bien des êtres demi-nus et mourants de faim, jusqu'à ce que la terre gelée et aride eût pris l'aspect désolé de la mort. Je n'avais pas su avant cette année-là à quel point étaient sauvages les vents qui tordaient la tête des arbres, hurlant avec des voix fantastiques, gémissant et sanglotant comme des fantômes emprisonnés dans une étrange torture qui ne cessait ni jour ni nuit. Souvent, durant mes insomnies, j'écoutais leurs lugubres plaintes, frémissante et glacée, tirant mes rideaux pour apercevoir des branches secouées par l'ouragan, un nuage noir chassé violemment à travers le ciel. Ce fut un long hiver, un hiver désolé ! Mais il l'aurait été pour nous, même si le soleil avait brillé comme au milieu de l'été, et si la terre avait produit des roses là où la neige était le plus épaisse.

Je sentis qu'il était heureux pour moi, pendant les mois qui suivirent le départ de Guy, d'avoir d'autres occupations que de revenir sans cesse à des méditations découragées sur le passé et sur l'avenir. Je remerciai Dieu de ne pas être abandonnée à l'oisiveté; je le remerciai aussi de ne pas avoir à m'imposer de moi-même une tâche, que j'aurais pu négliger si l'énergie m'avait manqué, ou à laquelle la faiblesse ou la fatigue m'aurait fait renoncer. Guy me l'avait léguée; j'avais accepté la mission contenue dans ses paroles d'adieu, et j'essayai de la remplir plus complètement peut-être que lui-même ne l'avait pensé.

Jusqu'alors, quoique j'eusse vécu à ses côtés

toute ma vie, je n'avais rien été pour ma tante ; désormais je devins son unique compagne, mes journées se passaient près d'elle, elle réclamait mes services à toute heure. Elle recommençait ce qu'elle avait fait pendant les quelques jours qui avaient précédé le retour de Guy : elle me prenait pour soutien, et elle trouvait une consolation et un secours dans le peu que je pouvais faire pour elle.

C'était sur Guy, depuis son premier souffle, qu'elle avait bâti tout l'édifice de son bonheur ; c'était pour lui qu'elle était forte. Nul châtement de son égoïsme maternel ne pouvait l'écraser comme celui-là, puisqu'il tombait en partie sur son fils, mais qu'en outre, ce qui en était l'amertume la plus grande, il la frappait par la main de son fils. Elle avait été heureuse, mais c'était lui sa joie ; elle avait été fière, mais c'était de sa forte et belle jeunesse qu'elle faisait son orgueil ; elle avait été indépendante, méprisant toute faiblesse et tout mécontentement, mais Guy était une portion d'elle-même, et sa confiance en elle prenait racine dans sa confiance en lui ; son mépris de la faiblesse venait de sa vaillance ; son mépris du mécontentement naissait de la joie pleine et complète que lui donnait ce « fils aîné ». Et maintenant que s'était flétrie cette vie dont elle avait vécu, que ce qui restait de cette existence brisée s'écoulait loin d'elle... elle perdait tout en perdant son unique idole.

La maison était triste. Parfois l'isolement et le chagrin dans lesquels nous vivions pesaient lourdement sur moi. J'avais en outre mes peines personnelles qui me tenaient éveillée la plus grande partie des nuits, avec un désir lassé de pouvoir fermer les yeux et oublier, et qui, chaque matin, me remplissaient de découragement en face du long jour monotone, sans incident et sans consolation.

Je ne crois pas qu'il y ait eu de ma part le moindre mérite à ne jamais me révolter contre mon épreuve ; c'était le résultat naturel du caractère que Dieu m'avait donné. Depuis que cette épreuve m'avait frappée, elle m'avait semblé une chose qu'il fallait supporter patiemment avec l'aide de Dieu, sans appeler le ciel ou la terre à témoin de ma souffrance. Je m'étais crue un moment en possession d'un grand trésor, et cette richesse avait été donnée à une autre qu'à moi :

c'était tout. On ne m'avait fait aucun tort ; personne ne m'avait infligé volontairement la plus légère peine. Cependant j'avais des moments... des heures d'insomnie, pendant les longues nuits, où la force qui soutenait ma patience venait à me manquer, où j'étais saisie de regrets cuisants, et où des cris de souffrance sortaient de mon cœur, comme l'écho du vent qui sanglotait.

Je n'avais pas été séparée de Frankland pendant ces mois d'épreuve : je le voyais souvent. Depuis que sa mère était seule, il lui faisait des visites quotidiennes ; il était pour moi bon et attentif, comme toujours. Il s'apercevait que j'étais pâle, et, lorsqu'il voyait ma démarche plus lente et plus lassée, c'était lui qui m'ôtait le livre ou l'ouvrage des mains, et m'envoyait respirer le grand air avec l'autorité du temps jadis. Cependant, dans tout ce qui nous avait rapprochés l'un de l'autre autrefois, nous étions absolument séparés. J'étais silencieuse en sa présence, et il cherchait rarement à me faire rompre ce silence ; je l'évitais, il ne s'y opposait pas. Nous n'étions jamais seuls ; auparavant j'étais toujours la première à le recevoir, la dernière à lui dire adieu, et à le retenir jusqu'aux limites extrêmes du temps qu'il avait de libre ; maintenant je n'étais plus pour rien dans son arrivée ni dans son départ. Tout était changé entre nous, et il acceptait tacitement et avec calme ce changement, sans la moindre apparence de regret ni d'émotion.

Cette froideur était pour moi tout ce qu'il y avait de plus pénible. Elle m'était si dure que je ne sais comment je l'aurais supportée, si parfois, au milieu même de la peine qu'elle me causait, dans mon isolement dont il ne semblait pas s'apercevoir, une parole n'était venue me chercher, un regard éclairer mes ténèbres, me rendant pour un instant délicieux la sensation de sa tendresse. Quand il était parti, je comptais ces moments précieux comme un avare compte les pièces de son trésor. Cette tendresse qu'il m'avait toujours donnée m'appartenait ; c'était ma propriété, mon droit ; il lui était interdit de me l'enlever. Je n'osais pas la réclamer, mais je sanglotais à genoux qu'il devait me la garder jusqu'à ce que je pusse la lui redemander ; c'était le seul bien que j'eusse sur cette terre.

A juste titre, parfois, quand je le rencontrais, il me disait que mes joues étaient pâles. Elles

avaient maigri et pâli durant ces mois de désolation. Un jour, il se pencha vers moi, pendant que j'étais à travailler, et me dit doucement qu'il voudrait que l'hiver fût fini, pour que le soleil me rendit mes couleurs. Des larmes me vinrent aux yeux, car il me semblait que le soleil ne brillerait plus jamais.

Pendant cet hiver, pluie ou tempête, rien ne lui fit manquer ses visites à Oldshaw. Il n'en faisait pas mystère, mais il en parlait rarement, et seulement quand Mrs. Graham le questionnait. Il ne lui disait rien de son amour pour Alice. Peut-être trouvait-il le temps mal choisi pour parler encore une fois de mariage, après toutes nos tristesses; peut-être attendait-il la guérison d'Alice pour annoncer leurs fiançailles. Je n'avais aucun moyen de le savoir; j'ignorais même si Mrs. Graham soupçonnait le motif de ces fréquentes visites.

Ce fut pour moi un inexprimable soulagement de voir les miennes forcément interrompues, et de ne plus me retrouver seule avec Alice, les rares fois que je la vis. Ma tante fit atteler à deux ou trois reprises pour aller lui faire une visite avec moi; nos rapports se bornèrent là.

Cependant ces courtes heures que je passai près d'elle laissèrent de longues et pénibles traces dans mon âme. Elle avait si instamment demandé de ne pas être emmenée loin de chez elle, qu'on avait cédé à ses prières, et maintenant l'hiver la consumait. Elle restait nuit et jour sur cette chaise longue, très tranquille, très calme, car son agitation avait disparu; un sourire éclairait, plus souvent même que jadis dans ses jours de joie et de santé, ce visage amaigri et transparent; mais ses forces ne revenaient pas, et elle ne parlait plus de l'avenir. Les jours où je l'avais vue, je retournais m'enfermer dans ma chambre pour supplier Dieu à genoux de la rendre à la vie, je versais des larmes désolées sur la douleur qui menaçait Frankland; je gémissais passionnément: « Oh! si je pouvais lui donner ma santé! et si je pouvais être à sa place, et voir le monde tout prêt à me quitter. »

Le printemps avait rompu les liens de fer qui le retenaient, et quelques rayons plus chauds descendaient sur nous, quelques feuilles, de pâles fleurs de printemps se montraient déjà. Mais lorsque nous nous pensions délivrés du froid cruel, un vent fatal se leva soudain de l'est; les feuilles

naissantes furent brûlées en bourgeons et le soufflé mortel dessécha l'air et le sol.

Depuis un mois, il n'était pas tombé une goutte de pluie. Chaque jour, le soleil s'était levé dans des cieus sans nuages et couché dans un horizon rouge et enflammé. Nous attendions la pluie avec inquiétude; elle vint enfin. Un soir, au coucher du soleil, un petit nuage monta à l'ouest au milieu des dernières rougeurs du ciel, il grandit, s'étendit, et la pluie tomba pendant la nuit, douce et bienfaisante, apportée par une brise tiède. Elle tomba jusqu'à l'aube; quand le soleil se réfléchit dans les gouttes étincelantes qui brillaient encore de tous côtés, la vie, la force et l'éclat étaient rendus à la terre, et on n'avait jamais vu un plus beau jour de printemps. Mon cœur se sentit dilaté par un désir qu'au sein de cette grande vie, il y eût un peu de bonheur pour moi. J'étais assise où nous avions passé tout l'hiver, dans la sombre bibliothèque; je voyais la lumière joyeuse se jouer sur les arbres constellés de ces perles liquides; j'écoutais les chants tumultueux que, de chaque branche nue, des oiseaux joyeux lançaient ensemble, et il me devint impossible de supporter mon glacial emprisonnement. Mes joues brûlaient; tant de voix s'élevaient en moi pour demander une part de cette fête commune, une heure seulement de joie, quand j'en devrais payer le prix par mille souffrances à venir!

Ce n'était pas souvent, — je le dis sans amertume, — que Mrs. Graham s'occupait de moi ou se rappelait que cette vie perpétuellement renfermée dans cette triste maison était faite, si moi-même je n'avais pas été si triste, pour consumer peu à peu ma santé et mes forces. Ce jour-là, il y eut dans la splendeur de ce printemps nouveau quelque chose qui la toucha elle-même et détourna ses pensées vers moi. Je lui faisais une lecture. Peut-être ma voix trahit-elle ma lassitude; le livre me semblait si peu intéressant que je lisais sans m'écouter. Je m'étais un moment interrompue pour tourner une page qui refusait de passer rapidement sous mes doigts; ma tante, qui me regardait, profita de cette pause pour dire brusquement :

— Vous êtes fatiguée, Espérance?

Je posai le livre sur mes genoux, croisant mes mains sur la page. Elle s'approcha avec bonté et me l'enleva.

— Vous êtes rouge; l'air vous fera du bien. Sortez un peu!

— Je puis sortir? Vous n'avez pas besoin de moi?

J'étais déjà debout; elle me fit signe et je courus à ma chambre, le cœur palpitant, comme un prisonnier qu'on délivre.

Mais que faire de ma liberté? Où aller? De ma fenêtre, je regardais, hésitante, ce splendide soleil. Où pourrais-je bien aller?

Par cette fenêtre, je pouvais apercevoir en hiver une partie de la longue route d'Oldshaw, et pendant que je regardais ainsi, je vis passer quelqu'un, une figure connue, que j'avais bien des fois vu passer de même sur cette route. Il allait à Oldshaw! Il y avait trois grands jours qu'il ne nous était venu! Frankland fut bientôt hors de vue. Je quittai ma fenêtre et je descendis au jardin. La matinée s'achevait, le jour avait perdu son premier éclat, la lumière avait pris des tons plus adoucis; le vent frais rafraîchissait mon front, que je présentais à ses caresses, toutes chargées des parfums du printemps. Cette heure m'appartenait. Un courage soudain, né d'un inexprimable désir, s'empara de moi.

« La fée bienfaisante déserte mon logis, » m'avait dit un jour Frankland, moitié en plaisantant. « Je voudrais qu'elle y revint, Elsie, car, dans le désordre qui s'est accumulé depuis son départ, je ne puis retrouver mes livres ni mes papiers. »

Quand il m'avait parlé ainsi, j'avais pensé au fond du cœur que la fée ne reviendrait plus; mais pendant que j'hésitais à présent sur le but de ma promenade, cette question s'était posée au dedans de moi: pourquoi ne reviendrait-elle pas une seule fois, puisqu'il était absent et ne la verrait pas, qu'il ne saurait sa visite au retour que par les traces qu'elle aurait laissées de son passage.

Je regardai les champs, qu'éclairait cette suave lumière de mai, et je pris le chemin de sa demeure. « C'est là que j'irai! » Cette réponse était sortie de mon âme, et j'obéissais à l'impulsion.

Je me retrouvai dans cette pièce qui m'était si familière. Un bon feu brûlait dans la cheminée; mon vieux coussin était toujours dans l'embrasure de la fenêtre, et une branche de lilas, toute bourgeonnée, caressait les carreaux, comme je l'avais vue des milliers de fois, allongeant une

ombre frêle, légère, mouvante sur le désordre du bureau.

Je jetai sur tout cet ensemble un long regard de tendresse, un seul. Puis je me mis à ma tâche. Combien il me semblait naturel de me mouvoir dans cette chambre! Je revivais le passé; on eût dit que cette longue période de misère et de solitude n'avait été qu'un rêve. C'était une si douce chose de travailler de nouveau pour lui! Des fragments de chansons depuis longtemps oubliées me revinrent sur les lèvres; je m'arrêtai en tressaillant, mais elles revinrent encore, et je continuai mon travail en les fredonnant à demi-voix.

J'avais rétabli l'ordre, rangé les livres, assorti les papiers. Un vase vide, couvert de poussière, était resté sur la cheminée sans qu'on y touchât, depuis que j'avais cessé de le remplir de fleurs. J'allai au jardin et j'en revins, les mains pleines d'oreilles-d'ours, de primevères et de pensées; puis, quand j'eus fait mon bouquet, je plaçai le vase sur le bureau; je tirai le fauteuil près du feu, dont j'activai la flamme.

N'avais-je plus rien à faire? Ma besogne était-elle déjà achevée? Fallait-il repartir?

« Encore un peu! m'écriai-je intérieurement, encore quelques minutes! » Si ma besogne était finie, je pouvais me reposer; l'heure que je m'étais donnée n'était pas écoulée. Je me penchai vers la flamme vive. Dans quelques minutes!... je repartirais; mais c'étaient les derniers et fugitifs moments de mon heure de liberté...

Quand j'étais enfant, pendant les jours d'hiver, j'avais coutume de m'asseoir à ses pieds, à cette même place. Tout à l'heure, il allait rentrer et se mettre dans son fauteuil accoutumé... mais moi, je serais partie. Penserait-il à moi lorsqu'il reviendrait? A demi couchée devant le feu, je commençai à me représenter son retour: peut-être ferait-il nuit? il rentrerait et s'assiérait, sans se rendre compte du changement, jusqu'à ce que le parfum des fleurs l'obligeât à regarder autour de lui. Et alors...

Aurait-il des remerciements pour moi! Aurait-il une pensée de tendresse? Le coup d'œil qu'il donnerait à mon œuvre se prolongerait-il au delà du premier instant?

Je n'étais pas restée longtemps dans mon attitude paresseuse, quelques minutes à peine; il faisait encore grand jour, le soleil dorait le mur;

mais quel bruit me fit tout d'un coup me dresser sur mes pieds? C'était son pas sur le gravier... et j'étais prisonnière... impossible de m'échapper! Il entra dans la maison, ouvrit la porte de son cabinet, et me vit debout, comme une ombre blanche, près de son foyer.

— Espérance!

Il prononça mon nom vivement, et ce fut tout; alors, s'avançant, il me prit la main; sa figure pâlie avait une étrange expression de gravité et de tristesse; cependant, à ma vue, elle s'éclaira d'un rayon de joie.

— Chère enfant, êtes-vous toute seule ici?

— Depuis quelque temps.

— Vous avez rangé ma chambre! Il regarda autour de lui et murmura: Ma chère enfant!

Toute tremblante, je lui retirai ma main.

— Il faut que je parte; j'allais partir!

Je cherchais le chapeau que j'avais jeté de côté; mais il m'arrêta, et reprit tranquillement et gravement la main qui se déroba.

— Attendez un peu. Venez ici, Espérance.

Il prit le siège que je lui avais préparé et me retint près de lui. Au bout d'une minute, il commença tristement, avec beaucoup de calme et de tendresse.

— Mon Espérance! j'ai quelque chose à vous apprendre. Vous ne savez pas ce que c'est? vous n'avez rien entendu dire?

— Rien.

Frankland me regardait.

— Elsie, ne pâlissez pas ainsi! C'est un malheur auquel nous nous attendions tous... je savais depuis plusieurs mois qu'il s'approchait chaque jour. J'arrive d'Oldshaw... Elsie, elle est morte!

Morte, et il restait seul! Son nom m'échappa dans un cri de douleur.

— Oh! mon pauvre Frankland! mon pauvre Frankland!

Mes genoux tremblaient; je m'agenouillai tout en larmes près de son fauteuil; il posa sa main sur ma tête inclinée, et avec cette caresse sa voix pénétrante me parvint à travers mes longs sanglots de désespoir.

— Mon enfant, pleurez votre douleur, mais ne pleurez pas la mienne. Elle n'était rien pour moi... rien de plus qu'une femme qui m'avait donné son entière confiance.

Il avait parlé très bas, presque à mon oreille, avec sa gravité mélancolique. Avais-je bien entendu? Ces paroles semblaient arrêter les battements de mon cœur, suspendre la vie en moi. Je voulus le regarder, mais il y avait un nuage entre nous, un voile sur mes yeux, un brouillard enveloppant mon cerveau. Je ne pouvais le voir. Je ne pouvais parler. J'appuyai ma tête sur ses genoux, et lentement, à longs flots, de douces larmes pareilles à une pluie de printemps soulagèrent la longue souffrance de mon cœur.

— Vous croyiez que je l'aimais, disait tendrement sa voix, pendant que sa main reposait sur mon front. Je ne l'ai jamais aimée, Espérance; je n'ai jamais su que vous le pensiez! Je n'ai su qu'elle vous l'avait dit que lorsqu'elle me l'a révélé elle-même, la veille de sa mort. Elsie, personne que vous ne saura cette histoire... mais elle *vous* est due.

Il y eut un long silence, pendant lequel je rassemblais avec effort mes facultés, comme lorsqu'on s'éveille d'un rêve. Pourquoi m'en dire davantage? Je l'avais entendu, je ne doutais pas de lui; toute ma confiance lui appartenait, et je n'avais aucune crainte. De cette même voix contenue, il reprit :

— Lorsqu'elle était déjà très malade, son père me dit... ce que je n'aurais jamais su sans cela. C'était lui qui réclamait mes visites; elle ne les demanda jamais. Jamais, avant l'heure où sa vie allait s'achever, je n'appris de sa bouche que ma présence avait le pouvoir de la réjouir ou de la consoler. Nous savions, lui et moi, qu'elle était mourante... qu'elle cesserait avant peu de rien demander à personne. Elle s'illusionna un instant sur mes sentiments pour elle, mais ce fut seulement pendant quelques jours, pas davantage. Elsie, la souffrance est passée maintenant pour nous deux.

Je relevai la tête et, saisissant sa main, j'y pressai mes lèvres. Il m'était impossible de parler. Il s'inclina et me demanda avec douceur :

— M'avez-vous compris?

Je répondis : « Oui. » Ce fut tout.

Après un temps très long (je ne sais combien, j'avais perdu la notion du temps), je me levai.

— Frankland, laissez-moi partir à présent!

J'allai mettre mon chapeau et mon écharpe. Mes larmes coulaient toujours. Alice était morte! je ne

la reverrais plus ! J'aurais pu être meilleure pour elle, et elle était morte !

— Elle repose, dit-il doucement. Sa vie n'était pas heureuse. Ne la pleurez plus, Elfie ; mais remerciez Dieu !

Je repris ma route à travers les champs tranquilles, que coloraient les rougeurs du soir, les rayons attardés de ce beau jour de printemps, qui l'avait vue s'endormir. Ces rayons s'éteignirent un à un devant moi, ils étaient tous disparus quand j'arrivai, et rien qu'une lueur grise ne pénétrait plus dans la chambre sombre où Mrs. Graham attendait mon retour.

Elle était seule ; quand je parus, elle me questionna avec étonnement sur ma longue absence. Mais j'allai me jeter dans ses bras en pleurant. Je n'avais pas d'excuse à donner, pas de réponse à faire... rien à dire, si ce n'est qu'Alice était morte.

## XX

Des fleurs blanches sur l'aubépine ; des églantines dans les haies, toutes les pentes ensoleillées, tous les coins abrités étaient constellés de fleurs. Calme dans sa beauté silencieuse, comme une reine sortant de son sommeil, nous arrivait cette grande vie du printemps, le ciel bleu glorifiant son règne.

Les ombres pourpres du vitrail s'allongeaient, mouvantes, sur le parquet : il y avait un an qu'Hildred nous était venue.

Quoique notre première douleur se fût allégée, elle n'était pas disparue ; quoique la blessure fût moins cuisante, elle n'était pas cicatrisée. Hildred avait laissé la trace de son passage sur tout ce qui nous entourait au dedans et au dehors de la maison ; tout gardait un reflet de sa présence disparue, un écho de cette voix qu'on n'y entendrait plus jamais.

La maison commençait à secouer son silence de consternation. Sans qu'un mot eût été dit entre nous, nous abandonnâmes nos habitudes de l'hiver, nous cessâmes de vivre dans le sombre et triste appartement de Guy. Et la maison n'était plus vide... n'était plus déserte.

Était-ce vrai que jamais on n'avait vu le printemps si beau ? L'éclat des collines et de la mer

était-il vraiment plus doux? Je n'aurais su le dire. Il y avait dans chaque nuage fugitif, dans chaque arbuste revêtu de son nouveau feuillage, des tons que je n'avais jamais remarqués jusque-là; il y avait le soir dans le ciel d'inexprimables effets de lumière, de délicates rougeurs pleines de charme, que mes yeux, dans leurs contemplations prolongées, n'avaient jamais recueillis avant ce printemps nouveau.

Frankland venait chaque jour, tantôt le matin, tantôt le soir. Je ne lui demandais pas à quelle heure il viendrait. Il partait sans faire de promesse de retour; mais je savais qu'avant que la nuit vînt terminer la journée suivante, nous le verrions reparaître. Excepté lui, peu de personnes visitaient notre demeure tranquille. Sa présence était l'événement de nos longues heures, le soleil de notre existence.

Parfois, je sortais et j'allais revoir mes promenades favorites d'autrefois. Ma tante était plus forte, moins dépendante de moi, et j'avais en partie recouvré mon ancienne liberté. L'air pur me rendit mes couleurs, et mon pas reprit toute son élasticité.

Un soir, vers la fin de mai, j'avais été au village, et je rentrais vite, me demandant si une averse menaçante attendrait que j'eusse atteint la maison... Mes craintes se réalisèrent; je sentis les premières gouttes.

C'était une averse d'été, une pluie d'orage. Je me trouvais à un demi-mille du château, mais à quelques pas du logis de Frankland, et, pendant que j'hésitais sur le parti à prendre, tout en cherchant l'abri momentané d'un arbre, au bord du chemin, une voix bien connue m'appela par mon nom. Une minute plus tard, j'étais sous un large parapluie, et entraînée vers la maison.

Frankland ranima le feu à moitié éteint, et me dit de m'en approcher.

— Vous êtes toute mouillée, Elsie; ôtez votre manteau.

Je m'en débarrassai; il ne serait pas long à remettre, dès que l'averse finirait.

Nous étions près du feu, côte à côte, échangeant quelques paroles. Mais bientôt Frankland devint taciturne. Je le regardai, il rencontra mon regard et sourit.

— C'est comme autrefois, Elsie!

— Oui, mais autrefois je ne vous faisais pas perdre votre temps comme à présent.

— Je ne perdrai pas mon temps. Allez à votre place ordinaire. J'ai à écrire pendant une demi-heure.

Il se mit à son bureau ; je tournai autour de lui jusqu'à ce que j'eusse trouvé un livre de mon goût. Alors je repris possession de mon coussin dans la fenêtre. J'ouvris mon livre, mais je ne lus guère. Ces courts moments me semblaient trop précieux pour les donner à la lecture. Jadis, quand j'avais des heures à passer ainsi, quand je pouvais me lever et dire : « Je reviendrai demain, » alors je lisais ; mais aujourd'hui je n'avais pas des heures devant moi ; mes quelques minutes seraient trop tôt passées, et leur « lendemain » n'avait pas encore de nom parmi les jours à venir.

Il acheva ce qu'il écrivait ; je l'entendis quitter son bureau, et à ce bruit je relevai la tête. Oui... il s'était levé, et pourtant il ne venait pas vers moi, il retournait près du feu, et après quelques secondes, sans me dire un mot, il s'assit. De ma place, je ne pouvais plus le voir.

Son travail était fini : pourquoi rester loin de moi ? Il en était encore bien près ; pourtant je me sentais abandonnée. Il aurait le temps de rester près de son feu quand je ne serais plus là. Pourquoi me laisser ainsi, si près de lui et pourtant si seule !

J'attendis que la pluie eût cessé et je me levai alors tristement pour partir. Dès qu'il m'entendit remuer, il tourna la tête et m'appela.

— Elfie, venez ici !

J'allai mettre joyeusement ma main dans celle qui se tendait vers moi. Oui, j'étais heureuse ! Suivant ma vieille habitude, je m'agenouillai devant le feu, tout près de lui. Cent fois, dans des temps lointains, j'avais occupé cette place, quand j'étais « l'enfant de Frankland », l'enfant qu'il avait aimée et à laquelle il avait donné asile dans son cœur, sa *petite fille* qui était toujours bien accueillie, quelle que fût la disposition de son humeur, chaque fois qu'elle se glissait à son côté, et qui avait trouvé en lui son guide, son appui et toutes les joies de sa vie.

En me voyant ainsi, il me regarda et sourit.

— Elfie, vous serez donc toujours enfant ? demanda-t-il d'un ton où le sérieux se mêlait à la plaisanterie.

— Je ne sais pas. Faut-il être une enfant pour s'asseoir par terre devant le feu ?

— Je crois que oui. Les jeunes personnes prennent des chaises.

— Vous ne m'en avez pas offert une.

— Le reproche est mérité ! dit-il en riant.

Puis, avec un changement soudain qui transforma son expression en indicible tendresse, il mit sa main sur mes cheveux : sa caresse habituelle.

— Restez là. Elfie, voici bien des mois que ma petite fée n'est venue ici.

— Elle est heureuse d'y être à présent, Frankland.

— Est-elle vraiment heureuse ?

Il se tut un moment, et reprit doucement :

— Ma chérie !

Bien d'autres fois il m'avait appelée de ce nom, jamais avec un pareil accent. Mon cœur battit follement, puis s'apaisa : je demeurai très tranquille. Frankland lui-même était devenu silencieux : quelques moments, une minute presque, se passèrent avant qu'il ne parlât.

Alors il se tourna vers moi. Je ne voyais pas son visage, j'entendais seulement sa voix. Il ne me dit que peu de mots.

— Espérance, je voudrais ma femme. Est-elle prête à venir à moi ?

Elle était prête ! Il était mon univers, ma lumière, ma force ! mais, en le regardant, je lui tendis les deux mains avec un cri d'humilité et d'amour.

— Je n'ai rien à vous donner que mon affection, Frankland.

Il prit dans les siennes ces mains jointes, et versa le baume de ses calmantes paroles sur le trouble momentané de mon cœur.

— Je vous demande cette tendresse comme mon plus précieux trésor ici-bas ; je vous consacre la mienne jusqu'à la fin de ma vie. Mon Elfie, vous que j'aime depuis tant d'années, ma petite âme fidèle, mon enfant, venez !

Il m'ouvrait ses bras, qui se refermèrent sur moi ; j'étais entrée dans son cœur, dans son existence, dans toutes les joies et les douleurs de son avenir.

## XXI

L'été qui commençait alors se passa; le cours des saisons ramena deux autres étés, avant le retour de Guy. Il arriva enfin la troisième année, un jour d'automne.

Il était bien changé, non seulement en le comparant au Guy d'autrefois, mais même à celui qui nous avait quittés trois ans auparavant. Il était parti, vaincu par la lâcheté de son désespoir; il revenait, fortifié par la résignation.

Au fond du cœur de Guy, et dans les profondeurs de sa nature, il existait une énergie réelle, une noblesse et un héroïsme qui avaient sommeillé durant sa jeunesse. Mais cet amour longuement gardé, cette longue souffrance endurée avaient éveillé en lui toutes les facultés supérieures et rejeté à jamais l'égoïsme dont une affection exclusive l'avait durant tant d'années enveloppé comme d'un manteau. Il revint, non pour s'ensevelir dans son chagrin, mais, malgré ce chagrin, avec l'aide de Dieu et dans la voie que la Providence lui avait tracée, pour accomplir sa tâche en ce monde. Et il l'a fait vaillamment, noblement!

L'histoire de ces deux années errantes ne sortit jamais de ses lèvres. Une seule fois ce silence fut rompu, pour raconter à Frankland, duquel je l'appris, comment il avait rempli sa mission.

A deux reprises, Guy avait revu Hildred. C'était en Italie, comme dans une patrie toujours chère, qu'elle s'était réfugiée, fuyant à la fois l'aversion de sa tante et une fascination qui l'effrayait. Mais piqué au jeu par sa fuite, lord Carstairs l'y suivit, résolu à l'obtenir à tout prix. Il triompha aisément et, usant de son ascendant sur elle, la fit consentir à ce que leur mariage ne fût jamais connu en Angleterre. Hildred s'en inquiéta peu, ne voulant pas y retourner. La fièvre de passion et de rancune mêlées qui brûlait, insensée, au dedans d'elle, l'aveuglait sur cette situation précaire, sur l'humeur inconstante et despotique de l'homme dont elle était devenue l'esclave soumise. Elle ne sut même pas accueillir Guy avec douceur, la première fois qu'elle le revit. Peut-être n'osa-t-elle pas se montrer douce. Si elle avait eu un moment de détente, si elle avait pleuré en

le revoyant, l'illusion de bonheur dont elle s'enveloppait volontairement se serait évanouie.

Quand Guy la retrouva, plus de deux ans après, elle était toujours en Italie, et elle était seule. L'illusion n'existait plus. Rapidement blasé sur sa beauté et son talent musical, las d'une union devenue pour lui une chaîne, lord Carstairs avait demandé un divorce, facilement obtenu, sans qu'Hildred s'y opposât. Mais sa fierté ne voulut rien devoir qu'à elle-même, et rompant le serment fait autrefois, elle entra au théâtre.

Ce fut une nouvelle déception. Elle n'obtint pas les succès escomptés; elle fut victime de rivalités et d'intrigues qu'elle était incapable de déjouer. Sa santé et sa voix s'altérèrent. Guy la découvrit sur une scène de second ordre, où elle gagnait péniblement sa vie. Il alla chez elle et ce fut là qu'ils se parlèrent pour la seconde fois.

Elle vint le recevoir; sa beauté de reine était fanée et pâlie. Quand elle le vit devant elle, incapable de prononcer un mot, à force d'émotion, elle rompit ce silence qu'il n'osait troubler.

— Vous me poursuivrez donc toujours, mon pauvre Guy!

Elle dit ces mots en s'efforçant tristement de sourire, mais le sourire fuyait ses lèvres tremblantes; elle était devenue une actrice, mais devant lui elle ne pouvait jouer un rôle. Elle se détourna et pleura.

Il était venu, le cœur tout brûlant d'un ardent espoir: celui, quoique désormais elle ne pût être sa femme, de la ramener près de nous, à ce refuge qui lui serait toujours ouvert, tant qu'il vivrait. Il lui en parla.

— C'est impossible!

Alors il insista avec feu, avec toute l'éloquence pleine d'angoisse qu'il sut trouver pour la persuader. Elle avait dévoré ses larmes; il la retrouvait telle qu'autrefois, capable de s'attrister en le voyant souffrir; mais son émotion passionnée, quoiqu'elle devînt de plus en plus violente, ne pouvait faire vibrer en elle la moindre sympathie.

— Que ferais-je si je vous suivais? Croyez-vous que je sois femme à vivre en humble parente pauvre dans une maison anglaise? Que feriez-vous de moi? Me voyez-vous me cachant dans les coins les plus obscurs pour épargner à vos amis de me rencontrer? Guy, jadis je n'ai pas pu vivre de votre vie: croyez-vous que maintenant il me

soit possible de la supporter? Regardez mon existence! J'étais folle de désespoir quand je suis arrivée ici. Vous imaginez-vous que ce soient la solitude et le calme qui m'aient empêchée de mourir?... C'est mon ancien rêve qui s'accomplit, continua-t-elle, avec un mélange de tristesse et d'amertume, après s'être arrêtée un instant. Le théâtre est ma vraie demeure, et, après un pénible voyage, j'en ai enfin trouvé le chemin. Guy, n'ayez plus de craintes pour moi. Ma profession et moi, nous nous convenons; nous ne nous séparerons pas, je crois, avant la dernière séparation.

— Vous ne pouvez compter sur l'avenir, s'écria-t-il avec désespoir. Quoique vous ne puissiez le prévoir aujourd'hui, un jour viendra peut-être où vous appellerez de vos désirs ce repos que vous méprisez à présent.

— Alors je retournerai à Falcon-Court! Mais quand ce jour viendra, Guy, mon cœur même sera changé au dedans de moi; je n'aurai plus une goutte de sang italien dans les veines!

Pourtant, lorsqu'ils se séparèrent, toute la douceur naturelle, la pitié de son cœur de femme s'éveillèrent et se reflétèrent sur son visage en lui disant adieu.

— Guy, j'ai été dans votre vie comme un vent desséchant, je suis venue alors que votre jeunesse était dans sa force et sa fleur, et j'ai détruit l'une et l'autre.

Elle plongea ses yeux dans les siens :

— Ce que j'ai fait, je ne puis le défaire : mais faites-moi une promesse, Guy, avant de vous éloigner; laissez-moi la certitude que vous retournerez en Angleterre et que vous tâcherez de vivre comme si vous ne m'aviez jamais connue.

— Cela ne se peut pas!

— L'épreuve a été longue; brisez donc vos liens, Guy!... ou, si vous en êtes incapable, vivez du moins comme s'ils étaient brisés. Ils finiront bien par s'en aller pièce à pièce. Croyez-moi... jusqu'à ce que la blessure soit cicatrisée, cachez-la. Ou vivez comme si j'étais morte... et morte au moment où vous m'aimiez le plus.

Ce fut la dernière demande qu'elle lui adressa; il revint en Angleterre pour lui obéir. Depuis lors, sa vie n'a pas été inutile. Le vent qui l'avait brûlé au passage n'a pas tout détruit; la blessure qui ne guérira jamais est cachée au fond de son cœur.

Cependant, lorsqu'il revint, il gardait l'invincible espérance que, malgré tout ce qu'elle lui avait dit, elle reprendrait quelque jour le chemin qui conduirait vers nous. Au-dessus de toutes ses autres aspirations terrestres, celle de la sauver d'elle-même, de la protéger et de la rendre à la vie qu'elle avait abandonnée, restait la première et la plus chère à son cœur. Comment il aurait pu les faire vivre, elle et sa mère, l'une près de l'autre, dans une situation si différente d'autrefois, comment supporter l'angoisse quotidienne de la sentir sous son toit et d'être irrévocablement séparé d'elle, il ne s'en préoccupait pas; de même il n'avait aucune pensée pour tout ce qui, dans l'histoire de leur amour, n'avait entraîné de souffrance que pour lui. L'intense espoir qui survécut bien des jours au dedans de lui-même et le fortifia quand, au début de la lutte, il sentait son énergie défaillir, était l'idée de son retour.

Mais elle ne reviendra jamais; il ne la reverra plus en ce monde. Ses joues se creusaient déjà quand il s'était séparé d'elle; la main qui avait pressé la sienne dans leur douloureux adieu, était amaigrie et brûlante de fièvre. Un an après, une lettre d'Italie arriva à Falcon-Court. Il la lut; nous la lûmes chacun à notre tour. La bataille était finie; la vie qui avait été sa vie était éteinte.

Avant de mourir, avait-elle regretté le passé et pleuré son erreur? J'ai voulu l'espérer toujours.

Elle dort au penchant d'une colline italienne. Ce cœur orageux repose sous le dôme bleu du ciel et le paisible gazon. Oh! mon Hildred perdue!... qui, telle que Dieu l'avait faite, eût été une âme noble et grande, si elle avait su gouverner ses impulsions. J'ai visité ce tombeau solitaire, et le mot de l'existence malheureuse et manquée dont il a été le terme, reste pour moi parmi les plus tristes et les plus insondables mystères de ce monde.

FIN

# Les COURRIERS

du "PETIT ÉCHO de la MODE"

Les courriers du "Petit Écho de la Mode" constituent un merveilleux office de renseignements. Ils renseignent sur tout : Convenances mondaines, Questions juridiques, Santé, Beauté, Ménage, Nettoyage, Modes, Cuisine, Situations, Examens, Concours, Livres, etc.

## Trois sortes de réponses

1° **Réponses gratuites.** Ces réponses sont faites soit dans les colonnes du journal, soit directement sous enveloppe fermée, dans un délai variant de trois à six semaines. La lectrice doit indiquer un pseudonyme (en cas de réponse dans le journal) ainsi que son adresse complète, et joindre un bon remboursable du *Petit Echo* et un timbre à 25 centimes.

2° **Correspondances Express.** Ce sont des réponses brèves, mais expédiées très rapidement par la poste, sous enveloppe fermée. Prix : 1 franc, plus 0 fr. 25 de timbre (payable moitié en bons du *Petit Echo*, soit 0 fr. 50 en bon et 0 fr. 75 en espèces : trois timbres). Délai : 8 jours.

3° **Consultations détaillées.** Ces consultations sont expédiées par poste sous enveloppe fermée. Prix : 5 francs (payables moitié en bons du *Petit Echo*, moitié en un mandat-poste de 2 fr. 75). Délai : 8 à 10 jours.

## SERVICES SPÉCIAUX

Les services spéciaux suivants ne donnent que des consultations directes détaillées à 5 francs (payables moitié en bons).

1° **Les questions d'impôts.** Le *Petit Echo* s'est assuré la collaboration d'un spécialiste des questions d'impôts. Ses lectrices peuvent donc désormais le consulter sur tout ce qui se rattache à cet important domaine : déclarations à faire, dégrèvements, impôts sur le chiffre d'affaires, sur les bénéfices commerciaux, sur les salaires, taxes diverses, etc. Il leur est recommandé seulement de fournir, à l'appui de leurs questions, tous les renseignements accessoires nécessaires.

2° **"Le conseil pratique".** Courrier spécial pour les questions de toilettes. Si vous hésitez sur le choix ou le prix d'une robe, vous écrivez au Conseil pratique en expliquant vos désirs. Il vous répond en vous donnant des conseils et, à votre choix, soit des croquis ou des figurines de modes à l'appui de ses conseils et le prix des patrons sur mesures de ces modèles, soit la description avec croquis et le prix d'une toilette répondant à vos désirs, avec indication du magasin où elle se trouve. Il se charge, si vous le désirez, de vous l'acheter.

3° **Le courrier graphologique.** Envoyer de préférence une ou plusieurs lettres intimes, car l'écriture y reflète plus sincèrement le caractère du signataire.

Pour faciliter les recherches et éviter les erreurs, prière de rappeler, dans toutes les réponses et en cas de réclamation, le détail des précédentes lettres.

Adresser lettres et mandats-poste à M. le Directeur du "Petit Echo de la Mode", SERVICE DES COURRIERS, 1, rue Gazan, Paris (XIV).

## L'ALBUM DES OUVRAGES DE DAMES N° 1

donne, sur 108 pages grand format, le contenu de plusieurs albums : *Layette, lingerie d'enfants, blanchissage, repassage, ameublement, exposition des différents*

:: :: :: :: *travaux de dames* :: :: :: ::

MODÈLES GRANDEUR D'EXÉCUTION

Chaque Album, 6 francs; *Franco poste*, 6 fr. 50; *Etranger*, 7 fr. 50.

## L'ALBUM DES OUVRAGES DE DAMES N° 2

ALPHABETS ET MONOGRAMMES GRANDEUR D'EXÉCUTION

Il contient, dans ses 108 pages grand format, le plus grand choix de modèles de *Chiffres pour Draps, Taies, Serviettes,*

:: :: :: :: *Nappes, Mouchoirs, etc.* :: :: :: ::

Chaque Album, 6 francs; *Franco poste*, 6 fr. 50; *Etranger*, 7 fr. 50.

## L'ALBUM DES OUVRAGES DE DAMES N° 3

Cet album contient, dans ses 108 pages grand format, le plus grand choix de modèles en broderie anglaise, broderie au plumetis, broderie au passé, broderie Richelieu, broderie

:: :: d'application sur tulle, dentelles en filet, etc. :: ::

Chaque Album, 6 francs; *Franco poste*, 6 fr. 50; *Etranger*, 7 fr. 50.

## L'ALBUM DES OUVRAGES DE DAMES N° 4

contient les FABLES DU BON LA FONTAINE

En carrés grandeur d'exécution, en broderie anglaise. La ménagerie charmante créée par notre grand fabuliste est le sujet des compositions les plus intéressantes pour la table, l'ameublement, ainsi que pour les petits ouvrages qui font la grâce du foyer.

Prix de l'Album : 4 francs; *Franco poste*, 4 fr. 25; *Etranger*, 4 fr. 50.

## L'ALBUM DES OUVRAGES DE DAMES N° 5

Le Filet Brodé.

80 pages contenant 280 modèles de tous genres.

Prix de l'Album : 7 francs; *Franco poste*, 7 fr. 50; *Etranger*, 8 fr. 50.

## L'ALBUM DES OUVRAGES DE DAMES N° 6

LE TROUSSEAU MODERNE : Linge de corps, de table, de maison.

56 doubles pages. Format 37×57 1/2.

Prix de l'Album : 7 francs; *Franco poste*, 7 fr. 50; *Etranger*, 8 fr. 50.

## L'ALBUM DES OUVRAGES DE DAMES N° 7

Le Tricot et le Crochet.

100 pages grand format. Contenant plus de 230 modèles variés pour Bébés, Fillettes, Jeunes Filles, Garçonnetts, Dames et Messieurs. Grand choix de dentelles pour lingerie et ameublement.

L'Album n° 7 : 7 francs; *franco France*, 7 fr. 50; *Etranger*, 8 fr. 50.

## L'ALBUM DES OUVRAGES DE DAMES N° 8

Ameublement et Broderie.

Cet album, de 100 pages grand format, contient 19 modèles d'ameublement, 176 modèles de broderies, dont 120 en

:: :: :: :: :: grandeur naturelle :: :: :: :: ::

En vente partout : 7 francs; *franco France*, 7 fr. 50; *Etranger*, 8 fr. 50.

LA COLLECTION complète de 8 Albums : 42 francs;

*franco France*, 45 francs; *Etranger*, 50 francs.

Adresser toutes les commandes avec mandat-poste (*pas de mandat-carte*)  
à M. le Directeur du "Petit Echo de la Mode", 1, rue Gazan, PARIS (XIV').

PAR SES COURRIERS. SES CONSEILS  
SES PATRONS

# Le Petit Echo

RÉSOUT LA CRISE DES DOMESTIQUES



## LE PETIT ECHO DE LA MODE

qui paraît tous les mercredis  
**EST LE JOURNAL PRÉFÉRÉ DE LA FEMME**  
18 à 24 pages par numéro (0 fr. 25)

*Deux romans paraissant en même temps.  
Articles de mode. Chroniques variées. Contes  
et nouvelles. Monologues, poésies. Causeries et  
recettes pratiques. Courriers très bien organisés.*

### ABONNEMENTS

France, six mois : 7 francs ; un an : 12 francs ; Etranger : 18 francs  
Adresser commandes et mandats-poste à M. le Directeur du *Petit Echo  
de la Mode*, 1, rue Gazan, Paris-14<sup>e</sup>.